
3 3433 06180573 9

HISTOIRE

DES

SALONS DE PARIS.

TOME QUATRIÈME

TROISIÈME ÉDITION.

L'HISTOIRE DES SALONS DE PARIS

FORMERA 6 VOL. IN-8°,

Qui paraîtront par livraisons de deux volumes.

La 2e a paru le 11 janvier;
La 3e paraîtra le 15 avril.

Les souscripteurs, chez l'éditeur, recevront *franco* l'ouvrage le jour même de la mise en vente.

PARIS.—IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.

HISTOIRE
DES
SALONS DE PARIS
TABLEAUX ET PORTRAITS
DU GRAND MONDE,

SOUS LOUIS XVI, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT ET L'EMPIRE,
LA RESTAURATION,
ET LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE Ier;

PAR

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

TOME QUATRIÈME.

TROISIÈME ÉDITION.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. M. LE DUC D'ORLÉANS,
PLACE DU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXXVIII.



SALON DE MADAME DE MONTESSON,

A PARIS ET A ROMAINVILLE.

J'ai déjà parlé de l'influence de madame de Montesson à la Cour consulaire. Elle était positive le 18 brumaire, et de ce jour elle ne fit que prendre plus de consistance dans un lieu où le maître reconnaissait que madame de Montesson pouvait beaucoup. Madame Bonaparte avait bien pu parler *de ses relations de Cour* dans les premiers moments de son mariage à un homme qui ne connaissait ni Versailles, ni les usages de son étiquette. Mais le fait réel est que madame la vicom-

tesse de Beauharnais n'avait pas été présentée, et qu'elle ignorait une foule de détails de peu d'importance peut-être, mais immenses dans leur application au nouvel ordre de choses que voulait établir Napoléon. Il s'en aperçut bientôt, lorsque son regard d'aigle eut parcouru le cercle des choses possibles à tenter, et jugea qu'il fallait un auxiliaire à Joséphine pour représenter convenablement à côté de lui dans la première place du monde, en attendant qu'un trône remplaçât le fauteuil consulaire. De la grâce ne suffit pas pour être reine, non plus que pour être aimée; elle fait plaire, mais ne va pas au-delà: c'est beaucoup dans la vie ordinaire d'une femme, mais il faut plus pour une souveraine. — Napoléon, qui comprenait tout, le comprit à merveille. Aussi voulut-il que madame Bonaparte prît *des leçons* de madame de Montesson. C'est madame Bonaparte, qui ne gardait jamais un secret même à elle, qui me l'a dit.

Personne, dans l'intimité de l'intérieur consulaire, ne pouvait mieux en effet que madame de Montesson diriger la nouvelle maîtresse des Tuileries dans son noviciat. Elle avait une grande connaissance des usages de la Cour, quoiqu'elle n'y fût pas admise après son mariage avec le duc d'Orléans [1].

[1] Mais elle avait été présentée comme marquise de Montes-

— Sa politesse était parfaite, quoique toujours digne et convenable; sa conversation avait du charme; enfin on trouvait qu'il y en avait beaucoup dans sa société, et sa maison était alors la plus remarquable et même la seule qu'on pût citer à Paris à cette époque. Je n'ai jamais entendu une autre opinion sur elle, si ce n'est de la part de *ses deux beaux-fils*, MM. de Saint-Albin et de Saint-Far; cette haine, car ils en avaient pour elle, venait de loin. Ils avaient été fort irrités contre elle par son mariage avec le duc d'Orléans. Ils prétendaient qu'il devait épouser leur mère, qui lui avait donné trois enfants; or, cette mère était une assez mauvaise danseuse de l'opéra et s'appelait autrefois mademoiselle *Marquise* (*c'était son nom de guerre*). Il était assez difficile de faire entrer cela, même du côté gauche, dans

son. — Sa conduite fut admirable par la suite. Lorsque Louis XVI fut comme prisonnier aux Tuileries en 91 et 92, madame de Montesson demanda et obtint *alors* facilement la *permission* d'aller faire sa cour. — Louis XVI l'accueillit *comme sa cousine*, et fit souvent sa partie de trictrac avec elle. — Je trouve la conduite de madame de Montesson fort belle, car elle pouvait se rappeler qu'au temps du bonheur elle avait été repoussée avec une sorte de mépris! mais loin de là, elle oublia le passé et ne vit que le malheur présent de ceux qu'elle fut consoler.

la famille des premiers princes du sang... Aussi n'en fit-on rien. On lui acheta une belle terre, celle de Villemonble, tout à côté du Raincy, pour conserver un peu de romanesque à la chose; c'était bien le moins, puisqu'on ne la rendait pas légitime, — et puis on fit mademoiselle Marquise *marquise de Villemonble*. Bien des gens trouvèrent que cela avait l'air d'une mauvaise plaisanterie. — Mais la nouvelle châtelaine s'en arrangea très-bien : — elle avait *de bonnes rentes*, comme disent ces dames de l'opéra; elle donnait d'excellents dîners, eut une maison fort bien montée, et si elle n'était pas au premier rang, elle fut au moins pour les hommes une des bonnes maisons de Paris; et puis, la manière dont elle avait été traitée l'autorisait *à laisser croire* que peut-être elle était mariée secrètement avec le prince. Le soin qu'il prit de ses trois enfants, les noms qu'il donna aux deux garçons, noms toujours affectés avec de riches bénéfices aux bâtards d'Orléans depuis qu'il n'y avait plus de Dunois, — tout cela pouvait laisser croire que la jolie danseuse était devenue princesse, — elle ne le disait pas, mais elle le laissait dire... Tel était l'état des choses, lorsque le mariage du duc d'Orléans avec madame de Montesson, public quoique secret, par toute l'insistance que mit le prince à obtenir le consentement du Roi, vint

renverser et détruire l'innocent mensonge de mademoiselle Marquise, *marquise* de Villemonble. Ses fils, quoique parfaitement traités par madame de Montesson, ce dont j'ai été témoin, n'en avaient aucune reconnaissance et parlaient fort mal d'elle, surtout M. de Saint-Far. M. de Saint-Albin avait plus de mesure que son frère. Il en avait pour cela, c'est-à-dire, car pour le reste c'était encore plus extravagant; pour leur état de prêtre, par exemple, la chose était inconcevable : c'était à croire qu'ils étaient tous deux de la religion du royaume de Tonquin, plutôt que des prêtres chrétiens. — C'était le seul reproche que madame de Montesson se permît hautement de leur faire.

Un jour que l'abbé de Saint-Far dînait chez moi et parlait de madame de Montesson avec son amertume ordinaire, il ajouta, ce qu'il n'avait pas encore dit : — Ce n'est qu'une comédienne, après tout, que cette femme-là, — et une comédienne dans le monde comme sur son théâtre, où elle jouait sans talent, tandis que *d'autres* en avaient au moins.

— On sait que M. de Saint-Far avait fort peu d'esprit : ceci en est une preuve. Or, il y avait ce jour-là chez moi un parent de M. d'Abrantès, l'abbé Junot, ancien aumônier des Gardes Françaises et ami intime du vieux duc de Biron. C'était un vieil-

lard aimable et d'un esprit doucement moqueur :
— Mon cher Saint-Far, dit-il à l'abbé, attaquant tout d'abord la question, ta mère a dansé sur les planches d'un théâtre, ce qui est fort différent des planches du parquet d'un salon, mon ami. —Tout le monde se mit à rire, et M. de Saint-Far demeura assez confus pour être longtemps à recommencer.

Le premier Consul, qui connaissait les hommes, avait distingué dans madame de Montesson de hautes qualités, pour ce qu'il désirait obtenir d'elle. Il voulait, dès les premiers moments de son consulat, que *la Cour des Tuileries* (car il y avait déjà une Cour) fût organisée comme celle de Louis XV, et madame de Montesson, avec ses anciennes traditions, lui semblait faite pour la faire revivre ; il voulait même l'amener à accepter une charge qu'il aurait créée [1] pour elle.

Il est difficile aujourd'hui de se faire une idée bien juste de la maison de madame de Montesson. C'était une réunion des plus étranges : on y voyait des nobles qui n'avaient pas quitté la France, une grande partie des émigrés rentrés, — des artistes, des femmes sévères et même puritaines à

[1] On lui proposa la charge de surintendante, qu'elle refusa.

côté de femmes galantes : tout cela était accueilli avec la même bienveillance et la même politesse apparente; mais pour qui connaissait le monde, et surtout la maîtresse du logis, on retrouvait bientôt les nuances qui établissaient la ligne de démarcation.

On a cherché la cause du grand crédit de madame de Montesson auprès du premier Consul; il avait deux sources : la première venait de ce que M. le duc d'Orléans fut, dit-on, un jour à Brienne chez le cardinal de Loménie et le comte de Brienne; et que se trouvant ainsi près de l'école au moment de la distribution des prix, on demanda à M. le duc d'Orléans de donner la couronne aux *lauréats*. Le prince en chargea madame de Montesson, qui dit, à ce qu'on prétend, plusieurs mots gracieux aux élèves en les couronnant, et entre autres à *Napoléon Buonaparte:*

Je souhaite, monsieur, qu'il vous porte bonheur. Madame de Montesson était déjà mariée à M. le duc d'Orléans à cette époque.

Avec le caractère assez fataliste de Napoléon, je ne suis pas étonnée qu'il ait été porté à avoir comme une sorte de vénération pour madame de Montesson. On connaît l'histoire du laurier de l'Isola Bella [1].

[1] En allant à Marengo, le premier Consul alla visiter

J'ai entendu dire, comme positif, que le premier Consul avait rendu à madame de Montesson la pension que lui avait laissée M. le duc d'Orléans[1]. Elle était de 150,000 francs : — c'est beaucoup, 150,000 francs; ce qui est certain, c'est qu'elle en avait une très-forte que lui faisait le premier Consul; et sa déférence pour madame de Montesson était plus prononcée que je ne l'ai vue pour personne.

Elle avait dans M. de Saint-Far et M. de Saint-Albin deux ennemis bien acharnés. Je ne puis dire à quel point cela était porté. Je les entendais souvent parler de madame de Montesson dans des termes de moquerie qu'il ne leur convenait pas

les îles Borromées. Dans le jardin d'Isola Bella il y avait deux lauriers fort beaux au milieu de beaucoup d'autres. Le général en chef prit un canif, et dans l'écorce de l'un de ces jeunes arbres il grava le mot BATTAGLIA... Il fut à Marengo et fut vainqueur; le souvenir de ce laurier le poursuivit longtemps, et depuis à la Malmaison je l'ai entendu le rappeler souvent; j'ai vu moi-même ce laurier à l'Isola Bella. Je ne sais qui a gravé sur l'un des autres lauriers le mot VITTORIA. Tous deux ont grandi... et maintenant les deux mots *battaglia* et *vittoria* touchent presque aux cieux !...

[1] On disait beaucoup plus, mais je ne le crois pas. M. de Saint-Far, pour augmenter les torts de madame de Montesson, prétendait qu'elle avait de grands revenus, et portait sa fortune à 300,000 fr. de rentes. Je suis sûre du contraire.

d'employer. Ils prétendaient qu'elle faisait toujours *la duchesse d'Orléans*. «Eh! pourquoi non? dis-je un jour à M. de Saint-Far, le plus constant dans sa poursuite. Si elle a été mariée à M. le duc d'Orléans, elle fait très-bien de prendre le rang que la Cour lui avait injustement refusé.»

Il est de fait que madame de Montesson avait des coutumes qui, après le temps de la Révolution, devaient sembler étranges; par exemple elle ne se levait pour personne, ne rendait pas de visites, si ce n'est à ceux qu'elle voulait favoriser; elle ne reconduisait jamais, excepté pour témoigner qu'elle ne voulait plus revoir la femme qu'elle reconduisait. Une femme amie de M. de Saint-Far, que je ne nommerai pas parce qu'elle vit encore, connut madame de Montesson à Plombières, où elle fut en 1803. Elle crut qu'il suffisait d'avoir rencontré madame de Montesson aux eaux pour aller chez elle à Paris; la chose déplut à la maîtresse de la maison, qui la reconduisit jusqu'à la porte de son salon. L'autre, qui ne connaissait pas cette coutume *princière*, raconta à son ami, M. de Saint-Far, ce qui lui était arrivé, en ajoutant : — C'est extraordinaire, elle a été très-froide d'abord, et puis, tout à coup, quand je m'en vais, elle me fait une politesse qu'elle n'avait faite à personne. Elle m'a reconduite.

— Comment, dit Saint-Far, elle vous a reconduite ?

— Oui, sans doute !

— Eh bien, n'y retournez pas !... — Et il lui expliqua la chose ; cette femme était furieuse !...

J'ai déjà dit que madame de Montesson était un personnage de l'histoire, et maintenant que la famille d'Orléans compte parmi celles de nos rois, c'est encore plus positif, puisqu'elle a épousé un de ses princes. J'ai parlé d'elle comme femme aimable et remplie de talents et à suivre, mais je ne l'ai pas montrée, comme je le vais faire, au milieu des artistes qu'elle patronait, des malheureux émigrés qu'elle secourait et faisait rentrer; entourée de jeunes femmes qu'elle amusait en ayant une maison charmante ; donnant aux étrangers les premières fêtes qui furent données à Paris depuis la Révolution, et recréant ainsi la société, ce que lui demandait le premier Consul. On a prétendu qu'il ne lui avait même rendu sa pension qu'à cette condition. Je n'en sais rien, mais ce que je sais, si cela est, c'est qu'elle s'en acquittait bien.

On dit qu'elle avait été charmante, et on le voyait encore. Je ne l'ai connue que fort âgée, et elle avait encore des dents admirables et un teint vraiment extraordinaire. Elle était petite et point voûtée, mais extrêmement maigre. Ses cheveux

avaient été blonds, elle portait alors *un tour* châtain foncé. Ses yeux bleus, et de ce bleu foncé, violet, ardoisé, qui donne un si doux regard, étaient toujours beaux. J'ai connu même à cette époque plusieurs jeunes femmes qui enviaient ses yeux. Quant à *sa tenue* habituelle, j'ai déjà dit en parlant d'elle ce qui la distinguait des autres femmes de son âge, cette recherche de propreté exquise qui lui donnait une apparence jeune et *attirante*. Toujours bien mise selon son âge, elle portait habituellement une robe blanche fort élégante, mais de forme convenable, dans l'été, et l'hiver une robe d'étoffe grise ou de couleur sombre. Elle avait une particularité dont elle-même riait avec nous, avec ses jeunes *femmes favorites*, comme elle nous appelait trois ou quatre de la Cour consulaire[1]. C'était de changer en une physionomie froide et réservée une figure naturellement bienveillante et bonne; elle appelait cela avoir sa figure *ouverte* ou *fermée*.

Le salon de madame de Montesson à Paris et à Romainville, où elle est morte, et où nous allions la voir souvent, avait une spécialité que je n'ai

[1] Elle fut toujours parfaite pour moi, et j'en ai eu la preuve dans deux visites qu'elle me fit, l'une à l'époque de ma première couche, où je faillis périr, et l'autre à la mort de ma mère. — Elle ne faisait de visites A PERSONNE, si ce n'est à ceux qu'elle aimait et qui lui plaisaient.

jamais retrouvée nulle part après que nous l'eûmes perdue. Elle avait, selon moi, une manière de causer plus intime et plus bienveillante que madame de Genlis, qui, d'ailleurs, avait plus d'esprit et surtout plus d'instruction qu'elle, mais qui était ennuyeuse à l'âge de madame de Montesson, au point de la fuir, tandis qu'on cherchait l'autre. Elle avait de la dignité et *du liant* néanmoins dans la conversation, et puis les hommes de lettres étaient heureux d'avoir son approbation. Ils n'étaient pas à l'aise auprès de madame de Genlis. Ils craignaient toujours une envie déguisée, une haine masquée derrière une approbation. Madame de Montesson ne voulait jamais qu'on parlât politique chez elle, mais ce qu'elle exigeait avant tout d'une personne qui lui était présentée, c'était un bon ton. Je l'ai vue à cet égard d'une extrême rigueur, et me refuser de recevoir un général, qui depuis est devenu maréchal, duc, et tout ce qu'on peut être. C'était le général Suchet.

— Non, non, ma chère petite, me dit-elle lorsque je lui en parlai... Je vous aime, mais je n'aime pas tous vos grands donneurs de coups de sabre; votre général ne me convient pas...

— Mais, madame..., je vous assure qu'il ne jure pas comme le colonel Savary...

Elle me regarda et se mit à rire.

— Vous êtes une maligne petite personne, me dit-elle... Ah ! il ne jure pas !... Eh bien, je crois, Dieu me pardonne, que je l'aimerais mieux que ses révérences éternelles et ses compliments mielleux... Non, non, il m'ennuierait...

Elle le refusa long temps; et puis le général Valence, qui lui imposait sa volonté et qu'elle craignait peut-être plus qu'elle ne l'aimait, lui amena le général Suchet l'année suivante; elle le reçut, mais je réponds que ce fut malgré elle.

Sa maison était une des plus agréables que j'aie vues, jamais les jeunes femmes et les jeunes gens ne s'y ennuyaient. Il y régnait un ton parfait, et on s'y amusait au point de mieux aimer demeurer chez madame de Montesson que d'aller à une fête bruyante, comme une fête de ministre, par exemple...

Elle défendait les conversations qui *déchiraient*. Elle prétendait *que c'était un orage qui ravageait tout, pour ne rien laisser après lui que de mauvais fruits*.

Elle n'a pas été juste pour plusieurs personnes de sa famille, mais que peut-on dire lorsqu'on ne sait pas tout ? Madame de Genlis, qui a tant écrit contre sa tante, à laquelle elle a refusé esprit, talents, beauté, tout ce qui attire enfin, et qui a pourtant prouvé qu'elle pouvait non-seulement attirer,

mais attacher, madame de Genlis, si elle a écrit, a sûrement parlé. Eh bien! quelle est celle de nous qui, en apprenant qu'on la déchire incessamment, sera pour ses détracteurs toujours également bonne et bienveillante!... S'il y en a, de pareils caractères sont rares; et de plus, ils ne sont peut-être pas vrais dans leurs démonstrations d'amitié. Quant à M. Ducrest, madame de Montesson eut tort... Il était son neveu, avait une fille charmante et dont la beauté toute naissante devait toucher le cœur de madame de Montesson, ainsi que cette disposition aux talents que nous lui voyons aujourd'hui [1]. Mais M. de Valence pouvait réparer la faute de sa tante, et il ne l'a pas fait. Madame de Valence l'eût fait, si cela eût dépendu d'elle, j'en ai l'assurance, car c'est une noble et aimable femme.

Madame de Montesson contait très-drôlement. Un jour, elle nous dit comment M. le duc d'Orléans était devenu amoureux d'elle. On était à Villers-Cotterets, et l'on chassait. Le duc d'Orléans était fort gros déjà à cette époque; il faisait

[1] Madame Georgette Ducrest. Elle chante à ravir et écrit également bien. Je l'ai vue depuis à la Malmaison, d'où une jalousie basse et même une haine envieuse l'ont ensuite exilée, à notre grand regret.

chaud ; il voulut descendre de cheval ou de calèche, je ne sais comment ils étaient, je crois pourtant qu'ils étaient à cheval. Le duc d'Orléans, qui soufflait comme un phoque, s'assit sur l'herbe dans le bois, et demanda la permission à madame de Montesson, qui alors était fort jeune et fort jolie, d'ôter son col et de déboutonner sa veste de chasse. En le voyant dans cet équipage, madame de Montesson se mit à rire avec un tel abandon en l'appelant : *Gros père..... bon gros père,* que le prince, qui avant tout était fort gai, se mit à rire comme elle, mais avec cette différence que sa rotondité faillit le faire étouffer ; ce qui aurait eu lieu si madame de Montesson ne lui avait frappé le dos comme on le fait aux enfants qui ont la coqueluche.

M. le duc d'Orléans était alors lié avec madame *** ; mais son caractère jaloux n'allait pas du tout avec celui d'un homme l'opposé du romanesque et de la passion... En voyant les jolies dents de madame de Montesson paraître dans tout leur éclat, en riant avec abandon comme elle venait de le faire, il l'aima tout de suite, et depuis ce temps il ne l'a plus quittée que pour en faire sa femme, malgré la passion de madame de Montesson pour M. de Guignes, passion dont lui-même fut le confident. Madame de Genlis fut aussi confidente de cette

affection de madame de Montesson, qui eut de la confiance en elle au point de lui dévoiler ses plus secrètes pensées ;... ce qui n'empêche pas qu'elle ne le raconte tout au long dans ses Mémoires, et Dieu sait sous quel jour[1] !...

Une particularité à signaler en parlant des salons de Paris, et surtout des salons de bonne compagnie, c'est que le premier grand bal *particulier* qui fut donné après la Révolution le fut[2] par madame de Montesson, à l'occasion du mariage de mademoiselle Hortense de Beauharnais. Il y eut huit cents personnes d'invitées. Tous les étrangers de marque, et il y en avait beaucoup alors à Paris, y furent invités. Le corps diplomatique était nombreux, car nous étions alors en paix avec l'Europe!.. Quelle époque!...

Cette fête, ordonnée admirablement, fut comme un modèle que l'on suivit ensuite. Les valets de pied poudrés, en bas de soie, en livrée[3] ; les valets de chambre en noir, la bourse[4] et la poudre... Les

[1] Madame de Genlis est souvent méchante, même pour quelques-uns des siens.

[2] Ma mère avait une trop petite maison pour que cela fût remarqué, et madame de Caseaux ne recevait *qu'un parti*.

[3] C'est-à-dire en bleu tout uni avec des boutons ayant le chiffre.

[4] La bourse attachée au collet de l'habit; ce qui faisait

fleurs en profusion sur l'escalier et dans les appartements, l'abondance de lumières et surtout de bougies était une des choses les plus frappantes de la fête. C'était toujours cette partie d'un bal dont les femmes se plaignaient alors, parce que leur toilette n'était pas assez vue. Aussi furent-elles contentes ce soir-là. —La nouvelle mariée était charmante! Comme elle était jolie à cette époque! Comme son spirituel et doux visage était en harmonie avec sa taille svelte et gracieuse!... Elle portait habituellement au bal une robe en manière de tunique longue, et par-dessus un *peplum* soit blanc comme la robe, soit en couleur, et alors elle l'avait rose, bleu ou lilas, brodé en argent. Cette petite tunique, ayant le peplum par-dessus, lui donnait, en dansant, l'air d'une de ces Heures d'Herculanum, d'après lesquelles au reste elle avait fait son costume... mais sa physionomie était triste et abattue... Hélas! je connaissais un autre cœur qui était aussi bien triste dans cette même fête!... et qui, ainsi que celui de la nouvelle mariée, ne devait plus connaître de vrai bonheur!...

Le premier Consul fut enchanté de cette fête; on en parla pendant plus de quinze jours dans le

que la bourse demeurait au même lieu quand la tête tournait.

salon des Tuileries... Aussi, dès que la nouvelle de l'arrivée du roi d'Étrurie parvint à Napoléon, il dit à Joséphine : — Il faut que madame de Montesson leur donne une fête, et plus belle encore que celle pour le mariage de Louis... Ensuite elle est leur parente !... leur cousine... Cela fera bien... très-bien même.

Les princes arrivèrent. — On sait ce qui en fut de ce voyage, et de l'effet qu'il produisit. *Les princes d'Espagne*, comme les appelait le peuple, formaient le plus drôle de couple qui ait jamais été offert à la moquerie parisienne... Ils entrèrent à Paris à sept heures du soir par une belle journée d'été, et traversèrent toute la ville avec les mules à grelots, les voitures du temps de Philippe V, et des visages de je ne sais quel pays et quel temps. Ils furent loger à l'hôtel de l'ambassade d'Espagne, rue du Mont-Blanc, et Dieu sait dans quel état ils le mirent ! Le premier Consul, qui voulait qu'ils fussent parfaitement reçus, les entoura de tout ce qui pouvait leur être non-seulement agréable, mais de tout ce qui devait leur rappeler en plus même le luxe royal de leurs palais ; s'il les avait connus, il ne se serait pas mis autant en peine [1].

[1] Excepté l'Escurial, Saint-Ildephonse et Aranjuez, où encore ce qui est luxe tient au pays ou bien aux tableaux

Nous fûmes *toutes et par ordre* faire notre cour à la Reine d'Étrurie ; elle me prit dans une belle amitié, parce que je parlais l'italien. Elle parlait mal le français, et préférait cette langue. C'était une femme d'esprit qui était à Paris dans une fausse position, et le sentait péniblement malgré la faveur de Bonaparte qui leur donnait une couronne. Elle comprit la position de son mari, lorsqu'il allait à la Malmaison et traversait toute cette place de la Révolution, sur laquelle étaient tombées quatre têtes de ses parents les plus proches !... Car le Roi d'Étrurie était non-seulement Bourbon, mais encore neveu de Marie-Antoinette[1], dont sa mère était la propre sœur !... La Reine sentait tout cela, et malheureusement le sentait pour deux ; car son mari riait de tout et chantait. La Reine était laide ; elle était noire, petite, maigre, et ressemblait à sa sœur, princesse du Brésil, excepté pourtant qu'elle était droite, et que la régente était déjetée. Mais le malheur de la Reine d'Étrurie en France, ce ne fut pas autant d'être laide que d'être ridicule.

que renferment les *sitios*, il n'y a aucun luxe dans les ameublements ni dans le reste du palais.

[1] Il était propre neveu de la Reine de France et de celle de Naples ; la duchesse de Parme était archiduchesse d'Autriche (Amélie). Il y a d'elle un beau portrait à Versailles.

Un jour, je fus chez elle de bonne heure pour l'emmener avec moi pour voir différentes curiosités; entre autres, le cabinet de Lesage à la Monnaie [1], et plusieurs magasins curieux. On me prévint que la Reine ne pourrait sortir que dans une heure, mais qu'elle me priait d'entrer où elle était. C'était la chambre de son fils : elle était penchée sur le berceau de cet enfant qui avait, je crois, à peine trois ans. Elle était pâle et triste ; l'enfant avait eu des convulsions au milieu de la nuit, et la pauvre mère s'était jetée hors de son lit à moitié vêtue, pour soigner son enfant. Des secours prompts avaient été donnés, et il s'était trouvé mieux vers le matin, mais il était encore abattu et dormait : sa petite main tenait celle de sa mère ; on voyait qu'il s'était endormi en la regardant ou l'entendant..... Quelques moments après il s'éveilla, et demandant à boire, ce fut à sa mère qu'il s'adressa ; pourtant il y avait là une foule de bonnes et de femmes pour le servir...... Cette préférence pour sa mère me fit prendre de la Reine une tout autre idée. Je laissai ceux qui ne la connaissaient pas rire de ses ridicules, moi je l'aimai et l'estimai pour ses qualités.

[1] Ce cabinet fut légué par M. Lesage au Gouvernement, et je pense qu'il a été donné au Jardin des Plantes, c'est-à-dire au Cabinet d'Histoire naturelle. M. Lesage avait assemblé un cabinet de minéralogie très-curieux et très-complet,

C'est le sentiment que je lui ai toujours conservé, et lorsque, depuis, je l'ai revue en Italie, je le lui ai témoigné avec un nouveau sentiment d'intérêt pour ses derniers malheurs.

Madame de Montesson, à qui j'avais dit un jour que j'avais trouvé la Reine dans son jardin en robe de Cour (c'est-à-dire habillée, car le costume de Cour n'était pas encore fait ni même arrêté), décolletée et brodée en soie, de couleurs très-voyantes..... madame de Montesson lui fit observer qu'elle ne devait pas porter son fils au plein soleil dans le jardin, dans une parure comme celle qu'elle avait, parce que des maisons voisines on pouvait la voir.

Elle se regarda dans une glace, et se mit à rire :

— Vraiment! dit-elle, vous avez raison... mais je n'y ai pas fait attention un instant. Mon fils criait ensuite, et l'eussé-je vu, j'y serais allée de même.

La Reine ayant appris que madame de Montesson était sa parente, fut alors fort gracieuse pour elle; il semblait qu'elle voulût lui faire oublier les duretés de Louis XV et de Louis XVI. Quant au Roi il faisait ce qu'on lui disait. L'hôtel où il logeait (l'hôtel de Montesson [1]) avait eu

[1] L'hôtel de Montesson est le même hôtel où eut lieu l'horrible incendie du prince de Schwartzenberg.

jadis une communication avec l'hôtel qu'occupait quelquefois le duc d'Orléans, et où logeait alors madame de Montesson. Cette communication avait été pratiquée dans une serre chaude; mais ensuite condamnée. Le Roi, par le conseil de la Reine, fit solliciter l'ouverture de cette porte, ce que s'empressa de faire madame de Montesson qui mettait de la grâce à la moindre chose.

Pendant le séjour des princes de la maison de Bourbon à Paris, madame de Montesson essuyait souvent de vives attaques dont elle rendait compte en riant au premier Consul :

— Savez-vous ce qu'on m'a dit hier, Général?... Que vous étiez un nouveau Monck, et que vous alliez rappeler Louis XVIII.

Le Consul fit un mouvement.

— Et qu'avez-vous répondu, madame?

— Que je n'en croyais rien... Napoléon sourit, mais sans parler.

— Ils disent encore que les Bourbons qui sont ici sont venus appelés par vous, pour servir d'avant-coureurs pour juger les esprits.

Napoléon sourit encore sans répondre. Cette fois il y avait de la malice, a dit depuis madame de Montesson; mais toujours le même silence.

— Et quand leur donnez-vous votre belle fête? dit-il enfin[1].

— Mais, dans trois jours, Général. Toutes mes invitations sont envoyées. J'aurai huit cent cinquante personnes... Me ferez-vous l'honneur d'y paraître un moment?

— Sans doute, mais je ne puis m'y engager; mes moments, vous le savez, ne sont pas donnés à la joie.

— Non certes... et heureusement pour la France!

Il sourit avec cette grâce, comme le disait madame de Montesson elle-même, que sa sœur Pauline n'avait pas.

— En attendant, dit-il, je le mène ce soir aux Français, votre jeune Roi.

— Dites le vôtre, Général.

J'ai fait des rois et n'ai pas voulu l'être.

Madame de Montesson raconta cette conversation assez indifférente en elle-même, mais remarquable, parce qu'elle avait prévu d'avance le vers que le parterre devait saisir et dont il devait faire l'application.

[1] On voit que le duc de Rovigo ne dit pas vrai lorsqu'il dit que le premier Consul fut de mauvaise humeur contre ceux qui furent à cette fête. Au contraire, il y fit aller les officiers du château.

Le parterre en effet fit un tel bruit lorsque Talma, qui alors faisait Philoctète, dit ce vers avec son talent habituel, que la salle pensa s'écrouler... Napoléon fut-il content ou fâché de cette manière de juger son action, je l'ignore : ce que je sais, c'est que le roi d'Étrurie saluait à se rompre l'épine dorsale. Il n'a jamais compris, je suis sûre, pourquoi ce fracas d'applaudissements.

Le fait est que le roi d'Étrurie était un homme ordinaire, toutefois sans être imbécile, comme Bourrienne et Savary l'ont prétendu; mais dans des temps difficiles un roi qui n'est qu'ordinaire est un mauvais roi.

On lui fit d'admirables présents, des tapisseries des Gobelins, des armes de la manufacture de Versailles, alors dirigée par Boutet, le meilleur armurier de l'Europe à cette époque-là; des raretés de toute espèce, des porcelaines de Sèvres admirables, entre autres un vase de neuf pieds de hauteur avec le piédestal sur lequel il était monté. J'ai entendu dire depuis à Sèvres même qu'il valait plus de 250,000 francs.

La belle fête de madame de Montesson eut lieu. Ce fut une vraie féerie. — Si les femmes avaient eu les mêmes diamants et le même luxe que sous l'empire, elle eût encore été plus belle; mais celle de nous alors qui avait le plus de diamants en avait

à peine pour 100,000 fr. Qu'on juge de ce que fut plus tard le quadrille des Péruviens allant au Temple du Soleil ! — Il y avait dans ce quadrille pour plus 20,000,000 de diamants.

Mais, au bal de madame de Montesson, comme il n'y avait rien eu de mieux jusque-là, nous en fûmes contentes et le trouvâmes charmant. C'est à ce bal de madame de Montesson que, dansant avec le roi d'Étrurie qui sautait avec une ardeur inconcevable, il me lança un objet quelconque au visage qui me frappa fortement à la joue et s'accrocha dans mes cheveux... Je fus d'abord étonnée... c'était une de ses boucles de soulier!... il les *collait* sur le soulier même pour que l'ardillon ne grossît pas le pied... Cette manière de traiter un pied avec coquetterie est bien étrange, mais enfin c'était encore plus de goût que je ne l'aurais jugé susceptible d'en avoir.

Tous les ministres donnèrent une fête au Roi et à la Reine d'Étrurie. Le ministre de la guerre, Berthier alors, leur en donna une différente des autres [1] : c'était un bivouac. Il y eut un malheur qui pensa avoir des suites ; le Roi paria avec Eugène qu'il sauterait deux pieds au-delà d'un des feux

[1] Moustache, le fameux courrier de l'Empereur, y joua un rôle.

du bivouac. Eugène paria que non. Le Roi sauta; Eugène avait raison... Le Roi tomba au beau milieu des flammes du feu du bivouac. Il cria comme un brûlé, c'est le cas de le dire; il secouait ses petites jambes auxquelles tenaient encore des flammèches, qui roussirent tellement ses bas de soie qu'on fut obligé d'en envoyer chercher d'autres; car, pour ceux de Berthier, il n'y fallait pas songer. Autant aurait valu mettre une quille dans un baril.

Mais une fête plus belle que celle de madame de Montesson fut celle que M. de Talleyrand donna aux princes, non pas à cause de l'ordonnance, mais en raison du local qui était plus propre à donner une fête. Il avait alors Neuilly [1]. Tout fut organisé pour une réunion, comme M. de Talleyrand savait en ordonner une, et nous eûmes en effet une charmante soirée. Il y eut un improvisateur italien; ce qui charma le Roi. Cet homme s'appelait Gianni; il était bossu et effroyable;

[1] Qui fut ensuite à la reine de Naples et puis à la princesse Pauline, et que la reine de Naples réclame aujourd'hui, dit-on! mais c'est une erreur... à quel titre?... l'avait-elle payé?... dans ce cas, l'Empereur le lui a rendu, et ne l'eût-il pas fait, la couronne de Naples soldait bien des comptes. Il paraît qu'avec elle, elle n'a soldé que celui des rapports de famille.

mais il avait du talent. Le Roi l'embrassa ; ce qui amusa fort toute la compagnie ; l'Italien lui fit un compliment dont le Roi ne sentit peut-être pas la beauté ; car, ravi d'entendre parler sa langue au milieu de cet enchantement de fête, il ne recueillit, comme il le dit très-poétiquement lui-même, que l'euphonie des sons de la patrie, *del patrio nido*. Gianni improvisait aussi chez madame de Montesson, qui parlait très-purement l'italien quand elle osait le parler avec des Italiens : le Roi lui-même en fut surpris. Ce fut la Reine qui le lui apprit : tous deux ne voulaient plus lui parler qu'italien, ce qui l'ennuyait fort.

La fête de M. de Talleyrand finit par un magnifique feu d'artifice, précédé d'un concert où Garat, Rode, Nadermann, Steibelt, madame Branchu se firent entendre. Il y avait alors un commencement de goût de bonne musique et de beaux arts, qui donnait de l'émulation à tout ce qui se sentait du talent et avait l'âme poétique. M. de Talleyrand, qui ne l'est pas extrêmement (poétique), le fut cependant dans l'ordonnance de sa fête, et surtout pour son souper. Il fut servi sur des tables dressées autour de gros orangers en fleur qui servaient de surtout : des corbeilles charmantes pendaient aux branches et contenaient des glaces en forme de fruits : c'était féerique. Le parc était sur-

tout ravissant à parcourir. Il était en partie éclairé par le reflet de l'illumination du château, qui représentait la façade du palais Pitti, à Florence, devenu le palais royal de l'Étrurie, et que devaient habiter les nouveaux souverains. Ce fut, je crois, ce qu'on fit alors pour Florence qui, plus tard, donna la pensée de faire une représentation de Schœnbrunn pour la fête que la princesse Pauline donna à Marie Louise, à l'époque du fatal mariage, dans ce même Neuilly.

Un personnage remarquable était à cette fête, où il formait un étrange contraste avec la figure étonnante du Roi d'Étrurie. C'était le prince d'Orange, aujourd'hui Roi de Hollande. Il était alors jeune et de la plus charmante tournure; sa figure était belle, et cette qualité de *prince dépossédé*, de prince *desdichado*, lui donnait à nos yeux une physionomie qui ajoutait à l'intérêt qu'il devait inspirer. Il fut très-attentif pour madame de Montesson, et allait souvent chez elle dans l'intimité habituelle. Il venait à ses dîners du mercredi, où chacun fut toujours satisfait de son extrême politesse.

Ces dîners du mercredi étaient vraiment merveilleux pour l'extrême recherche du service, surtout dans ce qui tenait à la science *culinaire*. Pendant le carême surtout, la moitié du dîner

était maigre pour quelques ecclésiastiques, qui avaient conservé leurs habitudes en même temps gourmandes et religieuses; et le dîner maigre était si parfait, que j'ai vu souvent M. de Saint-Far faire maigre pendant tout un carême... mais le mercredi seulement, il ne faut pas s'y tromper.

La maison de madame de Montesson était fort brillante ces jours-là, et fort intéressante par la variété des personnages qui animaient la scène. On y voyait des gens de tous les partis, de tous les pays, pourvu toutefois qu'ils eussent toutes les qualités requises pour être admis chez madame de Montesson, surtout celle de faire partie de la bonne compagnie. J'y voyais, entre autres personnes de l'*ancien régime,* une femme que j'aimais à y rencontrer, parce qu'elle était bonne pour les jeunes femmes et qu'elle me disait toujours du bien de ma mère, qu'elle n'appelait que *la belle Grecque;* c'était madame la princesse de Guémené [1].

[1] Elle était fort gourmande. Un jour elle m'appela au moment où l'on servait le café. Donnez-moi votre tasse, me dit-elle, et elle y versa une forte pincée d'une poudre d'une couleur de cannelle, puis ensuite elle me dit de boire. Mon café était délicieux. Je lui demandai le nom de ce qu'elle y avait mis pour le transformer ainsi. C'était une poudre de cachou préparée et venant de la Chine. Elle lui avait été

Napoléon aimait madame de Montesson non-seulement pour toutes les raisons que j'ai dites, mais parce qu'elle le comprenait dans ses hautes conceptions, et qu'elle allait même jusqu'à les vanter et les aider dans son intérieur et dans la société. C'est ainsi qu'elle voulut le seconder lorsqu'à cette époque il se prononça fortement pour que personne ne fût reçu aux Tuileries portant un tissu anglais ou de l'Inde venu par l'Angleterre. Ce fut ce qui donna une si grande activité à nos manufactures de la Belgique, de la Flandre et de la Picardie. Madame de Montesson fut *presqu'un ministère* pour Napoléon dans cette circonstance. Était-ce flatterie ou conviction?... Je crois que c'étaient ces deux sentiments réunis.

Quoi qu'il en soit, le premier consul aimait madame de Montesson et le lui prouva par sa conduite bien plus que par une parole, et pour lui c'était tout. Il était constamment aimable pour madame de Montesson; toutes les fois qu'elle invitait madame Bonaparte à déjeuner dans son hôtel de la rue de Provence, il l'engageait à n'y pas

donnée par des missionnaires. Toutes les fois que M. de Lavaupalière dînait avec la princesse de Guémené chez madame de Montesson, il rôdait autour d'elle, au moment du café, d'une manière tout à fait comique.

manquer, et quelquefois lui-même s'y rendait.

C'était alors le temps où madame de Staël faisait les plus grands efforts pour parvenir à captiver les bonnes grâces, apparentes au moins, de Napoléon. Mais il la repoussait avec une rudesse et des manières qui ne pouvaient être en harmonie avec aucun caractère, et encore moins avec celui d'une femme comme madame de Staël.

Elle allait chez madame de Montesson quelquefois. Je ne sais si c'était pour faire pièce à sa nièce, mais j'ai toujours vu madame de Montesson fort gracieuse pour elle. Elle avait, à un degré supérieur, le talent d'être aimable pour une femme lorsqu'elle le voulait; et cela avec une grâce que je n'ai vue qu'à elle. C'était toute la protection de la vieille femme accordée à la jeune, mais sans qu'elle pût s'en effrayer; madame de Staël n'était plus jeune [1] alors, mais sa position douteuse lui rendait l'appui de madame de Montesson nécessaire, surtout auprès de madame Bonaparte et du premier Consul. Elle y fut donc un matin et lui demanda de parler en sa faveur au premier Consul.

« Je sais qu'il ne m'aime pas, dit madame de

[1] Elle avait, à cette époque, 1802 ou 1801, trente-huit ans. Elle mourut en 1817, âgée de cinquante-quatre ans.

Staël, et pourtant, que veut-il de plus que ce qu'il trouve en moi? Jamais je n'admirai un homme comme je l'admire. *C'est, selon moi, l'homme non-seulement des siècles, mais des temps.*

M. DE VALENCE.

Oui... vous avez bien raison... ma tante pense de même et moi aussi.

MADAME DE STAEL.

Mais que lui ai-je fait? Pourquoi tous les jours me menacer de ce malheureux exil?...

M. DE VALENCE.

Ah! pourquoi!...

MADAME DE STAEL, vivement.

Vous le savez?...

M. DE VALENCE.

Mais...

MADAME DE STAEL impérativement.

Oui... oui... vous le savez et vous allez me le dire.

M. DE VALENCE.

C'est que vous voyez beaucoup trop les gens de tous les partis.

MADAME DE STAEL.

Comment!... Que voulez-vous dire?...

MADAME DE MONTESSON, après avoir lancé un coup d'œil de reproche à M. de Valence.

Ma belle, M. de Valence vous a dit légèrement une chose dont il n'est pas sûr. C'est pourquoi le premier Consul est fâché contre vous. Personne ne le peut dire... qui le sait?...

M. DE VALENCE, d'un ton piqué.

Ma tante, *je vous affirme et je répète* que le premier Consul est mécontent de ce que madame de Staël reçoit indifféremment tous les partis.

MADAME DE STAEL, riant.

Eh bien, tant mieux! du même œil il les peut observer tous, et du même filet les prendre en un moment.

M. DE VALENCE.

Oui, si vous les receviez tous indifféremment et le même jour. Mais vous en avez un pour chacun, et le premier Consul prétend..., et... peut-être avec raison, que vous devenez alors, avec votre esprit supérieur, *le chef* de tous les partis contre lui.

MADAME DE STAEL, avec noblesse.

Voilà ce qu'on m'avait dit et ce que je ne voulais pas croire ! Comment peut-il ajouter foi à des rapports mensongers aussi absurdes !... Ah !.. si je pouvais le voir un moment... un seul moment !... Mais je ne puis lui demander une audience que, peut-être, il me refuserait.

MADAME DE MONTESSON, sans paraître comprendre le regard de madame de Staël.

Vous voyez trop souvent aussi, ma belle petite, des hommes qui font profession d'être ses ennemis... Je ne dis pas dans votre salon, lorsque vous recevez cent personnes, mais intimement... et peut-être...

MADAME DE STAEL, sans paraître à son tour entendre madame de Montesson.

Oui, si je pouvais voir le premier Consul, je suis certaine qu'il serait bientôt convaincu de mon innocence... Une grande vérité doit lui être caution ensuite de mon dévouement au gouvernement : c'est mon désir ardent de demeurer à Paris... Oh ! s'il m'entendait !

Et la femme éloquente souriait d'elle-même devant les belles paroles qui surgissaient en foule de

sa pensée, et qu'elle adressait dans son âme à celui qui pouvait tout et ne voulait rien faire pour elle.

— Ne vient-il pas quelquefois chez vous? dit-elle enfin à madame de Montesson.

Celle-ci, fort embarrassée, répondit en balbutiant. Madame de Staël sourit avec dédain et fut prendre une fleur dans un vase, qu'elle effeuilla brin à brin, en paraissant réfléchir avec distraction relativement aux personnes qui étaient dans la même chambre qu'elle. Puis, tout à coup, prenant congé de madame de Montesson, elle sortit rapidement. M. de Valence courut après elle, mais elle l'avait devancé; il arriva pour voir le domestique refermer la portière, et aperçut la main de madame de Staël qui lui disait adieu en agitant son mouchoir.

— Quelle singulière femme! dit M. de Valence en remontant chez madame de Montesson. Pourquoi donc ne pas l'avoir engagée pour le déjeuner de demain? demanda-t-il à sa tante, en s'asseyant de l'air le plus dégagé dans une vaste bergère; c'était une belle occasion de la faire parler au premier Consul.

— Est-ce que vous êtes fou! Comment, vous qui me connaissez, vous me demandez pourquoi je ne donne pas au premier homme du royaume une personne qui lui déplaît!... (En souriant.) Je

luxe, mais ce luxe était si bien réparti, tellement bien entendu, que rien ne paraissait superflu de cette quantité d'objets d'orfèvrerie, de vermeil, et de superbes porcelaines qui garnissaient la table. Le plus beau linge de Saxe, aux armes d'Orléans[1] et parfaitement cylindré, était sur cette table, et paraissait éclatant sous les assiettes de porcelaine de Sèvres, à la bordure et aux écussons d'or; de magnifiques cristaux, des fleurs en profusion : tout cet ensemble était vraiment charmant et imposant en même temps, parce que cette profusion était entourée de ce qui constate l'habitude de s'en servir.

Vers midi et demi les femmes invitées commencèrent à arriver : madame Récamier, madame de Rémusat, madame Maret, madame la princesse de Guémené, madame de Boufflers, madame de Custine, cette belle et ravissante personne, cette jeune femme à l'enveloppe d'ange, au cœur de feu, à la volonté de fer, et tout cela embelli par des talents[2] qui auraient fait la fortune d'un artiste;...

[1] Cette coutume était assez ordinaire dans les grandes maisons; mais surtout dans les maisons royales et les maisons princières.

[2] Madame de Custine, belle-fille du général de Custine, qui mourut sur l'échafaud en 1793, était mademoiselle de Sabran.

madame Bernadotte, plus tard reine de Suède, madame de Valence, et plusieurs autres femmes de la société de madame de Montesson à cette époque, et de la cour consulaire.

Heureuse comme une maîtresse de maison qui voit arriver tous ses convives, et dont les préparatifs sont achevés, madame de Montesson souriait à chacune des femmes annoncées avec une grâce bienveillante, qui redoublait à mesure que l'heure s'avançait. Tout à coup un nom qui retentit dans le salon la fit tressaillir... le valet de chambre venait d'annoncer madame la baronne de Staël!... Quelque polie que fût madame de Montesson, elle ne dissimula pas son mécontentement, et madame de Staël put s'apercevoir que, certes, son couvert n'avait pas été compris dans le nombre de ceux ordonnés... Madame de Montesson espéra que le premier Consul ne viendrait pas. Il y avait une revue au Champ-de-Mars, Junot venait de se faire excuser pour ce motif. Le premier Consul pouvait donc être également retenu. Quoi qu'il en fût, madame de Montesson prit sur elle pour ne pas témoigner son mécontentement à madame de Staël, dont la démarche était au fait assez extraordinaire, et elle la reçut très-froidement, sans ajouter un mot aux paroles d'usage

Joséphine aimait beaucoup ce genre [illegible]

du matin; elle y était, comme partout dès lors, la première; et pourtant cette heure de la journée excluait toute pensée d'une gêne plus grande que celle qu'impose toujours le grand monde; et puis on évitait l'ennui que donne la durée d'une fête du soir. Après le déjeuner, lorsque le temps le permettait, tout le monde allait au bois de Boulogne; mais, chez madame de Montesson, cela n'arrivait jamais, quelque temps qu'il fît, parce qu'elle avait toujours soin de remplir les heures de manière à les faire oublier.

Une élégante d'aujourd'hui trouverait sans doute étrange une toilette de cette époque, comme nos petites-filles trouveront certainement celles de nos jours ridicules pour un *déjeuner-dîner* comme celui de madame de Montesson. Les plus attentives à suivre la mode d'alors portaient une longue jupe de percale des Indes d'une extrême finesse, ayant une demi-queue, et brodée tout autour. Les dessins les plus employés par mademoiselle Lolive[1] étaient des guirlandes de pampres, de chêne,

[1] Mesdemoiselles Lolive et de Beuvry étaient à cette époque les lingères les plus renommées; elles furent ensuite lingères de la cour; mais elles étaient déjà un peu vieilles, et avaient été lingères de nos mères. — Plus tard ce fut Minette qui prit leur place dans la mode pour être lingère

de jasmins, de capucines, etc. Le corsage de cette jupe était détaché; il était fait en manière de *spencer* : cela s'appelait un *canezou*. Mais celui-là était à manches *amadices*, et montant au col; le tour et le bout des manches étaient également brodés. Le col avait pour garniture ordinairement du point à l'aiguille ou de très-belles malines : nous ne connaissions pas alors le *luxe* des tulles de coton, non plus que la *magnificence* des fausses pierreries!... ce qui peut se traduire ainsi : *Luxe et pauvreté!*... deux mots qui, joints ensemble, forment la plus terrible satire d'un temps et d'un peuple!... Sur la tête on avait une toque de velours noir, avec deux plumes blanches; sur les épaules un très-beau châle de cachemire de couleur tranchante. Quelquefois on attachait un beau voile de point d'Angleterre, rejeté sur le côté, à la toque de velours noir, et la toilette était alors aussi élégante que possible, et ne pouvait être imitée par votre femme de chambre; d'autant que la femme ainsi habillée portait au cou, suspendue par une longue chaîne du Mexique, une

des jeunes femmes. Elle faisait des choses charmantes, unissant le goût le plus recherché au plus grand luxe. C'est chez elle que j'ai vu une robe de *percale*, et par conséquent du matin, du prix de 2,500 francs.

de ces montres de Leroy que toutes les mariées, dans une grande position, trouvaient toujours dans leur corbeille; on avait donc ainsi une toilette toute simple et qui pourtant, avec la robe, le cachemire, la toque et la montre, se montait encore à une somme très-élevée [1]. D'autres toilettes étaient encore remarquées. On voyait des robes de cachemire, des redingotes de mousseline de l'Inde brodées à jour et doublées de soie de couleur; en général, on portait peu, et même point d'étoffes de soie le matin.

Madame Bonaparte arriva vers une heure; sa toilette était charmante. Elle portait une robe de mousseline de l'Inde doublée de marceline jaune-clair, et brodée *en plein* d'un semé de petites étoiles à jour; le bas de la robe était une guirlande de chêne; son chapeau était en paille de riz, blanche, avec des rubans jaunes et un bouquet de violettes :

[1] Une toilette comme je viens de la décrire pouvait revenir à 6 ou 8,000 francs. Un beau cachemire coûtait au moins 1,500 ou 2,000 fr. — Ces canezous très-brodés, 4 ou 500 fr., en raison de la dentelle qui était autour du col, et presque toujours en malines, valenciennes, et souvent en point d'Angleterre ou point à l'aiguille. — Le voile, 1,000 fr., et souvent bien au-delà lorsqu'il était dans une corbeille de mariage. — La montre, 2,000 fr. — La toque, 200 fr., etc. On voit que la chose allait vite.

elle était charmante mise ainsi. Elle était suivie de madame Talouet, de madame de Lauriston et de madame Maret. La cour consulaire se formait déjà.

—Je vous annonce une visite, dit-elle en riant à madame de Montesson... J'osais à peine y compter ce matin; Bonaparte m'a fait dire[1] tout à l'heure de le précéder, et qu'il me suivait dans un quart d'heure... Mais qu'avez-vous? demanda-t-elle plus bas à madame de Montesson en lui voyant un air abattu, contrastant avec son air et son état de contentement à elle-même, et les préparatifs de fête qui donnaient un aspect joyeux à toute la maison.

— Ah! rien absolument, dit madame de Montesson... rien du tout qu'une grande joie de vous voir... et que redouble la nouvelle que vous venez de m'apprendre...

—Bonaparte est allé au Champ-de-Mars pour y passer la revue d'un régiment qui part demain de Paris..., mais il ne tardera pas...

Madame de Montesson ne répondait qu'avec

[1] Le premier Consul ne voulait jamais avoir l'air d'aller en aucun lieu par *invitation*... les demandes eussent été trop fréquentes, et beaucoup n'auraient même pas pu être refusées par lui.

distraction à tout ce que lui disait madame Bonaparte, ses yeux se portaient avec inquiétude vers un groupe qui était à l'extrémité du salon et d'où sortaient parfois des éclats d'une voix retentissante, mais cependant si harmonieusement accentuée qu'elle avait le pouvoir d'émouvoir l'âme..., et vivement... M. de Valence était dans le groupe, formé seulement par plusieurs hommes qui, après avoir salué madame Bonaparte, écoutaient la personne qui parlait sans modérer le ton de sa voix. C'était une singularité déjà à cette époque, car on commençait à ne s'asseoir et à parler devant tout ce qui venait des Tuileries qu'avec la permission donnée... Madame Bonaparte en fut frappée...

— Je connais cette voix, dit-elle à madame de Montesson... oui!... c'est elle!...

— Ah! ne m'en parlez pas! répondit la désolée maîtresse de la maison... Sans doute c'est elle...; c'est madame de Staël!...

— Mais, dit Joséphine avec l'accent d'un doux reproche qu'elle ne put retenir, vous savez que Bonaparte ne l'aime pas, et je vous avais dit que *peut-être* il viendrait!...

— Eh! sans doute je le sais... mais que puis-je à cela?... Demandez à M. de Valence ce qui s'est passé hier!... elle était chez moi, et témoigna le plus vif désir de voir le premier Consul; je gardai

le silence; elle me demanda s'il ne venait pas souvent chez moi. Je répondis laconiquement oui, sans ajouter autre chose, dans la crainte qu'elle ne me demandât trop directement de venir ce matin...; mais il paraît qu'elle n'avait pas besoin d'invitation... Je l'ai reçue très-froidement, et, contre mon habitude, j'ai même été presque impolie. Si vous m'en croyez, vous serez également peu prévenante avec elle. C'est la seule manière de lui faire comprendre qu'elle est de trop ici.

Quelque bonne que fût Joséphine, c'était une cire molle prenant toutes les formes; dans cette circonstance, d'ailleurs, elle comprit que le premier Consul serait, ou fâché de trouver là madame de Staël, ou bien dominé par elle, et alors exclusivement enlevé à tout le monde, parce que madame de Staël était prestigieuse et magicienne aussitôt qu'on voulait l'écouter dix minutes. Aussi Joséphine la redoutait-elle plus que la femme la plus jeune et la plus jolie de toutes celles qui l'entouraient.

Quand la brillante péroraison fut terminée, le groupe s'ouvrit, et madame de Staël s'avança vers madame Bonaparte, qui la reçut avec une telle sécheresse d'accueil, que madame de Staël, peu accoutumée à de semblables façons, elle toujours l'objet d'un culte et d'une admiration mérités au

reste, fut tellement ébouriffée de ce qui lui arrivait, qu'elle recula aussitôt de quelques pas et fut s'asseoir à l'extrémité du salon... En un moment son expressive physionomie, son œil de flamme exprimèrent une généreuse indignation... ; un sourire de dédain plissa les coins de sa bouche ; et une minute ne s'était pas écoulée, qu'elle se trouvait élevée de cent pieds au-dessus de celles qui voulaient l'humilier et ne savaient pas qu'elle était, non pas leur égale, mais leur supérieure d'âme et de cœur comme elle l'était de toutes par l'esprit.

— Bonaparte tarde bien longtemps, dit Joséphine... Un grand bruit de chevaux se fit entendre au même instant... c'était lui !...

Il descendit de cheval et monta rapidement... ; en moins de quelques secondes il fut au milieu du salon, salua madame de Montesson, s'approcha de la cheminée, jeta un coup d'œil vif et prompt autour de l'appartement, puis, s'approchant de Joséphine, il passa un bras autour de sa taille, si élégante alors, et l'attirant à lui il allait l'embrasser ; mais une pensée le frappa, sans doute, et il l'entraîna dans la pièce suivante en disant à madame de Montesson :

— Cette maison est-elle à vous, madame?

Madame de Montesson courut après lui pour

lui répondre, mais sans que personne suivît, et tout le monde demeura dans le salon.

Pour comprendre la scène qui va suivre, il faut se rappeler qu'un moment avant, madame de Staël avait été au-devant de madame Bonaparte et en avait été fort mal reçue. Dans sa première surprise, elle avait été s'asseoir sur un fauteuil tellement éloigné de la partie habitée du salon qu'elle paraissait, dans cette position, être là comme pour montrer une personne en pénitence. A l'autre extrémité, vingt jeunes femmes très-parées, jolies, gaies, et portées naturellement à se railler de ce qu'elles ont l'habitude de craindre aussitôt que la possibilité leur en est offerte; derrière elles des groupes d'hommes parlant bas, témoignant de l'intérêt en apparence pour la position pénible d'*une femme*...; mais... ce mot était répété avec intention..., tandis que d'autres disaient, avec le rire de la sottise :

— Une femme!... Oh! non sans doute!... demandez-le lui à elle-même ; elle vous dira qu'elle est un homme, tant son âme a de force!... Oh! je ne suis pas étonné que le premier Consul ne l'aime pas.

Madame de Staël *comprenait* ces discours sans les entendre ; mais elle voyait chaque parole se traduire sur la physionomie de ce monde né méchant et

que sa nouvelle vie sociale rendait plus méchant encore. Son œil d'aigle avait percé sans peine la nuit profonde de l'insuffisance de tout ce qui souriait à une position pénible, qui pourtant pouvait en un moment devenir celle de l'un d'eux.

Mais cependant, quelque forte qu'elle fût sur elle-même, madame de Staël ressentit bientôt l'effet magnétique de tous ces yeux dirigés sur elle. C'était un cauchemar pénible dont elle voulut rompre le charme : elle se souleva, mais ne put accomplir sa volonté et retomba sur sa chaise.

En ce moment, on vit une apparition presque fantastique traverser l'immense salon à la vue de tous. C'était une jeune femme charmante et belle, une Malvina aux blonds cheveux, aux yeux bleu foncé, aux formes pures et gracieuses. Elle traversa légèrement le salon et fut s'asseoir à côté de la pauvre délaissée. Cette démarche, dans un moment où tout le monde demeurait immobile et l'abandonnait, toucha vivement madame de Staël.

— Vous êtes bonne autant que belle, dit-elle à la jeune femme.

Cette jeune femme était madame de Custine [1].

[1] Mère du marquis de Custine, dont on va publier un voyage en Espagne, qui continuera à justifier tout ce que le beau talent de l'auteur promettait dans *ses Souvenirs de*

Son esprit était charmant comme sa personne; elle connaissait peu madame de Staël, mais elle comprenait tout ce qui était supérieur, et madame de Staël était pour elle un être représentant tout ce que ce siècle devait produire de grand. Lorsque sa pensée s'arrêtait sur ces grandes choses que pouvait produire sa patrie, alors, artiste par le cœur comme elle l'était par l'esprit, on voyait flamboyer son œil toujours si doux et si velouté, sa bouche rosée ne s'ouvrait plus que rarement, et son ensemble était poétique. En voyant la plus belle de nos gloires littéraires recevoir un coup de pied comme une impuissante démonstration de l'inimitié envieuse, elle sentit au cœur une indignation profonde, et

voyage en Italie et en Angleterre. Je connais plusieurs parties de ce voyage en Espagne, admirables de vérité, de description, de chaleur de style, et également belles par la richesse et la profondeur des pensées. M. de Custine est un homme dont l'époque littéraire sera fière. Un talent comme le sien est rare aujourd'hui; au milieu de cette foule de choses, de productions de mauvais goût, on jouit en lisant un ouvrage qui, par la pureté du style et la haute portée des pensées, vous reporte aux beaux temps de notre littérature. J'ai porté ce jugement lorsque M. de Custine publia *le Monde comme il est*, admirable ouvrage qui grandira comme il le mérite, car il restera. Mon sentiment est le même aujourd'hui qu'alors, seulement il est plus positif. parce que le temps l'a confirmé.

sur-le-champ elle alla s'asseoir à côté de madame de Staël.

— Oui, lui répéta celle-ci, vous êtes bonne autant que belle...

— Pourquoi? demanda madame de Custine en rougissant; car sa simplicité habituelle l'éloignait toujours de ce qui faisait effet.

—Pourquoi? répondit vivement madame de Staël... Comment! vous me demandez pourquoi je vous dis que vous êtes bonne? Mais c'est pour être venue auprès de moi, pour avoir traversé cet immense salon au bout duquel je suis venue m'asseoir comme une sotte... Vraiment, vous êtes plus courageuse que moi.

Madame de Custine rougit de nouveau jusqu'au front, et devint comme une rose.

— Et cependant, dit-elle d'une voix dont le timbre ressemblait à une cloche d'argent, cependant je suis d'une telle timidité, que je ne saurais vous en raconter des effets, car vous vous moqueriez de moi.

—Me moquer de vous! dit madame de Staël, d'une voix attendrie et en lui pressant la main... ah! jamais! A compter de ce jour, vous avez une sœur.

Et ses beaux yeux humides s'arrêtaient avec complaisance sur la ravissante figure de madame

de Custine, pour achever de s'instruire dans la connaissance de cette charmante femme... Dans ce moment, madame de Staël avait complétement oublié où elle était, le premier Consul, madame de Montesson, madame Bonaparte et son salut presque froid...

— Comment vous nommez-vous? demanda-t-elle à madame de Custine.

— Delphine.

— Delphine!... Oh! le joli nom! J'en suis ravie!... Delphine... C'est que cela ira à merveille!...

Madame de Custine ne concevait pas pourquoi son nom inspirait tant de contentement à madame de Staël...

Celle-ci la comprit.

— Je vais faire paraître un roman, ma belle petite; et ce roman, je veux qu'il s'appelle comme vous..... Je lui aurais donné votre nom, même s'il eût été différent... Oui, il sera votre filleul, ajouta-t-elle en riant..... et il y aura aussi quelque chose qui vous rappellera cette journée [1].

[1] C'est pour rappeler cette matinée et la démarche de madame de Custine que madame de Staël a placé dans *Delphine* la scène qui se passe chez la Reine, lorsque tout le monde abandonne Delphine et que madame de R*** va auprès d'elle.

Dans ce moment, le premier Consul rentra dans le salon. En voyant madame de Staël, dont madame de Montesson n'avait pas osé lui parler non plus que Joséphine, il alla vers elle, et lui parla longtemps; il ne fut pas gracieux, mais poli, et même plus qu'il ne l'avait été jusque-là avec madame de Staël... Elle était au ciel. Ceux qui l'ont connue savent comme elle était impressionnable, et avec quelle facilité on la ramenait à soi. La bonté de son cœur était si admirable qu'elle lui donnait une bonhomie toute niaise de crédulité; ce qui, avec son beau génie, formait un de ces contrastes qu'on admire.

— Ah! général, que vous êtes grand! dit-elle au premier Consul..... Faites que je dise que vous êtes bon avec la même conviction.

— Que faut-il pour cela?

— Ne jamais parler de m'exiler.

— Cela dépend de vous..... et puis dans tous les cas *vous ne seriez pas exilée; les exils et les lettres de cachet* ont été abolis par la Révolution.

— Ah! dit madame de Staël d'un air étonné... et qu'est-ce donc que le 18 fructidor?.... Une promenade à Sinnamari... Le lieu était mal choisi, car l'air y est mauvais!...

Le premier Consul fronça le sourcil..... Il n'ai-

mait pas que madame de Staël parlât politique, et surtout avec lui. Il s'éloigna sur-le-champ.

Madame de Staël comprit aussitôt sa faute, ou plutôt sa *bêtise,* comme elle-même le dit le soir à M. de Narbonne, qu'elle rencontra chez le marquis de Luchesini.

— Je suis toujours la même, lui dit-elle; j'ai parfois un peu plus d'esprit qu'une autre, et puis dans d'autres moments je suis aussi niaise que la plus bête... Aller lui parler du 18 fructidor!... à lui!.. lui qui peut-être bien l'a dirigé [1], quoiqu'il fût de l'autre côté des Alpes... mais qui de toute manière doit au fond du cœur aimer une révolution qui lui a permis de faire, lui chef militaire, une autre révolution avec des baïonnettes, puisque les magistrats du peuple, les Directeurs, en avaient agi ainsi avec les représentants de la nation.....

Le premier Consul ne voulut cependant montrer aucune humeur de cette conversation, qui, toute rapide qu'elle avait été, avait pu être entendue par les personnes qui étaient près de lui. Il s'approcha de madame de Montesson, causa avec elle sur une foule de sujets, et finit par lui deman-

[1] C'était à cette époque une opinion assez répandue que le général Bonaparte avait instruit et envoyé Augereau pour faire le 18 fructidor.

der s'il était vrai que M. le duc d'Orléans [1] jouât très-bien la comédie.

— Très-bien les rôles de rondeur et de gaieté. M. le duc d'Orléans n'aurait pas bien joué les rôles de Fleury, ni ceux de Molé; son physique d'ailleurs s'y opposait [2]; mais les rôles dans le genre de ceux que je viens de citer étaient aussi bien et même peut-être mieux remplis par lui qu'ils ne l'étaient souvent à la Comédie Française. On jouait souvent dans ses châteaux, car il aimait fort ce divertissement; aussi avait-il un théâtre dans presque toutes ses habitations. Nous avions beaucoup de théâtres particuliers dans les châteaux de nos princes et même à Paris. Outre celui de Sainte-Assise, il y en avait un à Chantilly, où madame la duchesse de Bourbon et M. le prince de Condé jouaient admirablement. Il y en avait aussi un à l'Ile-Adam, chez M. le prince de Conti; mais là je ne crois pas, malgré le soin que le prince mettait à ce que sa maison fût une des plus agréables de France, que la partie dramatique fût aussi soignée que le reste.

— Qu'est-ce donc qu'un théâtre sur lequel le

[1] Monseigneur le duc d'Orléans, grand-père du roi.

[2] M. le duc d'Orléans était très-gros, il n'aurait pas pu, en effet, jouer un rôle où il aurait fallu de l'élégance dans la tournure.

duc d'Orléans aurait joué la comédie *avec les comédiens français?*... Ce n'est pas Sainte-Assise.

— Ah! vous avez raison, général..... c'était sur un théâtre que M. le duc d'Orléans avait fait construire, ou au moins réparer, dans sa maison de Bagnolet. On y joua pour la première fois *La Partie de chasse d'Henri IV*, par Collé. Ce fut Grandval qui fit Henri IV, et, je dois le dire, M. le duc d'Orléans qui remplit le rôle de Michaud.

Le premier Consul sourit avec cette malice qui rendait son sourire charmant, lorsqu'il était de bonne humeur. Il avait voulu amener madame de Montesson à dire que le duc d'Orléans jouait avec Grandval; mais c'était une époque où l'on était peu soigneux des convenances de rang, et où le Roi s'appelait *La France* [1].

Madame de Montesson vit le sourire... Elle ne dit rien..., mais une minute après elle appela Garat, qui était à l'autre bout du salon, et lui dit, avec cette grâce charmante qu'elle mettait toujours dans une demande pour faire de la musique chez elle ou bien une lecture :

— Qu'allez-vous nous chanter, Garat?... ayez-

[1] 1760 ou 1761. — C'était l'époque qui commença les turpitudes de la fin du règne de Louis XV.

vous ici quelqu'un de force à chanter un duo de Gluck avec vous ?

Garat sortit un moment sa tête de l'immense pièce de mousseline dans laquelle il était enseveli et qui lui servait de cravate ; puis il prit un lorgnon qui ressemblait à une loupe, et promena longtemps ses regards sur l'assemblée avant de répondre ; probablement que l'examen ne fut pas favorable, car il secoua tristement la tête et laissa tomber lentement cette parole :

— Personne.

— J'en suis fâchée, dit madame de Montesson ; vous auriez chanté ce beau duo que vous avez dit souvent avec la Reine... car vous chantiez souvent avec elle, n'est-ce pas ?

Garat souleva la tête une seconde fois, cligna de l'œil, et joignant ses petites mains, dont l'une était estropiée, comme on sait, il dit avec un accent profondément touché et toujours admiratif :

— Oh ! oui !... Pauvre princesse !... comme elle chantait faux !

Madame de Montesson sourit aussi à son tour, mais d'une manière imperceptible, car elle était avant tout la femme du monde et celle des excellentes manières. Elle avait voulu prouver au premier Consul que le duc d'Orléans n'était pas le seul prince qui eût joué avec des artistes, puis-

que la reine de France chantait dans un concert devant cinquante personnes avec un homme qui se faisait entendre dans un concert payant.

Napoléon n'aimait pas Garat. Cependant comme il aimait le chant, et que Garat avait vraiment un admirable talent, il l'écouta avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait jusque-là, et même il lui fit répéter une romance que Garat chantait admirablement et dont la musique est de Plantade!

> Le jour se lève, amour m'inspire,
> J'ai vu Chloé dans mon sommeil;
> Je l'ai vue, et je prends ma lyre, etc.

Mais le Consul n'eut pas la même patience pour Steibelt. Celui-ci arrivait à Paris et désirait vivement se faire entendre de l'homme dont le nom remplissait non-seulement l'Europe, mais le monde habité. Madame de Montesson lui demanda de venir à l'un de ses déjeuners, et ce même jour il y était venu. Ce fut donc avec une grande joie qu'il se mit au piano. Il joua d'abord une introduction improvisée admirable, qui à elle seule était une pièce entière; mais il tomba dans sa faute ordinaire; il entreprit toute une partition; il commença la belle sonate à madame Bonaparte, une de ses plus belles compositions, sans doute, mais qui ne finit pas. Le premier Consul fit assez bonne contenance pendant

l'introduction et la première partie de la sonate; mais à la reprise de la seconde, il n'y put tenir. Il se leva brusquement, prit congé de madame de Montesson en lui baisant la main, ce qui était rare pour lui, murmura quelques mots sur ses occupations, et sortit saluant légèrement à droite et à gauche, en entraînant Joséphine, qui le suivait en mettant ses gants, rajustant son châle et disant adieu en courant à madame de Montesson.

— Il est charmant, s'écria madame de Montesson toute ravie du baisement de main. N'est-ce pas, Steibelt, qu'il est charmant?

— Charmant? dit le Prussien furieux!... charmant? dites plutôt que c'est un Vandale!... demandez à Garat.

Mais Garat avait été écouté; on lui avait même redemandé sa romance, et il dit non-seulement comme les autres: — Il est charmant...; mais il ajouta, avec cette expression importante que nous lui avons tous connue, et qui rendait si drôle sa figure de singe:

C'est un grand homme!

Mais où madame de Montesson eut une maison peut-être encore plus agréable qu'à Paris, ce fut à Romainville. Elle s'ennuya bientôt de Paris; elle y eut quelques désagréments. On ne peut servir tout le monde, quelque crédit qu'on ait; et ceux

qui ne réussissent pas par votre moyen sont mécontents et vous accusent : ce fut ce qui arriva à madame de Montesson. Elle eut de plus des cabales de théâtre qui vinrent lui donner de l'ennui.

Mademoiselle Duchesnois voulut débuter aux Français [1]. Chaptal, qui prétendait se connaître en figures, prononça qu'un aussi laid visage ne pourrait jamais réussir, et refusa ou du moins éluda l'ordre de début. On en parla à madame de Montesson ; elle avait joué la comédie trop souvent et trop bien pour ne pas porter intérêt à une jeune personne qui annonçait du talent, car elle promettait alors ce qu'elle n'a pas donné, tandis que mademoiselle Georges a été depuis, comme alors, bien au-dessus d'elle.

Quoi qu'il en soit, madame de Montesson se passionna pour le talent de mademoiselle Duchesnois, qui était laide à renverser. Le moyen, quelque esprit qu'elle eût, de se douter que c'était M. de Valence qui lui *imposait* mademoiselle Duchesnois !... Comme elle était loin de cette pensée, elle voulut, à son tour, employer son crédit pour *imposer* mademoiselle Duchesnois aux Parisiens. Elle fit donc promettre à madame Bonaparte de venir entendre mademoiselle Du-

[1] Alors on ne disait pas *la Comédie Française*, on disait *les Français*.

chesnois en petit comité. On invita cent cinquante personnes, plus de deux cents s'y trouvèrent. Chaptal était du nombre. Il pensait comme beaucoup de gens qu'un beau ou un joli physique est une condition, sinon première, au moins très-importante pour réussir sur le théâtre. C'était un homme d'esprit sur lequel on faisait des mots qu'on croyait bons et qui n'étaient que de pauvres sottises. Il avait de la science et de la bonté, et, en surplus de sa science, il avait de l'esprit. Mademoiselle Duchesnois, avec sa grande bouche, sa maigreur osseuse, car alors elle était maigre et sans forme, avec sa laideur enfin, lui parut avoir raison lorsqu'elle disait :

Soleil, je viens te voir pour la dernière fois.

et il jugea inutile de la faire mentir en la faisant revenir pour le répéter. En conséquence, il lui refusa un ordre de début. Voilà pourquoi madame de Montesson sollicita madame Bonaparte d'entendre la jeune débutante chez elle, et fit prier par elle M. Chaptal d'y venir. Le moyen de refuser la reine de France, car Joséphine l'était déjà !... Chaptal vint donc chez madame de Montesson, où nous entendîmes mademoiselle Duchesnois dans *Phèdre*, et, je crois, dans *Clytemnestre* et dans *Didon*...

— Que ferez-vous? dis-je à Chaptal, lorsque après avoir écouté la débutante on se mêla pour causer.

Il me regarda en souriant.

— Je parie que vous m'avez deviné, me dit-il.

— Mais non... J'ai fort bonne opinion de votre fermeté...

— Vraiment!... mais le moyen!... mettez-vous à ma place... tenez, voyez plutôt.

En effet, nous vîmes s'avancer vers nous madame Bonaparte, donnant le bras à madame de Montesson, qui, pour cette grande attaque, avait quitté son canapé et son tabouret [1], et, tenant mademoiselle Duchesnois par la main, venait solliciter le fameux ordre de début...

— Et la protégée de madame Louis Bonaparte? dis-je à Chaptal...

[1] Madame de Montesson savait sans doute, par les Mémoires de Saint-Simon et ceux de Dangeau, que les princesses se couchaient sur leur lit pour ne pas reconduire lorsque l'étiquette était douteuse. Pour trancher la difficulté, madame de Montesson était sur un canapé, les pieds posés sur un tabouret et les jambes recouvertes d'un couvrepied. Cette attitude admettait un état qui l'empêchait de se lever et conséquemment de reconduire. Elle ne reconduisait que madame Bonaparte et madame Louis, quelquefois aussi la princesse Pauline : celle-ci exigea qu'elle ne le fît pas, mais elle le voulait faire. J'ai déjà parlé de cette coutume de la maison de madame de Montesson.

— Oh ! qu'elle est belle ! s'écria-t-il comme transporté à ce seul souvenir !

— Et comme elle est bonne dans les moments de force de son rôle ! vous ne pouvez pas la refuser si celle-ci débute.

— Vous avez raison... Eh bien ! toutes deux débuteront.

Ces dames arrivèrent alors auprès de nous... Madame de Montesson demanda, madame Bonaparte appuya et Chaptal accorda ce qu'il ne pouvait au fait pas refuser à madame Bonaparte, qui, par instinct, n'aimait pas mademoiselle Georges, rivale de mademoiselle Duchesnois, que mademoiselle Raucourt avait amenée chez madame Louis, où je l'admirai le lendemain de la soirée de madame de Montesson.

— *N'est-ce pas,* me dit mademoiselle Raucourt avec son accent de Léontine dans *Héraclius,* ou de Cléopâtre dans *Rodogune, n'est-ce pas que voilà un bel outil de tragédie ?...*

Le fait est qu'elle était superbe, et que son talent, très-beau dans cette première époque de sa vie, est devenu un des plus remarquables de notre temps : c'est le dernier soupir de la bonne tragédie. Mademoiselle Raucourt lui avait donné les bonnes traditions, et elle les a conservées...

Madame de Montesson voulut quitter Paris, et

comme sa fortune lui permettait d'avoir une maison à elle, elle en acheta une charmante à Romainville; mais elle était trop petite, il fallut l'agrandir. Elle fit bâtir, et ce qu'elle ordonna fut d'un goût si parfait, que tout le monde voulut connaître cette charmante chaumière ou moulin, comme elle l'appelait, et bientôt elle eut plus de monde qu'à Paris.

J'ai déjà dit qu'elle peignait admirablement les fleurs; elle voulut en élever d'aussi belles que celles du Jardin des Plantes, pour lui servir de modèles. Elle fit donc construire une serre à Romainville: cette serre servit ensuite de modèle pour celle de la Malmaison [1]; elle communiquait à la chambre à coucher de madame de Montesson par une glace sans tain. Au milieu, était une rotonde dans laquelle on déjeunait tous les matins. Il y avait souvent des personnes qui ne pouvaient pas venir plus tard et venaient déjeuner à Romainville, et puis l'entourage de madame de Montesson était fort nombreux. Elle avait ses deux nièces, dont l'une, madame de Valence, était encore charmante, et jolie, et gracieuse, autant que femme peut l'être...; l'autre, madame Ducrest, chantait à merveille. On faisait d'excellente musique à Romain-

[1] La serre de la Folie de Saint-James, à Neuilly, avait été faite sur ce plan bien avant toutes deux.

ville; madame Robadet, dame de compagnie de madame de Montesson, était très-forte sur le piano et l'une des premières élèves de Steibelt. Dès qu'il fut arrivé à Paris, il fut attiré dans cette maison et contribua à l'agrément du salon de madame de Montesson. C'était une aimable femme que madame Robadet [1]; elle formait, avec la famille nombreuse de madame de Montesson, le fond et le noyau de la société qu'on était toujours sûr de trouver à Romainville. Tout cela se groupait autour de la maîtresse de la maison, sans chercher à faire un effet exclusif, et pour l'aider seulement à rendre sa maison plus agréable [2], quoique

[1] Madame Robadet, dame de compagnie de madame de Montesson, fut toujours attentive à lui plaire, mais n'en fut pas récompensée comme elle aurait dû l'être à la mort de madame de Montesson. Elle fut à peu près oubliée dans le testament, si elle ne le fut pas tout-à-fait. J'ai contribué pour ma part, et sans qu'elle l'ait su, peut-être, à lui faire avoir une place de dame de compagnie en Italie. Madame Robadet était une aimable femme.

[2] J'ai vu des exemples de ce que je viens de citer, pas plus tard que l'hiver dernier. C'était dans un salon où il y avait beaucoup de monde; la maîtresse de la maison se levait pour aller parler à quelqu'un à l'extrémité du salon; elle trouvait sa place auprès de la cheminée prise, cette place qui est toujours un lieu réservé, ainsi que tout le monde sait. Cette ridicule usurpation se fit plusieurs fois de suite; il fallut que

parmi elles il y en eût qui pouvaient le faire avec certitude de succès; mais la pensée n'en venait pas... Il y avait donc à Romainville madame de Valence, encore jolie à faire tourner une tête, et madame Ducrest, nièces toutes deux de madame de Montesson; les deux filles de madame de Valence[1], parfaitement élevées, polies, et faisant déjà présumer ce qu'elles sont devenues, des femmes parfaites; mademoiselle Ducrest (Georgette), jolie comme un ange et fraîche comme un bouton de rose...Voilà ce qui formait le fond de la société habituelle de madame de Montesson; il faut y ajouter les dames de La Tour[2], amies malheureuses pour qui elle fut une providence... Les plus habituées ensuite étaient madame Récamier, madame Regnault de Saint-Jean-d'Angély... Madame Bonaparte y allait aussi souvent qu'elle le pouvait, ainsi que la princesse Borghèse. J'y allais aussi, mais je fus à Arras alors, ce qui me rendit moins assi-

la maîtresse de la maison le dît enfin, pour qu'on ne retombât plus dans cette faute.

[1] Qui depuis épousèrent, l'une M. de Celles, préfet de Nantes, l'autre le maréchal Gérard. Toutes deux sont faites pour servir de modèle comme filles, comme épouses et comme mères. Madame de Celles est morte à Rome en 1825.

[2] Madame de La Tour était mademoiselle de Polastron et sœur de la duchesse Jules de Polignac.

due. On y voyait aussi presque toujours madame de Fontanges[1], fille de M. de Pont; et puis encore madame de Custine, mademoiselle de Sabran, cette belle et ravissante personne, dont le dévouement, aussi grand que son courage et sa beauté, fit impression sur un peuple en délire, et ne put toucher des juges qui, pour la satisfaire, n'avaient qu'à écouter la justice!...

On voyait encore chez madame de Montesson toutes les étrangères ayant une spécialité de fortune, de rang ou de beauté : la marquise de Luchesini[2], la marquise de Gallo[3], madame Visconti, la duchesse de Courlande, madame Divoff,

[1] Madame la marquise de Fontanges, fille de l'ancien intendant de Metz, était une charmante personne et jolie comme un ange; sa fille Delphine a depuis épousé M. Onslow (Georges), qui possède un si beau talent pour la composition de musique dramatique.

Madame de Fontanges et son père, M. de Pont, étaient aussi des amis intimes de ma mère. M. de Pont était avec M. de Valence et César Ducrest, lorsque ce malheureux jeune homme fut tué par une bombe, au feu d'artifice tiré pour la paix avec l'Angleterre : M. de Pont eut le bras cassé à plus de soixante-six ans. Il était l'ami le plus intime, après M. de Valence, de madame de Montesson.

[2] Femme du ministre de Prusse. — C'était une énorme Prussienne, très-bonne femme du reste.

[3] Ambassadrice de Naples.

madame Demidoff, la princesse Dolgorouki et la belle madame Zamoïska[1], et une foule de Françaises et d'étrangères dont les noms m'échappent.

J'ai dit que madame de Montesson ne sortait pas. Sa santé, presque détruite, en était encore plus la cause que l'étiquette, contre laquelle plusieurs personnes se révoltaient. A l'époque dont je parle surtout (en 1804), elle souffrait cruellement de douleurs aigües qui lui ôtaient presque ses facultés. Un jour cependant, quelles que fussent ses souffrances, elle prouva combien madame de Genlis avait tort en l'accusant de manquer de cœur[2]. Elle était plus accablée que de coutume, et retirée dans l'intérieur de son appartement; elle était entourée de ses femmes, qui empêchaient le moindre bruit de parvenir à elle... Tout à coup, elle entend la voix de madame de La Tour, de son amie, qui, au milieu de sanglots étouffés, suppliait la femme de chambre de garde auprès de la malade de la laisser entrer... Madame de Montesson,

[1] Sœur du prince Czartorinsky.

[2] Madame de Genlis a été pour madame de Montesson comme beaucoup de gens sont envers les grands parents, c'est-à-dire ingrats, du jour où celui qui a longtemps fait s'arrête. Alors ce parent a tous les défauts; il a d'abord les siens, et puis toutes ses qualités qui se sont changées en défauts. Bienheureux qu'elles ne deviennent pas des vices!

émue de ce qu'elle entend, sonne, et donne l'ordre de laisser entrer madame de La Tour.

— Ah! mon amie, ma seule amie, venez à notre secours! s'écrie madame de La Tour, en tombant à genoux près de son lit... Mes neveux vont périr si vous ne les secourez pas!... Vous seule le pouvez; car vous avez tout pouvoir sur madame Bonaparte, et madame Bonaparte peut tout à son tour sur le général Bonaparte [1].

Et madame de La Tour apprend à son amie ce qu'elle ignorait, n'ayant lu aucun journal depuis le matin, la conspiration de Georges et le danger de MM. de Polignac.

Madame de Montesson, dont l'esprit rapide comprit sur-le-champ le danger des accusés, ne perd pas un moment à délibérer; elle sonne, donne l'ordre de mettre ses chevaux et demande une robe.

— Mais vous êtes malade, mon amie!... vous souffrez cruellement... vous ne pouvez aller à Paris... Je ne vous demandais qu'un billet pour madame Bonaparte!

— Un billet n'est point assez éloquent lorsqu'il s'agit de la vie d'un homme, lui répondit madame

[1] Madame de La Tour se serait crue coupable d'appeler l'Empereur par son nom.

de Montesson... Il faut que je voie non-seulement Joséphine, mais l'Empereur!...

— Mais vous avez la fièvre! s'écrie madame de La Tour, qui venait de serrer sa main.

— Eh bien! je n'en parlerai que mieux et plus vivement, dit-elle en souriant et en montrant des dents encore superbes...

Et une demi-heure n'était pas encore écoulée depuis l'entrée de madame de La Tour dans sa chambre, qu'elle était sur le chemin de Saint-Cloud.

En arrivant, elle fut aussitôt introduite auprès de Joséphine; elle lui demanda avec instance, avec larmes, la grâce de MM. de Polignac et de M. de Rivière[1].

— Hélas! répondit Joséphine, que puis-je pour eux?

— Tout! dit avec force madame de Montesson; car vous avez un motif puissant pour exiger de l'Empereur qu'il vous accorde les trois têtes qu'il veut faire tomber. C'est sa propre gloire que vous voulez sauver avec elles!... Que veut-il?... être

[1] On a dit vulgairement que MM. de Polignac avaient été tous deux condamnés à mort; c'est une erreur. M. Armand le fut, mais non pas M. Jules. Il fut condamné à deux ans de prison; il n'eut pas de lettres de grâce comme les autres.

roi!... Eh bien! veut-il aussi que nos vœux, qui seront toujours pour lui, soient refoulés dans nos cœurs par cet acte de cruauté?... Veut-il que les marches du trône où il monte soient teintes du sang innocent?...

— Mais ils sont coupables! dit doucement Joséphine.

— Non, ils ne sont pas coupables! dit madame de Montesson, avec une force que lui donnait la fièvre qu'elle avait et l'émotion de son âme. Non, ils ne sont pas coupables!... Quels serments ont-ils prêtés?... quelle est la foi jurée qu'ils ont violée?... Toujours fidèles à leur souverain, ils sont rentrés en France pour ses intérêts; c'est vrai... Eh bien! qu'on les surveille... qu'on les enferme... Mais pas de mort!... pas de sang versé!... Mon Dieu! la France n'en a-t-elle pas assez vu couler?...

Et, tout épuisée de l'effort qu'elle venait de faire, elle retomba sur le canapé d'où elle s'était levée, entraînée par son agitation.

— Calmez-vous, lui dit Joséphine en l'embrassant, vous me faites rougir de mes craintes. Je parlerai... Bonaparte m'entendra... et je vous jure qu'il faudra qu'il me donne la grâce de MM. de Polignac, ou je n'aurai plus d'affection pour lui. Vous m'ouvrez les yeux!... Sans doute, ils

ne sont pas aussi coupables que ce Moreau !...

— Oh ! lui, je vous l'abandonne !... quoiqu'à vrai dire, il faudrait que la première action de votre héros, dans la route nouvelle que sa gloire lui a frayée, fût tout entière grande et généreuse. Ah ! Joséphine ! la clémence est si belle dans un souverain !...

— Je vous promets de faire tout ce que je ferais pour sauver mon frère... Reposez-vous sur moi.

— Ne pourrais-je le voir? demanda madame de Montesson.

— Je vais le savoir, dit Joséphine avec empressement, et peut-être charmée d'avoir un auxiliaire aussi puissant avec elle.

Elle revint au bout de quelques minutes l'air tout abattu. — Je ne puis le voir *moi-même*, dit-elle... Partez ; mais comptez sur moi.

Madame de Montesson revint à Romainville dans un état digne de pitié. Sa fièvre avait redoublé par la crainte de ne pas réussir, et de rapporter une parole de mort dans cette famille désolée [1], au lieu de la joie qu'elle lui avait pro-

[1] Junot et moi nous étions alors à Arras, et Murat était gouverneur de Paris. J'ai vu Junot se féliciter, avec un bonheur dont des paroles ne peuvent donner l'idée, de s'être trouvé loin de Paris dans un pareil moment. — Si je m'y

mise... En arrivant, elle vit accourir madame de La Tour et sa fille. — Espérez!... « leur cria-t-elle du plus loin qu'elle put se faire entendre. Il lui semblait que cette espérance ne serait pas vaine...

On a dit une foule de versions sur cette affaire de MM. de Polignac; le fait réel est celui que je raconte. On a mis sur le compte de Murat, de Savary, de l'impératrice, le salut des accusés. Ce fut madame de Montesson, ce fut elle qui sauva M. de Polignac, M. de Rivière et M. d'Hozier [1]. Murat, qui alors était gouverneur de Paris, dit seulement à l'Empereur : *Soyez clément, et vous sèmerez pour recueillir.*

Mais ces paroles furent dites *pour tous les accusés,* et même pour Moreau, Coster de Saint-Victor, M. d'Hozier et les autres. Quant à Savary, ce qu'il fit fut pour plaire à sa femme et satisfaire son amour-propre, parce qu'il était allié de très-près,

fusse trouvée, toutefois, j'aurais été aussi une des premières auprès de l'Empereur. — Madame de La Tour était l'amie de ma mère, comme je l'ai déjà dit, ainsi que la famille Polastron, à Toulouse.

[1] Il ne faut pas confondre M. d'Hozier avec M. Bouvet de Lozier, aussi accusé dans cette affaire de Georges. M. Bouvet de Lozier ne courait aucun risque, sa prompte franchise avait assuré sa vie.

par madame Savary, aux Polignac; mais quand il vit se froncer le sourcil impérial, il se retira au fond de sa coquille pour s'y tenir tranquille. Ce fut, je le répète, madame de Montesson qui sauva MM. de Polignac et de Rivière.

L'espérance que madame de Montesson avait rapportée à ses amies ne fut pas d'abord réalisée... La condamnation fut prononcée... En l'apprenant, madame de Montesson oublia de nouveau toutes ses souffrances; elle ne sentit plus qu'une seule douleur, celle de ces femmes qui pleuraient et sanglotaient dans ses bras, l'appelant à leur aide et lui criant qu'elles n'espéraient qu'en elle.

— Mon Dieu! mon Dieu! disait madame de Montesson tandis que sa voiture roulait rapidement vers Saint-Cloud, prêtez-moi un accent *qui le* persuade; car ce n'est que de *lui seul* que j'attends quelque pitié.

Elle avait raison; elle savait qu'autour des rois, et Napoléon l'était déjà par le fait [1], il n'y a que trop de gens perfides dont la volonté d'exécution outre-passe toujours l'intention de punir du maître.

— J'ai parlé, lui dit Joséphine aussitôt qu'elle

[1] Il était empereur depuis le 4 mai 1804; on était alors en juin.

l'aperçut, mais j'ai peu d'espoir... Il est plus irrité cette fois que je ne l'ai vu encore pour des conspirations, même celle de la machine infernale, où, sans ce pauvre Rapp, Hortense et moi nous sautions en l'air, *sans compter* madame Murat[1]... Je lui ai parlé avec l'intérêt que je devais

[1] Malgré sa vive préoccupation, madame de Montesson fut frappée d'une façon risible en entendant ce mot si comique dans une circonstance de vie et de mort. — On sait que madame Bonaparte n'aimait aucune de ses belles-sœurs, et madame Murat était, dans le temps où nous sommes maintenant, l'une de celles qu'elle aimait le moins. — Le jour de la machine infernale, madame Murat était en effet dans la voiture de madame Bonaparte avec mademoiselle de Beauharnais *. Elles ne furent sauvées toutes trois que parce que

* Ou sa voiture suivait celle de sa belle-sœur, je n'ai pas la chose bien présente ; je crois cependant qu'elle était avec madame Bonaparte. Comme, depuis que madame Murat est à Paris, je ne la vois pas et n'ai aucun rapport avec elle, je n'ai pu le savoir d'elle. Si cette conduite de ma part paraît étonnante, qu'on se rappelle celle de madame Murat !... Elle n'est quelque chose aujourd'hui en France que pour des amis personnels : tout ce qui porte le souvenir de l'Empereur au cœur doit se rappeler le traité de la cour de Naples en 1814 !... Qui le provoqua ?... lorsqu'on songe à ce que pouvait la force de l'armée napolitaine dans les affaires de cette époque, pour ou contre l'Autriche, on s'étonne et l'on s'irrite à la fois en voyant une personne qui avait la prétention de savoir régner presque avant celle de plaire, ne savoir être ni reine, ni sœur. Comment put-elle croire UN MOMENT que

mettre à une aussi importante affaire, et je crains...

—Mais je veux le voir! s'écria madame de Montesson... Joséphine, faites que je le voie, et vous serez un ange.

—Vous le verrez, mon amie!... vous le verrez, calmez-vous... mais, au nom de vous-même, si vous voulez parvenir à son âme, ne me faites pas

Rapp, qui pourtant ne s'entendait guère à la toilette des femmes, s'avisa, en descendant l'escalier, de trouver que le châle de madame Bonaparte n'allait pas avec la robe, ou je ne sais quelle autre partie de l'habillement. Madame Bonaparte, qui allait immédiatement après le Consul, se serait trouvée dans l'explosion, tandis qu'elle ne se trouva qu'à une grande distance. M. d'Abrantès échappa à la mort également ce jour-là par un hasard miraculeux.

les couronnes posées sur des fronts fraternels par la main de Napoléon y demeureraient un jour après la chute de la sienne?... Les insensés!... ils ne furent rois que par le vertige qui entoure les trônes au moment du danger!...

Quant à l'amitié particulière qui existait entre nous dans notre jeunesse assez intimement pour nous tutoyer, il y a longtemps que les liens en ont été brisés par madame Murat elle-même. Ma fidélité et mon dévouement au nom de l'Empereur, à sa mémoire... rendent témoignage pour moi de ce que j'aurais été pour sa sœur si elle-même eût toujours été ce qu'elle devait être. Cet attachement et ce dévouement ont survécu à l'éclat du soleil impérial... La duchesse de Saint-Leu, le prince de Canino, le comte de Survilliers, tout ce qui reste de cette illustre et malheureuse famille est dans mon cœur et pour toujours!...

craindre ce qu'il *appelle des scènes*. Je le connais, et je sais que c'est le moyen de n'arriver à rien... calmez-vous.

— Eh! puis-je être calme!... si vous saviez quelle douleur, quelle désolation j'ai laissée derrière moi...

— Mais soyez tranquille, au moins en apparence... Attendez-moi... je reviens dans un moment.

Et Joséphine partit en courant... A cette époque elle était svelte encore, et sa taille avait ce charme qu'elle a conservé si longtemps.

Quelques minutes après, elle revint précipitamment;... sa figure, toujours bonne et gracieuse, était ravissante en ce moment.

— Venez, venez! s'écria-t-elle en offrant son bras à madame de Montesson et l'entraînant vers le cabinet de l'Empereur; il veut bien vous voir!... c'est d'un heureux augure.

Madame de Montesson le pensait aussi, et cette pensée lui donna des forces pour parcourir l'espace assez grand qu'il y avait entre la chambre de Joséphine et le cabinet de Napoléon; mais à peine fut-elle entrée dans ce cabinet et eut-elle regardé Napoléon, que tout espoir s'évanouit de nouveau, et ce ne fut qu'en tremblant qu'elle entra dans l'appartement... Napoléon se promenait rapide-

ment dans la chambre, ayant encore son chapeau sur sa tête, qu'il n'ôta même pas à l'entrée de madame de Montesson.

— Eh bien, madame, lui dit-il assez brusquement... vous aussi vous vous liguez avec mes ennemis !... vous venez me demander leur vie quand ils ne rêvent que ma mort !... quand ils la cherchent et veulent me la faire trouver jusque dans l'air que je respire !... Ils me rendent craintif... moi !... oui... ils m'empêchent de sortir, parce que je redoute que la moitié de Paris ne soit victime de leur barbarie... ce sont des monstres !...

Madame de Montesson ne répondit rien... l'Empereur s'irrita de son silence :

— Vous n'êtes pas de mon avis, à ce qu'il paraît, madame ?... dit-il avec amertume.

Elle baissa les yeux.

NAPOLÉON.

Vous ne voulez pas me faire l'honneur de me répondre ?

MADAME DE MONTESSON.

Que puis-je vous dire, Sire ?... vous êtes ému, vous êtes surtout offensé... et vous ne m'entendriez pas. Ce que je puis seulement vous affirmer, c'est que j'ai l'horreur du sang, même de celui

d'un coupable!... Jugez ce que je pense de ceux qui veulent faire couler le vôtre!!!...

NAPOLÉON, se rapprochant d'elle.

Pourquoi donc alors, si vous avez de l'amitié pour moi, venez-vous intercéder pour des hommes qui me tueront demain, si tout à l'heure je leur fais grâce?...

MADAME DE MONTESSON.

Non, Sire; on vous a trompé. MM. de Polignac peuvent avoir une pensée unique, absolue, qui régit leur vie et les guide dans tout ce qu'ils font et ce qu'ils disent. Ils veulent le retour des princes, comme le général Berthier, le général Junot voudraient le vôtre en pareille circonstance; mais ils ne sont pas *assassins*. Ils ont pu employer un homme à qui tous les moyens sont bons; mais eux, ils sont incapables d'imaginer et encore moins d'exécuter une infamie.

JOSÉPHINE allant à lui et l'embrassant sur le front.

Que t'ai-je dit, mon ami?... tu vois que madame de Montesson te parle comme moi!... Que t'ai-je dit encore? que MM. de Polignac seraient à l'avenir liés par la reconnaissance s'ils te doivent leur vie!

MADAME DE MONTESSON.

Ajoutez à cette considération, qui est immense, que vous êtes dans un moment, Sire, où vous devez marquer par votre clémence plus que par la sévérité... Cette époque à laquelle vous êtes parvenu, vous savez que je vous l'ai presque prédite[1]; en faveur de cette prédiction... soyez toujours mon héros!... soyez plus, soyez l'ange protecteur de la France!... qu'on dise de vous *seul* ce qu'on n'a dit encore d'aucun souverain : — *Il fut vaillant comme Alexandre et César, et bon comme Louis XII.*

[1] La faveur dont jouissait madame de Montesson ne venait pas, comme on le croyait, de madame Bonaparte, mais de Napoléon lui-même. Un jour, le duc d'Orléans était à Brienne avec madame de Montesson, alors sa femme; le prince fut invité à donner les prix aux élèves de l'école militaire, et ce fut madame de Montesson que le prince chargea de ce soin, et qui les couronna. En donnant le laurier à *Napoleone Buonaparte*, elle lui dit : *Je souhaite qu'il vous porte bonheur*. Cette phrase, dite sans aucune pensée directe, fit impression sur le jeune homme couronné; et plus tard, lorsqu'il fut au pouvoir, il se rappela madame de Montesson et fut doublement heureux en la retrouvant liée avec Joséphine. Et son amitié pour elle se ressentit beaucoup de la pensée de Brienne, à laquelle d'ailleurs elle faisait très-souvent allusion.

NAPOLÉON, d'une voix plus douce.

Mais je ne suis pas roi!... je ne suis, comme empereur, que le premier magistrat de la république [1].

MADAME DE MONTESSON, souriant.

Vous êtes tout ce que vous voulez et vous serez aussi tout ce que vous voudrez... Enfin, comme premier magistrat de votre république, comme vous l'appelez, vous pouvez faire grâce, et il faut la faire.

NAPOLÉON.

Et qui me garantira non-seulement ma vie, mais celle de tout ce qui m'entoure, si je fais grâce?

MADAME DE MONTESSON.

La parole d'honneur des condamnés qu'ils ne violeront jamais, j'en suis garant.

NAPOLÉON.

Vous connaissez mal ceux dont vous répondez, madame, à ce qu'il me paraît; MM. de Polignac sont des hommes d'honneur, sans doute, mais ils regarderont la parole donnée comme un serment prêté sous les verrous, et ils s'en feront relever par le pape.

JOSÉPHINE.

Eh bien! si tu crains qu'ils ne soient pas assez forts contre leur volonté dominante, garde-les sous des verrous; mais pas de mort, mon ami..., pas de mort!

MADAME DE MONTESSON se levant et allant à lui en lui prenant la main.

Sire!... que faut-il faire? Faut-il vous conjurer à genoux?... Sauvez M. de Polignac... sauvez les accusés; sauvez-les tous!... oh! je vous supplie!...

Et elle plia le genou au point de toucher la terre; Napoléon la releva précipitamment et la contraignit presque de se rasseoir.

NAPOLÉON.

Vous m'affligez... car, en vérité, je ne puis vous accorder la vie de tous ces hommes, pour qui le repos de la France n'est rien, et qui se jouent du sang de ses fils comme de celui d'une peuplade sauvage.

JOSÉPHINE.

Bonaparte [1], je t'ai déjà bien prié... je te prierai

[1] Elle ne lui donnait jamais le nom de Napoléon, ni en lui parlant, ni loin de lui. Elle disait toujours Bonaparte, et plus tard, en parlant de lui, l'Empereur. Mais elle fut très-

tant qu'il y aura de l'espoir... mais, si tu me refuses, je ne t'aimerai plus...

NAPOLÉON l'embrassant.

Mais puisque tu m'aimes, comment peux-tu me demander la grâce de ces hommes qui non-seulement, je le répète, veulent ma mort, mais le bouleversement de la France?

MADAME DE MONTESSON avec douceur.

Ce n'est pas ce qu'ils veulent.

NAPOLÉON.

Eh! madame, peuvent-ils espérer autre chose? L'agitation révolutionnaire que j'ai tant de peine moi-même à contenir se soumettrait-elle à une main inhabile? On n'improvise pas un gouvernement, madame, et les passions populaires ne répondraient plus aujourd'hui à leur colère royaliste contre la Révolution et la République... Cependant, tout en accusant MM. de Polignac et de Rivière de ramener des troubles peut-être plus sanglants que ceux de 93, je les trouve moins coupables que des généraux républicains... des hommes

longtemps à prendre l'habitude de ce dernier nom... et en lui parlant alors, elle lui disait : Mon ami.

comme Moreau (sa voix devint tremblante), Pichegru!... qui vont serrer la main, comme frères, au chouan Georges!...

Il se laissa aller sur un canapé... Il était pâle et semblait avoir le frisson; ses lèvres étaient blêmes et toute sa physionomie bouleversée. Madame de Montesson fut alarmée et fit un mouvement; mais Joséphine lui fit signe de demeurer tranquille, et, s'approchant de Napoléon, elle lui prit les mains, les serra dans les siennes, puis elle l'embrassa, lui parla bas longtemps, et peu à peu le calme revint sur la belle physionomie de l'Empereur. Mais madame de Montesson dit ensuite qu'elle avait eu peur lorsque ses yeux s'étaient fermés et qu'il était tombé sur le canapé. Oui, reprit-il en se levant et marchant très-vite, en partie dans la chambre et en partie dans le jardin [1]... ces hommes de la France sont plus coupables que des serviteurs de la famille de Louis XVI, de ce malheureux Louis XVI!... Mais Moreau... le vainqueur d'Hohenlinden!... lui, devenir un con-

[1] Cette scène, que je tiens en entier de M. de Valence et de madame de Montesson, me fut confirmée depuis par l'impératrice Joséphine; elle avait intérêt à laisser croire qu'elle avait obtenu la grâce à elle seule, mais, comme je savais la vérité, elle n'osa pas l'altérer devant moi.

spirateur!... Il me croit jaloux[1] de lui! et pourquoi, grand Dieu!... Ma portion de renommée est assez belle; je n'ai besoin de nulle autre pour la rendre plus brillante... Et si Dieu me prend en faveur, j'espère bien en mériter une aussi élevée qu'il y en a sous le ciel!...

—Eh bien! donc, dirent les deux femmes en même temps en se mettant presque à genoux, soyez clément pour MM. de Polignac... commuez la peine... mais pas de mort!... Oh! pas de mort!...

—Demain tu viendras me parler pour Moreau,

[1] C'est ici le lieu de parler de la manière dont on comprend le mot *jalousie*: il paraît qu'il y a de certaines gens qui voient ce sentiment en autrui lorsqu'ils le sentent en eux-mêmes, comme ceux qui ont la jaunisse et voient tout jaune. J'ai entendu souvent des hommes qui, après avoir rimé vingt vers, prétendaient que Victor Hugo et Dumas étaient jaloux d'eux!... J'ai vu pareille stupidité dans beaucoup de femmes relativement à madame de Genlis et à madame de Staël!... madame de Staël, le plus beau génie de son époque après M. de Châteaubriand! J'ai entendu la même parole sur madame Sand, le plus beau talent de notre temps! De qui serait-elle jalouse, elle, bon Dieu?... aussi ne l'est-elle pas. — De qui Napoléon eût-il été jaloux?... lui dont la tête penchait sous le poids des couronnes, et qui, sans quitter celle de laurier, allait les surmonter toutes par celle de Charlemagne, comme lui-même avait surpassé sa gloire.

dit Napoléon à Joséphine!... Croiriez-vous, dit-il ensuite à madame de Montesson, qu'après avoir été le but des impertinences de la femme pendant quatre ans, elle a été plus qu'importune pour obtenir la grâce entière du mari?... Elle est vraiment bonne, ma Joséphine. Et l'attirant à lui, il l'embrassa avec une profonde émotion.

—Et moi, dit madame de Montesson, il me faut aussi vous embrasser pour vous remercier.

NAPOLÉON étonné, mais souriant.

Me remercier! et de quoi?

MADAME DE MONTESSON.

Mais de la grâce de mes amis! Ne venez-vous pas de le dire?... N'avez-vous pas reconnu que Moreau était plus coupable qu'eux?...

NAPOLÉON.

Sans doute.

MADAME DE MONTESSON.

Eh bien! s'il en est ainsi, vous ne pouvez pas condamner les uns quand vous faites grâce au plus criminel...

NAPOLÉON la regardant.

Eh! qui vous dit, madame, que je ferai grâce à quelqu'un?

MADAME DE MONTESSON.

Mon cœur qui vous connaît et qui m'assure que vous ne voulez pas faire condamner Moreau... Il ne le sera pas.

JOSÉPHINE.

Mon ami... grâce!... grâce!...

MADAME DE MONTESSON.

Allons, dites ce mot-là !... il vous fera du bien.

NAPOLÉON.

Mais je ne puis la faire entière cette grâce..... il me faut une garantie, et je ne puis l'avoir que dans la liberté de ces messieurs.....

MADAME DE MONTESSON l'embrassant avec affection.[1].

Ah! merci! merci!.... vous êtes bon! vous êtes aussi bon que vous êtes grand!....

JOSÉPHINE l'embrassant aussi très-émue.

Merci, mon ami!.... merci!.... Voilà une belle journée!.... elle doit aussi être belle pour toi!...

[1] Elle était naturellement très-froide et peu expansive; elle avait même habituellement une dignité qui donnait de la crainte aux jeunes femmes qu'on lui présentait.

NAPOLÉON.

Mais que dans leur prison ils soient circonspects; pas d'intrigues.... pas de complots.

MADAME DE MONTESSON avec assurance.

Je réponds d'eux... (*Elle va vers l'Empereur, mais sans crainte.*) En parlant *des accusés*... j'ai entendu *tous les accusés* pour la cause royale.

NAPOLÉON très-vivement.

Non, madame..... En vous accordant, ainsi qu'à Joséphine, la vie de M. de Polignac et de M. de Rivière, je n'ai entendu et compris que ces deux noms; les autres doivent subir leur sort.

MADAME DE MONTESSON.

Même M. d'Hozier?....

NAPOLÉON.

M. d'Hozier comme les autres.

JOSÉPHINE.

Mon ami!....

NAPOLÉON frappant du pied avec colère.

On a bien raison de dire qu'un homme d'état ne devrait jamais laisser approcher une femme

de son cabinet!.... Que me voulez-vous toutes deux?... Vous me tourmentez depuis une heure pour obtenir une chose qui peut-être me sera fatale!.... Dieu veuille qu'un jour vous ne vous rappeliez pas cette conversation avec effroi!

MADAME DE MONTESSON.

Dieu protége les rois cléments, et nous ne nous la rappellerons que pour vous en aimer davantage... Mais, je vous en conjure, donnez-moi la vie de M. d'Hozier.

NAPOLÉON.

Vous l'aimez donc beaucoup?

MADAME DE MONTESSON.

Moi! du tout, je ne le connais pas [1].

NAPOLÉON.

Eh bien! pourquoi donc alors vouloir arrêter le cours de la loi?....

MADAME DE MONTESSON.

Que vous importe?.... Allons, accordez-moi sa grâce!.... je vous en conjure!... Hélas! pour vous-même, je voudrais vous voir signer une amnistie

[1] Je crois qu'en effet elle ne le connaissait pas du tout.

pleine et entière. Ainsi, par exemple, M. de Saint-Victor.....

NAPOLÉON l'interrompant avec une sorte de hauteur.

Ah! pour celui-là, je vous demande de ne pas aller plus loin! M. de Saint-Victor est sans doute un brave homme; mais il est du nombre de ces conspirateurs qui ruinent une cause, quand ils y entrent comme associés actifs..... C'est un homme bien dangereux[1]... et il a fait bien du mal à tous les siens!... Il doit mourir!... (ajouta-t-il après un long silence et comme répondant à une voix intérieure.) Nous ne sommes plus au temps des Brutus.

MADAME DE MONTESSON.

Je ne connais M. de Saint-Victor que de nom,

[1] M. Coster de Saint-Victor était fanatique pour ses rois comme un Romain de l'ancienne Rome l'était pour sa république. Pendant tout le procès il fit constamment des réponses inconcevables, et toujours bravant les juges et l'autorité... Souvent il dédaignait de répondre, et en tout Napoléon avait raison : il fit beaucoup de mal à sa cause par l'obstination qu'il apportait quelquefois dans ses réponses... Du reste loyal, brave, et brave chevaleresquement... L'infortuné périt avec le plus noble courage, et sur l'échafaud, au moment où sa tête tombait, il criait encore : Vive le Roi!

ainsi que M. d'Hozier; mais des rapports intimes existent entre ce dernier et moi par des amis communs : voilà pourquoi je tiens tant à le sauver.

NAPOLÉON.

Eh bien! soit : je vous le donne encore..... (*se reprenant*) c'est-à-dire j'en parlerai avec Cambacérès et le grand-juge; car je n'ai pas pouvoir à moi seul.....

Madame de Montesson quitta Saint-Cloud tellement heureuse d'avoir obtenu ce qu'elle voulait, qu'elle ne souffrait plus...

— Victoire! cria-t-elle du plus loin qu'elle aperçut ses amies désolées qui accouraient à elle.... Victoire! — Et elle leur annonça ce que l'Empereur venait de faire.

— C'est un homme qui veut mériter ce qu'il cherche à obtenir, dit M. de Valence... et ce n'est pas moi qui lui serai un empêchement.

Telle fut la véritable histoire de MM. de Polignac [1]. Je ne sais s'ils en sont instruits; mais la

[1] On croit généralement que M. Jules de Polignac avait été condamné à mort; c'est une erreur, il ne le fut jamais qu'à deux ans de détention.

voici telle qu'elle me fut racontée par la principale actrice de ce drame intéressant et confirmée par la seconde.

Nous remarquâmes, en parlant de cette conspiration et du jugement des accusés, qu'ils montrèrent dans cette circonstance le même courage insouciant que toute la noblesse a constamment prouvé pendant le temps de la Révolution. — M. de Rivière, à qui je reproche trop de ferveur pour son parti peut-être, fut pendant ce procès l'homme de cour d'autrefois... C'était M. de Narbonne se battant avec un bouton de rose dans la bouche, et qui, le laissant[1] tomber, se penche, le ramasse, mais sans cesser de croiser le fer, se relève, reprend aussitôt son avantage et désarme son adversaire. — M. de Rivière faisait des vers. Un jour, se trouvant au tribunal et apercevant madame de La Force parmi ses nombreux amis, ayant à côté d'elle mademoiselle de La Ferté[2], il fit ce couplet, et l'ayant écrit au crayon, il le lui fit passer :

[1] Ce fut à M. de Narbonne (le comte Louis de Narbonne) que ce fait arriva.

[2] Qui depuis est devenue duchesse de Rivière. C'est un beau caractère de femme. C'est le dévouement, la tendresse, tout ce qu'une âme de femme renferme, mais ce que souvent elle n'a pas le courage de donner. Mademoiselle de La Ferté eut ce courage ; honneur à elle !

En prison est-on bien ou mal?
On est mal, j'en ai maint exemple.
On est mal au bureau central;
On est encor plus mal au Temple.
A l'Abbaye on n'est pas mieux,
Car d'en sortir chacun s'efforce.
Le prisonnier le plus heureux,
C'est le prisonnier *de la Force*.

Chanter sous le couteau; comme c'est français!...

La conduite de madame de Montesson dans cette circonstance fut connue, mais moins peut-être qu'elle n'aurait dû l'être en raison de sa modestie. On parla beaucoup dans le monde de la vie de MM. de Polignac sauvée par Joséphine, mais voici la vraie version. Sans doute que les MM. de Polignac l'ont su, ainsi que M. de Rivière, et que leur reconnaissance aura payé celle qui ne faisait en cela que servir ses amis et sauver la vie d'un homme.

La santé de madame de Montesson, qui, à cette époque, était déjà perdue, parut reprendre un peu de mieux par la joie qu'elle vit autour d'elle. Madame de La Tour remerciait Dieu chaque soir et le priait pour cette âme parfaite qui lui avait conservé tout ce qui lui restait d'une sœur bien-aimée.... Madame de Montesson, heureuse du bonheur de ses amis, jouissait de son ouvrage, et pendant toute l'année 1804 elle fut encore assez bien pour donner

de l'espoir. Sa maison de Romainville, toujours ouverte, était plus que jamais le rendez-vous de tout ce qui arrivait à Paris en gens distingués, et de cette belle fleur de bonne compagnie française dont il y avait encore alors un bon nombre en France... Remplie de reconnaissance, attachée d'amitié à l'Empereur, elle prit une part positive à tout ce qui lui arriva dans les années qui s'écoulèrent entre la grâce de MM. de Polignac et le jour où elle mourut. L'arrivée du Pape, les événements immenses qui se groupaient autour de Napoléon pour prouver qu'il ne pouvait être servi par la fortune qu'en raison de sa gigantesque destinée, trouvaient en elle une amie pour les faire valoir. Elle l'aimait de cœur, enfin, ainsi que Joséphine et plusieurs des généraux attachés à l'Empereur. M. d'Abrantès y allait beaucoup lorsqu'il était à Paris. J'y voyais aussi le maréchal Pérignon, mais pas très-souvent. Duroc y allait aussi; — Savary jamais. Madame de Montesson le détestait...

Mais la santé de madame de Montesson s'altéra au point que Hallé, que je voyais souvent, et qui à cette époque était mon médecin, me dit qu'elle était fort mal. On lui fit quitter Romainville et elle revint à Paris, mais dans un état désespéré. Madame de Genlis eut alors une conduite admirable et à laquelle il faut rendre justice. Madame

de Montesson était riche; elle avait même une immense fortune, et elle laissait sa nièce travailler la nuit pour gagner sa subsistance. Peut-être avait-elle pour se conduire ainsi des motifs que j'ignore[1], cela se peut; — je le veux croire même pour l'excuser... mais madame de Genlis ne devait pas moins en ressentir la blessure. Aussitôt qu'elle apprit le danger de madame de Montesson, elle laissa un ouvrage pour lequel elle avait un dédit assez fort si elle ne le livrait pas pour un jour fixé, et elle consacra ses journées entières à sa tante, partant de l'Arsenal, où elle logeait alors, pour aller chez la malade dans la Chaussée-d'Antin, à dix heures du matin, pour n'en revenir qu'à dix heures du soir!... Pendant ses journées de souffrance, madame de Montesson avait constamment sa tête, et comme ses douleurs n'étaient pas fort aiguës, madame de Genlis lui faisait la lecture pendant quatre et cinq heures... Le jour de sa mort, sentant sa fin approcher, elle demanda elle-même les sacrements... sa nièce les lui vit recevoir et pria avec le clergé... A peine les prêtres étaient-ils partis, que l'agonie

[1] Lorsqu'on voit une personne naturellement bonne se conduire sévèrement envers des parents très-proches, que le public ne se presse pas de lui donner tort; il est probable qu'elle n'en a aucun.

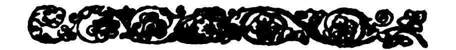
commença... Cachée derrière le rideau du lit de la mourante, madame de Genlis priait tout bas et sans qu'elle pût entendre les prières des agonisants que sa nièce disait pour elle!... Aussitôt qu'elle fut expirée, madame de Genlis, fort émue et toute en pleurs, tira le rideau, et, tombant à genoux près du corps de cette parente à un degré si intime qui avait oublié au moment extrême qu'elle laissait la fille de sa sœur dans un état malheureux, elle pria longtemps pour elle... puis, se relevant, elle lui ferma les yeux, alluma deux cierges qu'elle mit auprès de son lit, et fit chercher à Saint-Roch, paroisse de madame de Montesson, un prêtre, qu'elle établit dans la chambre mortuaire pour dire les prières des morts auprès du corps.

Pendant la maladie de madame de Montesson, un page de l'Empereur ou de l'Impératrice allait tous les jours savoir des nouvelles de la malade, et en apprenant sa mort, Napoléon ordonna qu'elle reçût les honneurs qu'une princesse recevrait. Elle fut exposée, pendant UNE SEMAINE, dans une chapelle ardente à Saint-Roch, chose qui n'avait jamais lieu, pas plus qu'aujourd'hui, au reste, pour une personne du monde.

Une circonstance dramatique eut lieu au moment où le corps descendait les vingt-cinq marches de Saint-Roch, pour être déposé sur le corbillard

qui devait le porter à Seine-Assise, où il devait être enterré près du duc d'Orléans. Au moment où l'on descendait le cercueil, escorté de plus de cent personnes qui lui faisaient cortége, un autre convoi s'arrêtait au bas de l'escalier de l'église, et les deux cercueils se croisèrent dans leur marche funèbre. La dernière arrivée était mademoiselle Marquise, autrefois danseuse de l'Opéra, adorée jadis de M. le duc d'Orléans, qu'elle avait rendu père de M. de Saint-Far, de M. de Saint-Albin et de madame de Brossard. M. le duc d'Orléans l'avait aimée avec passion, l'avait faite marquise de Villemomble... ; et puis il avait aimé madame de Montesson et abandonné la mère de ses fils. Et ces deux femmes, jadis rivales, jalouses et vindicatives, se retrouvaient ainsi sur le seuil du cimetière, de ce lieu où s'éteignent toutes les passions !... Le même *requiem* était chanté sur leur bière, les mêmes tentures drapaient l'église pour leur fête de mort, et les mêmes cierges brûlaient pour l'éclairer.





SALON

DE

MADAME DE GENLIS,

A L'ARSENAL.

Lorsqu'après dix ans d'exil, madame de Genlis revit la France, elle n'eut pas d'abord la pensée d'avoir un salon, ni de pouvoir même de longtemps former une société intime dont l'agrément devait remplacer tout ce que les malheurs révolutionnaires avaient enlevé à chacun. Rien ne peut se comparer à ce qu'on voyait alors en France : la France, qui, peu d'années avant, se disait avec orgueil la reine des nations civilisées pour tout ce qui est élégance et bon goût! Ce qu'on appelait *le monde*

n'était qu'une bigarrure mal composée même, et qui n'offrait à l'œil qu'un assemblage choquant des couleurs les plus opposées. *Le monde,* ou plutôt la société de cette époque, était une réunion de parvenus à la fortune par des fournitures à l'armée, ou par l'agiotage au perron, ou par d'autres moyens moins honorables et moins *industriels.* Pendant nos temps calamiteux de la Révolution, une seule route s'était offerte pour conduire à un noble but : c'était l'armée; parler de gloire à des Français, c'est flatter leur passion favorite, c'est leur parler selon leur cœur. Aussi les hommes de toutes les classes répondirent-ils à cet appel, et la France fut défendue et puis ensuite sauvée par ces mêmes hommes qui ne s'étaient d'abord levés que pour former une barrière de leurs corps à l'étranger, qui voulait nous envahir... Les *parvenus* par ce noble chemin furent toujours différents des autres; et cela fut de tout temps. La Rochefoucauld dit : « *L'air bourgeois se perd rarement à la Cour, il se perd toujours à l'armée.* » Aussi était-ce une chose remarquable à voir, que les fils d'une famille dont le père et la mère restés à Paris avaient fait leur fortune par les causes que j'ai dites. Les enfants, sans avoir eu d'autres maîtres que les dangers, une vue continuelle des hommes dans toutes les positions, rapportaient dans la maison pater

nelle une attitude aisée et souvent même agréable, tandis que le père et la mère étaient demeurés comme devant leur comptoir...

Les plus insupportables de ces parvenus à la fortune de l'époque révolutionnaire, c'étaient les fournisseurs de l'armée. Je n'en excepte qu'un; mais aussi celui-là est tout à fait à part, c'est M. Collot. Il est lui-même un type d'esprit et de manières courtoises et polies... Mais il y a longtemps que j'ai parlé de lui dans ce sens, en disant ce que j'en pense et ce que j'en connais...

Paris offrait alors lui-même dans son ensemble, comme ville, un coup d'œil étrange et terrible à la fois pour l'infortuné qui le revoyait après quinze ans d'exil!... S'il voulait faire une course dans la ville, il ne retrouvait plus son chemin... Les rues ne portaient plus leur ancien nom... Ceux des hôtels, gravés jadis sur des plaques de marbre ou de pierre, étaient effacés et mutilés, tandis que dans chaque carrefour il reculait en frémissant devant une dalle de marbre noir, sur laquelle il voyait gravées en lettres d'or ces paroles faites pour un peuple LIBRE : *La liberté, la fraternité* OU LA MORT! ou bien : *Lois et actes* de l'autorité publique[1].

[1] Il y eut longtemps en France jusque sur les arbres des grandes routes... sur des rochers, de pareilles inscriptions.

Un émigré venait de rentrer ; c'était un ami de ma famille. Un jour, il arrive chez ma mère les yeux pleins de larmes.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle...

Le malheureux ne pouvait parler. Enfin il nous dit que dans une petite rue près de Saint-Roch, il était entré, pour éviter la pluie, chez un marchand de bric à brac, et que là, parmi de vieux cadres tout mutilés, abîmés, il avait retrouvé le portrait de son père, de son frère et celui de sa femme... : son frère avait péri sur l'échafaud !...

A chaque pas, à cette époque, on trouvait le burlesque s'alliant au terrible !...

Les femmes ne pouvaient alors remédier au mal qui s'était introduit dans ce qu'on appelait *la société* : car enfin, depuis surtout la rentrée des émigrés, elle se recomposait d'elle-même. Mais le mélange forcé était plus insupportable encore que la solitude. Les femmes des parvenus haïssaient tout naturellement une conversation intéressante, parce qu'elles y étaient étrangères. Continuellement occupées d'étiquette, point sur lequel elles étaient encore plus ignorantes que sur tout le reste, elles marchandaient une révérence et comptaient les visites ; ce qui était simple, parce qu'elles devaient craindre à chaque moment qu'on se rappelât leur basse origine, et très-souvent plus que cela, et

qu'alors on ne voulût leur manquer. J'ai vu longtemps encore à la Cour impériale de ces pauvretés, de ces *mièvreries* qui élevaient des querelles sur une visite plus ou moins longue, plus ou moins différée...

La conversation même la plus simple se ressentait, comme on doit le croire, de l'état de la société à cette époque. Madame de Genlis, femme élégante et surtout difficile dans tout ce qui tient à la grande et même l'excessive recherche du langage, souffrait plus qu'un autre de ce bouleversement complet. Un jour, elle voit arriver chez elle, rue d'Enfer, où elle demeura avant d'aller à l'Arsenal, une femme dans une voiture fort élégante, attelée de deux beaux chevaux, et conduite par un cocher dont la mise eût paru étrange sans un petit nègre encore plus ridicule, qui était complètement habillé en Maure, et qui n'avait pas plus de trois pieds de haut : c'était ce personnage qui ouvrait et fermait la portière.

Cette dame, qui elle-même était une caricature par sa mise, portait une robe d'une forme outrée et absurde. Sur sa tête était un très-petit chapeau de velours avec deux plumes tombantes. Elle se fit annoncer sous le nom de madame DE Privas.

En entendant ce nom qui promettait quelque

chose, madame de Genlis se leva et fit deux pas au-devant d'elle.

MADAME PRIVAS.

Vous devez être *joliment* surprise de me voir, n'est-ce pas ? *Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ! rasseyez-vous donc !...*

MADAME DE GENLIS, avançant un fauteuil à la dame.

Veuillez vous asseoir, madame...

MADAME PRIVAS, s'asseyant lourdement dans la bergère.

Tiens, que c'est drôle ! vous dites MADAME ! vous ne dites pas *citoyenne*, vous !... vous avez bien raison ! Au reste, je l'avais parié avec M. Privas, je lui ai dit : Je te parie six francs que la citoyenne Genlis me dira MADAME ; il a parié que non, parce qu'il prétend que vous avez peur.

MADAME DE GENLIS, souriant doucement.

Mais comment M. de Privas, que je n'ai pas l'honneur de connaître, me fait-il celui de juger ainsi mes sentiments les plus intimes ?

MADAME PRIVAS.

Oh ! il vous connaît bien, allez, lui !..... tiens ! qu'est-ce que c'est donc que tout ça ?...

Et elle se mit à retourner et à remuer tout ce qui

était sur la table de madame de Genlis... Il y avait, entre autres choses, un charmant livre de la forme de nos albums d'aujourd'hui, dans lequel madame de Genlis peignait alors une guirlande de fleurs allégoriques ou plutôt emblématiques. Elle avait fait un langage des fleurs. Il y a aussi, je crois, une nouvelle d'elle [1] qui a donné l'idée à M. Réveroni de Saint-Cyr de faire son roman de *Sabina d'Herfeld*. Madame de Genlis fut alarmée pour le sort de ses fleurs, et puis elle voulait savoir ce qui lui valait une visite aussi étrange.

— Permettez-moi, madame, lui dit-elle en refermant doucement le livre, de vous prier de ne point toucher à cet ouvrage. Il n'est point terminé et pourrait s'effacer... et puis... mon temps est bien limité... il n'est même pas à moi.

MADAME PRIVAS.

Vraiment!... pauvre chère dame!... voyez-vous bien! cette chienne de révolution!... c'est ce que je dis toute la journée à M. Privas!... là, une dame comme il faut, une dame comme vous, qui a roulé *su* l'or et *su* l'argent..., en être réduite là, à travailler pour vivre!... Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

[1] Les fleurs funéraires.

MADAME DE GENLIS, presque impatientée.

J'ai l'honneur de vous faire observer, madame, que c'est pour cette raison que mon temps est pris par mon travail... Puis-je savoir ce qui me procure l'avantage de vous voir?

MADAME PRIVAS, la regardant avec admiration.

Comme vous parlez bien!... voilà comme je voudrais parler!... c'est ce que je dis toute la journée à M. Privas. Il a été longtemps à le comprendre, mais j'ai gagné la bataille.

Madame de Genlis sourit doucement : en effet, madame Privas paraissait réunir toutes les conditions nécessaires pour remporter la victoire dans une lutte à coups de poing. Elle avait une taille au-dessus de la médiocre : son embonpoint très-prononcé, ses bras et ses mains surtout, d'un volume respectable dans un combat, devaient lui assurer la victoire... Son visage eût été joli (car elle était encore jeune et ses traits étaient agréables), s'il avait eu une expression quelconque; mais elle n'en avait jamais aucune et sa bouche souriait constamment pour montrer des dents assez jolies, ou plutôt même sans motifs. Ses yeux étaient bleus, et, avec ou sans regard, ils paraissaient toujours immobiles. Son nez était bien fait, la forme de son

visage agréable, ses cheveux d'une jolie couleur : eh bien! tout cela ne lui servait à rien. On aurait même autant aimé qu'elle fût laide, parce qu'elle aurait peut-être eu de l'esprit. Mais on va voir que ce n'était pas l'intention qui lui manquait.

Elle continuait à regarder madame de Genlis avec une expression admirative vraiment comique, et finit par amuser madame de Genlis, qui, ainsi que toutes les personnes d'esprit, vit d'abord le côté plaisant de la chose. Dans le même moment, la femme de chambre de madame de Genlis annonça M. Millin.

MADAME DE GENLIS, lui tendant la main, et lui faisant un signe d'intelligence en lui indiquant la dame étrangère.

Je suis bien aise de vous voir, mon ami....... et vous attendais avec une vive impatience... ma copie est prête, nous n'avons qu'à l'assembler.

M. MILLIN, ne comprenant pas très-bien et croyant qu'il s'agit d'une lecture.

Eh bien! je ne vois pas ce qui s'oppose à ce que la lecture se fasse tout de suite... Madame en est-elle?...

MADAME PRIVAS.

Une lecture!... certainement que j'en suis!... C'est-il beau ça!... une lecture!...

MADAME DE GENLIS.

Je vois, madame, avec regret que je suis forcée de vous prier d'abréger votre visite qui m'honore, sans doute, mais à laquelle je ne puis donner l'attention qu'elle mérite, étant obligé de lire à M. Millin un ouvrage de moi, auquel vous ne prendriez aucun plaisir... et puisque vous ne voulez pas me dire le motif pour lequel vous êtes venue me chercher dans ma retraite, je suis forcée...

MADAME PRIVAS.

Eh là! là! comme elle s'emporte donc, cette petite dame! Eh bien! voyons! soyez donc gentille! on ne veut pas vous faire de mal... au contraire... voilà l'histoire. Mon mari et moi nous sommes de bonnes gens... nous sommes riches... très-riches même... M. Privas, voyez-vous, a vendu des farines aux armées... il a eu des fournitures dans un bon temps, le temps *où le blé manquait*... il a eu des protecteurs... on l'a payé, enfin... et bien payé aussi. Nous sommes riches, et riches en honnêtes gens.

MILLIN, à demi-voix.

Oui, comme des accapareurs! Oh! les voleurs!

MADAME DE GENLIS.

Enfin, madame...

MADAME PRIVAS.

M'y voilà!... m'y voilà!... comme vous êtes vive!... m'y voilà!... Vous saurez donc que M. Privas et moi nous aimons beaucoup le monde, mais le beau monde... Nous voulons tenir maison, recevoir, nous faire honneur de notre belle fortune, enfin; et pour céla il me faut quelqu'un qui sache ce que c'est que la belle société; voyez-vous... Moi j'aime les gens comme il faut. *Je n'aime pas ces parvenus qui se donnent des tons*, comme si nous n'étions pas tous de la *même farine*. J'ai lu les *Veillées du Château*, j'ai lu *Adèle et Théodore*, et j'ai dit à M. Privas : Voilà *la dame* qu'il nous faut... et alors, voyez-vous; je suis venue moi-même, pour vous expliquer que vous gagnerez plus gros avec nous qu'avec vos livres; et que vous serez heureuse; parce que vous entendez bien que je ne vous tyranniserai pas... Voulez-vous accepter, chère madame?

MADAME DE GENLIS.

Je suis fort sensible, madame, à l'obligeance de votre offre, mais je ne puis y répondre.

MADAME PRIVAS, stupéfaite.

Vous me refusez !

MADAME DE GENLIS.

Croyez que je n'en suis pas moins sensible à votre bonté pour moi, madame ; mais j'ai l'honneur de vous dire que je ne puis accepter.

MADAME PRIVAS.

Mais pourquoi ? Songez donc que nous vous donnerons douze mille francs par an, si vous voulez venir vivre avec nous. L'hiver, nous occupons un bel hôtel dans la rue Saint-Dominique ; et l'été, nous le passons tout entier dans une superbe terre que M. Privas vient d'acheter en Bourgogne, près d'Autun.

MADAME DE GENLIS, avec émotion.

Près d'Autun !... C'est dans les environs d'Autun qu'est le château qui appartenait à mon père, et où j'ai passé mon enfance !... Mais, encore une fois, madame, recevez mes remerciements, sans chercher à ébranler ma résolution ; elle est positivement arrêtée, et pour vous éviter toute insistance, [illegible] dois vous dire que jamais je ne sacrifierai ma liberté ; je suis et *veux* rester indépendante : voilà [illegible] dernier mot

MADAME PRIVAS.

Hé bien ! vous avez tort : vous seriez toujours indépendante, parce que vous auriez en nous des amis... *et écoutez donc, voyez-vous,* des amis qui ont cinq millions de fortune, c'est beau, ça !...

MADAME DE GENLIS.

Tous vos efforts, madame, en me prouvant que vous avez la bonté de tenir à moi, me donnent encore plus de regrets... Mais, je vous le répète, la chose ne peut avoir lieu.

MADAME PRIVAS.

Mon Dieu ! vous n'êtes pas raisonnable !

MILLIN, avec impatience.

Pardieu ! madame, c'est vous qui ne l'êtes guère ! Voilà une heure que Madame vous répète qu'elle ne veut pas aller avec vous, et vous ne la comprenez pas !

MADAME PRIVAS, regardant Millin de travers.

Hé bien ! qu'est-ce que *c'est donc ?* De quoi se mêle-t-il, ce monsieur ? Est-il votre parent, ma chère dame ?... (*Elle regarde Millin alternativement avec madame de Genlis.*) Écoutez, voyez-vous, si vous êtes habitués à vivre ensemble, nous

prendrons *le cousin* avec nous ! oh ! mon Dieu ! je suis bien sûre que M. Privas ne me désavouera pas.

MILLIN, éclatant de rire.

Eh ? non ! non... nous sommes amis, bons amis ; mais pas du tout *cousins,* comme vous l'entendez !...

MADAME DE GENLIS, plus sérieusement et en se levant.

Toute prolongation de conversation à ce sujet est tout à fait superflue. J'ai eu l'honneur de vous répondre, madame, et n'ai plus rien à vous dire.

MADAME PRIVAS, se levant aussi.

Eh bien ! donc, adieu, ma bonne dame! Je m'en vais bien affliger M. Privas, car il se faisait une fête de vous voir, le cher homme ; et... puisqu'il faut vous le dire, le château de Saint-Aubin est bien connu de lui, allez !... il a demeuré sur les terres de votre père, M. Privas.

MILLIN, tout en se promenant.

Il a peut-être été son meunier !...

MADAME PRIVAS.

Eh bien ! s'il l'a été, qu'est-ce que ça vous fait ?... Allons, bonjour, madame, je m'en vais bien fâchée de ne pas vous emmener ; si vous

vous ravisez, écrivez-moi : voilà mon adresse...

Elle mit sur la table un morceau de vilain carton avec son nom et son adresse grossièrement imprimés, et faisant une belle révérence à madame de Genlis, elle sortit en n'adressant qu'une inclination de tête à Millin... Madame de Genlis et lui la virent monter dans sa voiture, où l'enferma le petit nègre, qui, par parenthèse, s'appelait Othello, en l'honneur de Talma probablement, dont ce rôle était alors le triomphe. Lorsqu'elle fut dans sa voiture, madame Privas cria d'une voix forte :

—A la maison!...

Ce que le petit Maure répéta en fausset.

Après le départ de cette femme, madame de Genlis croisa ses mains, puis, les laissant retomber :

Eh quoi! dit-elle, la France en est-elle à ce point, que la fortune et les biens de tant de malheureux qui souffrent dans l'exil et la pauvreté, tant d'héritiers des victimes massacrées, soient dans les mains de telles gens!... Cinq millions! ainsi cette femme a deux cent cinquante mille livres de rentes!... peut-être le château de mon père, tandis que je travaille pour vivre... Voilà donc le résultat de la Révolution!...

Elle tomba rêveuse sur une chaise, et y demeura

assez longtemps sans que Millin la troublât. Il comprenait trop bien sa dernière exclamation [1]. Il dit enfin :

— Oui, ce serait une bien triste besogne que celle d'avoir provoqué la révolution, si elle n'avait pas eu d'autres résultats que celui de tuer et de ruiner les légitimes propriétaires pour enrichir les intrigants..... oui, ce serait en effet bien triste !

Madame de Genlis se leva et marcha quelque temps assez agitée; puis lorsqu'elle se rassit, elle était calme, et reprit la conversation sur madame Privas avec une grande liberté d'esprit.

— Comment l'avez-vous refusée sans réfléchir ? lui dit Millin. Songez donc, douze mille francs ! et cette femme paraissait tenir tellement à vous qu'elle en eût donné quinze et même vingt pour vous avoir.

— Et moi, jamais je ne sacrifierai ma chère liberté à une fortune, quelle qu'elle soit; et puis, savez-vous bien que cinquante mille francs ne paieraient pas l'ennui de vivre avec une pareille femme!... Est-il donc vrai que beaucoup de ces parvenus soient ainsi ?

[1] Millin était fort royaliste. L'empereur, qui le savait, ne l'aimait pas; et deux fois, sans l'inquiète amitié et les démarches de ses amis, il aurait été privé de sa place, qui était sa seule fortune !...

Dans ce moment, on annonça M. de Valence.

— Tenez, dit Millin, voici quelqu'un qui pourra vous donner là-dessus tous les renseignements possibles.

— Sur quoi ? dit M. de Valence.

MILLIN.

Sur la société d'aujourd'hui... Madame de Genlis est surprise du ton qui règne maintenant dans le monde, et, pour dire la vérité, elle a grandement raison.

M. DE VALENCE.

Sans doute elle a raison d'en être choquée ; mais elle a tort d'en être surprise. C'est une conséquence toute naturelle du long bouleversement qui a mis la France sens dessus dessous... Comment pouvez-vous être *étonnée* de cela? répéta-t-il en se tournant vers sa belle-mère.

MADAME DE GENLIS.

Que les choses se soient dérangées, je le conçois ; mais qu'elles aient pris cette attitude et cette couleur, tandis que parmi ces parvenus, et même dans leurs amis, il y a tant de gens comme il faut, voilà ce qui m'étonne, et en même temps me choque. Ainsi, par exemple, je dînais l'autre jour chez ma

tante [1], qui, je le croyais, devait avoir conservé les anciens usages : pas du tout; elle aussi a sacrifié à la mode et aux exigences de l'époque. De son temps et du mien, car nous sommes contemporaines, nous ne mettions pas d'hommes à côté de nous à table. Le maître et la maîtresse de la maison choisissaient entre eux les quatre femmes les plus distinguées de l'assemblée et les engageaient à se mettre à côté d'eux [2], et tout cela sans faire de scène. On était poli pour celles qu'on distinguait, et l'on ne désobligeait personne. Maintenant ce n'est plus cela : non-seulement le maître de la maison vient avec beaucoup de bruit prendre la femme *la plus considérable*, et lui fait traverser le salon devant toutes les autres, à qui elle marchera sur les pieds, si elle ressemble à ma marchande de farine de tout à l'heure... mais ce n'est

[1] Madame de Montesson.

[2] Madame de Genlis ne dit ici que ce qui est. Autrefois les femmes, lorsque le maître d'hôtel avait annoncé le dîner, sortaient toutes les premières du salon : celles qui étaient le plus près de la porte passaient les premières en se faisant quelques compliments, mais qui n'entravaient pas la marche. Les hommes passaient ensuite, et à table on se plaçait selon ses goûts et sa convenance. Quelquefois le maître de la maison mettait *auprès de lui* les deux femmes les plus importantes.

pas tout, il lui faut encore *un second*: il appelle alors l'homme le plus élevé en grade après lui, pour enfermer la pauvre femme qui est à sa droite entre deux ennuyeux qu'elle aurait évités, si elle eût été libre.

M. DE VALENCE.

Sans doute, *cela était*; et cela n'est plus. Les usages sont des lois tant qu'ils conviennent; le jour où d'autres exigences nécessitent d'autres usages, eh bien! ils s'établissent et remplacent les anciens... Mon Dieu!... c'est la marche commune. L'origine de ce dont vous parliez tout à l'heure remonte beaucoup plus loin que les derniers temps de la révolution. Cet usage de placer des femmes en leur faisant une politesse marquée date, au contraire, de celui des assemblées. Il fallait souvent flatter un député: pour l'acquérir à son parti, on plaçait alors sa femme à côté de soi, au grand mécontentement de dix autres; mais l'esprit de parti ne transige pas, et avec la politesse moins qu'avec toute autre chose. Les femmes ont appelé les hommes à côté d'elles dans le même but.

MADAME DE GENLIS.

Vous avez admis chez vous une coutume anglaise, tout aussi mal appliquée à nos manières que beaucoup d'autres: c'est celle de laver ses mains

et de rincer sa bouche à table. En Angleterre, c'est une chose simple, parce que les femmes se lèvent de table au dessert; mais, pour nous, je trouve cela choquant au dernier point, de voir un homme faire sa toilette à côté de moi.

M. DE VALENCE.

Je suis de votre avis : aussi vous avez dû voir que chez votre tante toute cette toilette se fait sur des buffets où les femmes trouvent ce qui leur est nécessaire, ainsi que les hommes..... En général, la maison de madame de Montesson est citée, je vous le dirai, comme la meilleure de Paris.

MILLIN, avec un accent profondément touché.

Oh!... cela est vrai : on y fait d'abord les meilleurs dîners que j'aie mangés de ma vie. Je raisonnais de cela l'autre jour avec M. de Pont, qui trouvait avec Lavaupalière que les dîners du mercredi, surtout en carême, étaient ce qu'il avait jamais compris de plus parfait.

M. DE VALENCE.

Permettez-moi, mon cher Millin, de vous faire observer que ce n'est pas seulement par ses bons dîners que ma tante se fait autant aimer dans le monde; cela est bon pour Lavaupalière et madame de Guémené.

MILLIN.

Mais qui dit le contraire? ce n'est certes pas moi, qui suis si heureux de l'entendre causer elle-même de toutes les sciences et des arts aussi bien que les artistes et les savants eux-mêmes qu'elle rassemble chez elle.

Madame de Genlis sourit, mais sans faire une observation.

M. DE VALENCE.

Oui; le premier Consul me disait l'autre jour qu'il serait le plus heureux des hommes, *ravi*, *charmé*[1], si madame de Montesson voulait être de la société la plus intime et la plus habituelle de madame Bonaparte.

MADAME DE GENLIS.

C'est-à-dire sa dame de compagnie!... en effet, cela plairait à Bonaparte, la duchesse douairière d'Orléans!...

[1] M. de Valence parle ainsi parce que de son temps c'était la manière de s'exprimer : on était ou *charmé*, ou *ravi*, ou *désespéré*, et souvent c'était de ne pas rencontrer ou de rencontrer quelqu'un. Cette façon de parler était surtout singulière lorsqu'on faisait une narration dans laquelle on faisait, comme ici M. de Valence, intervenir Napoléon qui était surtout le plus concis des hommes.

M. DE VALENCE.

Quoi qu'il en soit, il l'aime fort et vient chez elle, lorsqu'il ne va nulle part que chez des élus.

Dans le moment entrèrent, d'abord M. de Choiseul-Gouffier et puis Radet, M. de La Harpe [1], M. de Cabre [2], M. Fiévée, qui alors faisait de charmantes nouvelles dans la *Bibliothèque des romans;* il était auteur de cette jolie petite histoire, *la Dot de Suzette :* je dis histoire, car jamais en la lisant je ne puis me persuader que ce soit un roman, tant il y a de vérité et de naturel. Puis vint encore M. Marigné, auteur de charmants vers qu'il ne lisait que dans l'intimité.

— Que je vous fasse mon compliment, dit M. de Cabre à madame de Genlis en lui baisant la main, quel adorable petit miracle vous nous avez donné! jamais rien de plus suave, de plus pur, de plus ravissant n'est sorti de la plume d'une femme! Comment donc ne me l'aviez-vous pas envoyé? comment au moins ne m'aviez-vous pas présenté à *Mademoiselle de Clermont,* si les con-

[1] Il ne fut exilé que quelque temps après.

[2] Sabatier de Cabre, ancien conseiller-clerc au parlement de Paris, homme de beaucoup d'esprit, le plus grand *puriste* que j'aie connu. Il avait un esprit qui pouvait ne pas plaire en tout, en ayant beaucoup.

venances s'opposaient à ce que vous me la donnassiez?

—Le fait est, dit M. de La Harpe, que l'on peut vous faire un compliment sans craindre d'être accusé de fadeur. *Mademoiselle de Clermont* est un diamant *sans une* tache. *C'est mon opinion*, ajouta-t-il en s'asseyant avec une assurance qui voulait être modeste, et qui trahissait néanmoins l'homme dont la vanité n'a pas eu de concurrent, si son talent en a eu beaucoup.

Plusieurs personnes survinrent, et la conversation se soutint avec le charme que pouvaient y apporter les nouveaux venus : c'étaient M. de Talleyrand, M. de Fontanes, M. et madame d'Harville, M. de Caulaincourt, celui que j'appelais alors *mon petit père*, ses deux fils, qui, malgré leur jeunesse, étaient tous deux connus dans l'armée pour deux hommes de haute espérance... Comme leur père était fier de leur avenir!... Pauvre père! — Tous deux morts!... et quelles morts!...

Il était rare que la conversation fût hostile en apparence chez madame de Genlis; elle connaissait trop les formes du bon goût pour ne pas savoir que rien n'est plus contraire à la bonne grâce d'une femme que cette manière acerbe avec laquelle quelques-unes accueillent aujourd'hui les produc-

tions des autres [1]. Il y a de l'*envie*, et l'envie donne tant de laideur à un visage de femme!... tant de fausseté au sourire!... tant d'aigreur à la voix!... tant d'amertume au regard!...

Madame de Genlis n'avait aucun de ces défauts en parlant; lorsqu'elle écrivait, elle se laissait aller trop vivement contre madame de Staël. A cette époque, on parlait dans le monde d'un roman que

[1] A cette époque, on aurait trouvé peu convenable qu'on fût trop hostile contre les ouvrages d'une femme; mais le champ était libre, et M. de Feletz l'a prouvé avec madame de Staël: elle fut souvent péniblement affectée par les feuilletons du *Journal des Débats*. Que de lignes fines et spirituelles ont été insérées dans le *Journal de l'Empire* (le même journal que les Débats) sur le petit nuage de Corinne! Ce petit nuage a suffi pour déranger quelquefois la paix littéraire de l'auteur. Mais pour faire de l'esprit sur un défaut sans arriver à l'injure, il faut de l'*esprit* et de l'*esprit* de critique. — On ne l'a pas parce qu'on rêve qu'on l'a. La critique haineuse est non-seulement une entrave à l'esprit, mais à la raison, sans laquelle on ne peut écrire, même un feuilleton. — Les personnalités sont odieuses, presque toujours injustes, et, ce qui est plaisant à observer, toujours inutiles à la critique. Qu'est-ce que tout cela prouve? répondait Beaumarchais dans ce fameux mémoire que les Goëzman l'avaient contraint d'écrire. Qu'est-ce que cela prouve?... et il ajoutait des pages qu'il n'eût pas écrites sans la polémique ouverte par ses ennemis. — Ce qui lui fit dire un jour : Mes ennemis m'ont forcé de me sauver sur un piédestal.

faisait madame de Staël et dont elle faisait des lectures chez elle en petit comité ou bien chez ses amis intimes.

MADAME DE GENLIS, avec curiosité.

Sait-on le titre de ce nouvel ouvrage?

M. DE CABRE.

Pas encore... mais j'en ai entendu quelques passages avant-hier qui m'ont charmé.

MADAME DE GENLIS, souriant.

Et votre approbation est d'un bien grand prix! — Mais comment ne savez-vous pas le titre?... Si j'avais assez de confiance en des amis pour leur lire un ouvrage, cette confiance n'aurait aucune restriction.

M. DE TALLEYRAND, qui a longtemps écouté sans parler.

Mais si elle ne sait pas encore quel nom elle donnera à son roman!...

M. DE LA HARPE.

Comment, elle ne sait pas quel ouvrage elle fait?

M. DE TALLEYRAND, froidement et sans élever la voix.

Je n'ai pas dit cela; j'ai dit qu'elle ne savait pas quel nom elle donnerait à ses lettres [1].

MADAME DE GENLIS.

Ah! ce sont des lettres?

M. DE TALLEYRAND.

Oui, et admirables.

M. DE LA HARPE.

Il est à désirer que cet ouvrage ne contienne pas l'expression des doctrines de l'auteur, car elles sont subversives de tout ordre et même de quelque partie de la morale.

MADAME DE GENLIS, souriant doucement.

Vous n'avez pas toujours pensé ainsi...

M. DE LA HARPE, avec humilité.

Peut-être. Je ne m'en défends pas.

Pendant ce dernier colloque, M. de Talleyrand s'était levé et avait été à la cheminée, où il avait

[1] Les quatre premiers volumes de la *Correspondance littéraire avec le grand-duc de Russie*. Ces quatre premiers volumes parurent à cette époque, et l'impression, bien plus soignée que celle des autres, fut surveillée par La Harpe lui-même avant son exil.

pris un immense flacon rempli d'eau de miel d'Angleterre, et commença à le jeter sur ses mains et sur son habit.

M. DE CABRE.

M. de La Harpe, savez-vous que votre livre fait un bruit épouvantable?...

M. DE LA HARPE, souriant.

Vraiment!... mais j'en suis charmé, malgré le grand mot qui doit me troubler; mais pourquoi ce bruit?...

M. DE CABRE.

Comment! cette foule de personnages de toute espèce, tant morts que vivants, qui paraissent dans ce livre comme dans une galerie de portraits et qui, certes, ne sont pas flattés.

M. DE LA HARPE.

Eh bien! les morts ne diront rien apparemment; et je parle des vivants comme s'ils étaient morts... ou peu s'en faut... qu'avez-vous à dire?

M. DE CABRE.

Moi, rien du tout... Cependant, ne craignez-vous pas que les vivants ne crient pour leur compte et pour celui des morts?....... J'entends d'ici un bruit...

M. DE LA HARPE.

Du bruit !... Vraiment, voilà bien de quoi m'effrayer !... Ne vous rappelez-vous plus le temps où le bruit que faisait la littérature française aux quatre coins de Paris retentissait dans toute l'Europe ? Je n'ai pas la prétention de faire des mémoires, comme Jean-Jacques, sur tout ce que j'ai vu et entendu ; mais, en temps et lieu, je pourrais bien m'amuser du souvenir de ces bruyantes époques, ne fût-ce que pour faire voir que ce grand fracas ne fait jamais beaucoup mal... : il en reste à peine quelque chose dans les oreilles des curieux, et même des intéressés. Depuis longtemps, pour moi, a succédé autour de moi un bruit d'une autre espèce !... (M. de La Harpe poursuit d'un ton sombre et comme inspiré.) Voilà que j'entends même dans les intervalles de silence... Quant au bruit dont vous me parlez aujourd'hui, je ne sais plus ce que c'est.

M. DE FONTANES.

Ah ! parce que vous ne dites rien, vous croyez que les autres se taisent !....... parce que depuis *le grand fructidor* on n'a pas lu une ligne de vous dans les journaux, vous ne vous doutez pas que ceux qui vous y attaquent n'y sont que plus à leur aise ?

M. DE LA HARPE.

Tant mieux pour eux et pour moi ! rien n'est plus commode pour ces gens-là que de parler tout seuls, et pour moi de n'en rien savoir... Si je les lisais, cela me donnerait peut-être de la colère... il vaut mieux tout ignorer; après tout, ils n'ont pas au fond de mauvaises intentions. Seulement, ils sont quelquefois tellement pressés de parler, qu'ils n'attendent pas même à savoir ce qu'ils ont à dire. Ce n'est pas pour critiquer plutôt une chose qu'une autre, c'est démangeaison de faire des phrases..... Il m'est tombé sous la main il y a peu de jours, et sans la chercher, une vieille feuille du temps où je donnais mes séances du lycée, et dans laquelle l'auteur *croit* rendre compte de l'une de ces séances bien plus pour approuver que pour contredire. Il ne manque pas d'esprit, mais il n'est pas réfléchi, et c'est de la meilleure foi du monde sans doute qu'il me fait dire et faire précisément tout le contraire de ce que j'ai fait et dit... Mais (ici M. de La Harpe devient plus modéré et plus humble de nouveau) je lui pardonne, ainsi qu'à ceux qui, me réfutant le livre à la main, et sachant fort bien ce qu'ils faisaient, ont affecté de combattre ce que jamais je n'ai écrit et m'ont opposé ce qu'ils prenaient dans

mon propre ouvrage[1]... Pourquoi s'en étonnerait-on? Cela est plus ou moins dans tous les temps : cela est du *métier*, pour dire le mot. Mais je vous le répète : tout cela fait peu de bruit et encore moins d'effet.... Avez-vous vu souvent de ces feuilles du jour avoir un lendemain?... Mon ami, ce n'est pas dans les journaux, ce n'est pas dans des brochures, des extraits, qu'on ira chercher ce que j'ai pensé : c'est dans mes ouvrages eux-mêmes.... C'est là aussi qu'il conviendra de consigner, quand il en

[1] On dirait que celui qui attaquait M. de La Harpe est un frère de celui qui m'a fait l'honneur d'un feuilleton si véridique, comme critique, dans le numéro du 9 septembre dernier de la *Gazette de France*. J'ai répondu avec des faits à ce que ce monsieur disait sur les miens; mais j'ai été plus concise dans ce qui me concerne, quoique cependant j'eusse beau jeu pour répondre victorieusement. Voici une des omissions que j'ai faites dans ma réponse au feuilleton. Je répare ici cet oubli pour donner encore un exemple de la mauvaise foi d'une critique de ce genre.

L'auteur du feuilleton, pour prouver que je ne suis VRAIE EN RIEN, disait, comme on le sait, que j'avais *quatre-vingt-trois ans, et que j'étais de la communion de l'abbé Châtel* et pour fortifier ces belles assertions, il disait encore :

« Enfin, madame d'Abrantès sait si peu ce dont elle parle, qu'elle prend Christophe de Beaumont pour Élie de Beaumont, et elle confond l'archevêque et l'avocat. »

Je connais peut-être mieux l'histoire et les noms des archevêques de Paris que le monsieur du feuilleton ; mais je ne l

sera temps, ce qui est fait pour caractériser la critique et la littérature de nos jours.

M. MILLIN.

Eh vraiment! voilà ce qui soulève déjà une foule de gens qui ne se promettent rien de bon de la figure qu'ils feront dans votre galerie.

M. DE LA HARPE, avec une satisfaction qu'il veut cacher, mais avec une sorte d'humilité.

Mon Dieu! pourquoi me craindre? que puis-je maintenant en ce monde?... Peut-être si je continue ce que j'ai commencé, raconterai-je des choses qui pourront égayer l'instruction...., car il ne faut s'occuper du mal que pour en tirer du bien...

les prouverai pas autrement que par un mot; ce qui suffit pour ce qu'il avance. Le voici : il le trouvera dans mon *Histoire des Salons*, tome Ier, page 298, Salon de monseigneur de Beaumont :

« La masse du clergé tonnait contre les réfractaires, et « M. Turgot surtout était désigné comme indigne du nom « de chrétien. A la tête de ces prêtres exaltés, était *Christophe* de Beaumont, archevêque de Paris, etc. »

Et voilà ce qu'on appelle de la critique!...

La phrase que je cite est la première du Salon de monseigneur de Beaumont, où je parle de lui; et dans le courant de ce même Salon, je ne dis pas un mot qui puisse donner lieu à l'erreur.

Cependant je serai très-mesuré, et bien des gens seront tout étonnés de n'avoir rien à démêler avec moi,... à moins cependant qu'ils ne se formalisent de mon silence, ce qui n'est pas impossible.

MADAME DE GENLIS.

Et dans quels termes parlez-vous de l'empereur de Russie dans votre ouvrage?...

M. DE LA HARPE.

Mais j'aurais pu le louer avec toute liberté, car vous vous rappelez, madame, l'opinion que le comte du Nord laissa de lui lorsqu'il visita la France; ce qu'on en disait alors qu'il y avait une voix publique, car on était parfaitement libre, et voyez comme il règne aujourd'hui... Mais je ne pouvais le louer ainsi en face, puisqu'il me comblait de marques de bonté..... La reconnaissance peut rendre suspecte la vérité.

M. DE TALLEYRAND.

Vous devez alors avoir toute satisfaction sur ce qui le concerne, car son éloge est aujourd'hui partout... Les papiers publics en sont remplis...

M. DE LA HARPE, souriant.

Raison de plus pour ne pas m'en mêler.

MILLIN.

Eh! pourquoi donc?...

M. DE LA HARPE.

Parce que je dirais du bien de lui autrement que les autres, et aujourd'hui je ne le veux pas. Vous vous rappelez tous qu'à chacune des *révolutions* de notre *révolution,* il semblait qu'il n'y eût en France qu'une seule voix dans ce qu'on entendait, un seul esprit dans ce qu'on lisait, et vous savez pourquoi. Après le 18 *fructidor,* s'il eût été à propos que j'écrivisse, j'aurais écrit, mais j'aurais tout dit. J'aurais été à mon aise... J'aurais dit ce que personne n'a même dit encore... C'est ma méthode. Voyez-en la preuve dans l'écrit sur le mot *fanatisme,* publié sous ce même Directoire entre deux proscriptions!... et cherchez ailleurs dans le même temps ce qu'on trouve là, et qu'on fut si étonné d'y lire. Les temps sont bien changés; grâces à Dieu! mes principes ne le sont pas. Je reconnais des circonstances qui prescrivent le silence : je n'en connais pas qui puissent dicter mes paroles.

M. DE CHOISEUL.

Mais vous nous parlez là de vos principes comme s'ils n'avaient jamais changé...; et ceux que vous aviez quand vous *étiez philosophe?*

M. DE LA HARPE.

Ah! monsieur! et vous aussi vous parlez cette langue! Vous appelez principes le mépris de ce qu'on ne connaît pas!..... Permettez-moi de vous faire observer que ce que vous venez de dire équivaut à ceci : « *Vous aviez d'autres principes quand vous n'en aviez point.* » Depuis quand la déraison et l'ignorance sont-elles des principes, si ce n'est pour cette espèce de *philosophes* qui n'en a jamais eu d'autres? Heureusement vous n'êtes pas philosophe de cette façon-là.

M. DE CHOISEUL.

Dieu m'en préserve! mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit ici, c'est de vous; et je vous dirai franchement qu'on ne comprend pas comment vous vous en êtes tiré.

M. DE LA HARPE.

On le verra; et si d'avance on ne le comprend pas, c'est que comme vous on suppose ce qui n'est pas, et ce n'est pas la première fois. Premièrement, si j'ai été philosophe, ou, pour parler français, incrédule, ceux qui m'ont connu savent si j'étais animé de cet esprit de prosélytisme qui était celui de la secte, et dont je me suis toujours moqué. — Vol-

taire m'a souvent reproché de n'avoir pas le *zèle de la maison du Seigneur.* Est-ce ma faute, à moi, si un monde né depuis vingt ans parle tous les jours de notre ancien monde comme des siècles antédiluviens? Les jeunes aristarques sont surtout curieux à cet égard, et ils me font souvent sourire de pitié en me faisant *élève* de Diderot.

MADAME DE GENLIS.

Mais enfin, sans avoir le zèle de vos confrères, il était alors fort naturel pour vous de vous laisser aller à l'habitude de parler légèrement *au moins* de ce que vous révérez aujourd'hui.

M. DE LA HARPE.

Ma correspondance avec le grand-duc était toute littéraire, et de plus je savais qu'il n'aimait pas qu'on parlât d'un objet de cette importance avec légèreté; l'avertissement était sérieux et authentique. Ce fut assez pour me tracer une route que j'ai toujours suivie. — Il n'y a rien d'un chrétien, mais aussi rien d'un impie. On y voit l'ami des philosophes, mais non pas leur flatteur.

M. DE TALLEYRAND.

Ainsi nous pouvons espérer de lire en 1801 votre correspondance comme elle fut écrite de 1774 jusqu'en 89?

M. DE LA HARPE.

S'il en était autrement, la chose serait mauvaise pour le public et pour moi. Ces lettres n'auraient plus leur caractère originel... tout y serait factice. Je me suis même défendu d'effacer quelques opinions que je regarde maintenant comme des erreurs. *Mais pour obvier à tout*, je les réfute dans quelques notes.

M. DE CABRE.

Ah! vous avez aussi des notes? y en a-t-il beaucoup?

M. DE LA HARPE.

Peu. Il en fallait quelques-unes; mais elles sont en petit nombre et courtes.

M. DE CABRE.

Rétractez-vous quelques jugements sur des auteurs?

M. DE LA HARPE.

Je ne crois pas. Je vous l'ai dit, je suis de bonne foi. — Je suis un rapporteur intègre et de conscience. Je sais bien qu'on m'a donné le surnom de *Contempteur*[1], mais j'ai trouvé ma récompense en

[1] M. de La Harpe rappelait lui-même fort souvent qu'on lui avait donné ce nom de *Contempteur*, et cela avec orgueil.

voyant mes *conclusions* ratifiées à la cour souveraine du public, avec le grand sceau du temps.

MILLIN.

Prenez garde ; vous allez rouvrir les blessures de l'amour-propre...

M. DE LA HARPE.

Rouvrir !... est-ce qu'elles se ferment jamais !

M. DE CABRE.

Je vois un autre danger, car vous n'ignorez pas que depuis longtemps tout est danger pour vous.

M. DE LA HARPE.

Lequel ?

M. DE CABRE.

Eh ! mon ami, celui de parler de soi... car dans un ouvrage du genre de celui que vous publiez, vous devez souvent parler de vous, sous peine d'être accusé de manquer à votre devoir d'écrivain qui doit tenir ce qu'il a promis... Pour beaucoup d'autres cela eût été facile... mais vous...

M. DE LA HARPE.

J'ai tâché de m'acquitter de ce devoir le plus succinctement possible et avec un laconisme purement historique. Je dis les faits, parce qu'il les

faut dire; si je m'y trouve mêlé, ce n'est pas ma faute; et s'il m'arrive de jouir de quelques succès, ils sont donnés à l'amitié qui les partage; car enfin mon ouvrage sera lu par mes amis, tout autant que par mes ennemis. Quant aux gens qui se trouvent bien plus blessés du bien que je dis de leurs ennemis que du mal que je dis de leurs amis, que puis-je pour eux?

M. DE FONTANES.

Ah! rien, je le sais... mais cela ne rassure pas mon amitié, au contraire... C'est bien dommage qu'on ne puisse pas réconcilier l'amour-propre avec la vérité!

M. DE LA HARPE.

Mon ami, cela ne se peut pas, parce que la vérité est bonne et l'amour-propre mauvais.

MADAME DE GENLIS.

Monsieur de La Harpe a bien raison. Mais observez cependant que le mal de l'amour-propre a ses nuances et ses degrés comme tout autre : l'orgueil d'étouffer la vérité par la force oppressive est le crime de l'amour-propre et le plus grand des crimes imaginables. C'est celui de la révolution pendant douze ans; il suffirait à lui seul pour expliquer à la raison les peines éternelles, quand elles

ne seraient pas article de foi... *(on rit)* sans doute ; la vanité, c'est-à-dire l'orgueil des petites choses, n'est proprement que la sottise de l'amour-propre... Ce que je ne comprends pas, c'est qu'après avoir été, comme de nos jours, tant éprouvé dans les grandes choses, on se cabre encore pour les petites.

M. DE TALLEYRAND.

Ah!... c'est que la sottise est une maladie incurable.

M. DE LA HARPE.

Tant pis pour elle...

M. DE CABRE.

Hum!... elle peut alors devenir méchante...

M. DE LA HARPE.

Eh bien, après tout, que peuvent-ils dire ou faire qui n'ait été fait et dit?

M. DE CABRE.

Vraiment, ils sont bien embarrassés pour se répéter les uns les autres, ou bien encore de se répéter eux-mêmes!

M. DE LA HARPE.

Ils n'ont jamais fait autre chose, même ce pauvre Marmontel... Au surplus, si la critique m'a peu

affecté lorsque je commençais à écrire, que sera-ce maintenant que je suis au moment de déposer ma plume? En faisant ce livre, j'ai eu un but principal, c'est de cela qu'il s'agit. Ce recueil pourra peut-être tenir sa place parmi les mémoires du temps par les événements qui le rendront curieux et utile; c'est, si je l'ose dire, une sorte de monument qui paraît au milieu des ruines, non pas celui d'une génération, transmis à la suivante pour se reconnaître plus ou moins dans ses pères, mais celui d'un monde qui n'existe plus, dont une partie a péri, et dont l'autre se survit à elle-même, puisque personne n'est plus ce qu'il était!... Ah! quel sujet de réflexion!... En vérité, ceux qui ne lisent pas pour réfléchir feraient bien mieux de ne pas lire.

M. DE CABRE, se levant et allant à M. de La Harpe, lui dit tout bas:

Enfin, qu'il en soit ce que Dieu aura résolu... mais j'en suis fort occupé.

M. DE LA HARPE.

Merci, mon ami; moi, je suis tranquille.

M. DE CABRE, indiquant qu'il va sortir.

Venez-vous?

M. DE LA HARPE.

Non, je reste. J'ai quelque chose à dire à madame de Genlis.

M. DE CABRE, souriant avec intention.

Eh ! eh ! je me rappelle que vous en étiez bien amoureux en 17... 17...

M. DE LA HARPE.

Ne cherchez pas si loin dans le passé, étant aussi près d'elle, car il y a bien des années de cela !... Adieu, mon ami, M. de Fontanes et M. de Talleyrand vous attendent.

Tout le monde se retira insensiblement, et quelque longue qu'eût été la visite de M. de La Harpe, il la prolongeait encore. Enfin, lorsqu'ils furent seuls, il s'approcha de madame de Genlis, et lui dit :

— Je vous ai peut-être étonnée en parlant comme je viens de le faire.

— Vraiment non, répondit madame de Genlis ; car, si vous vous le rappelez, je vous ai prédit ce qui vous est arrivé.

— Oui, j'étais, en effet, plutôt incrédule par *genre* que par conscience ; la grandeur de la religion, la beauté de sa morale me frappaient bien, mais je n'avais pas la force d'aller à elle. Enfin dans sa miséricorde Dieu vint à moi... Dieu, *l'unique*

but de notre vie!... Dieu! dont je ne m'étais éloigné que par orgueil et par l'attrait de la volupté.

Il soupira profondément; puis, comme paraissant vouloir repousser un sentiment trop puissant qui le voulait dominer en ce moment, il poursuivit :

— Vous savez combien je vous ai aimée... et bien plus, dans tous les temps j'ai rendu justice à votre beau caractère... et lorsque j'entendais les accusations les plus indignes vous accabler : Non, m'écriais-je, c'est faux! elle est pure, elle est digne de respect... *Alors, je disais combien je vous avais aimée, et comment vous m'aviez toujours résisté!...*

— Vraiment, dit en souriant madame de Genlis, j'ai beaucoup de remerciements à vous faire pour une aussi *victorieuse* justification. J'en suis profondément reconnaissante.

— Eh bien! que ce soit le commencement d'une tendre et solide amitié entre nous! Il faut que vous soyez *des nôtres*. Écoutez; un jour de la semaine, je reçois le soir; nous nous rassemblons *pour causer;* quelques amis, et voilà tout; on prend une tasse de thé, et l'on se retire avec l'espoir d'une pareille *séance* de confiance et d'amitié. Voulez-vous me promettre d'y venir?

Madame de Genlis le promit, mais, par une

sorte d'instinct, elle fit cette promesse vaguement, et finit par le congédier après une visite qui avait duré trois heures. Elle prit quelques renseignements sur les réunions de M. de La Harpe et sut qu'il recevait en effet toutes les semaines, mais beaucoup plus de monde qu'il ne l'avait dit; on y était vingt-cinq ou trente personnes, et *cette séance d'amitié*, comme il l'appelait, n'était autre chose qu'un *bureau d'esprit* et un *conciliabule* mystique et politique. Cette ordonnance et cette distribution, cet emploi du temps par un homme qui savait très-bien comment la bonne société arrangeait ses heures, parurent étranges à madame de Genlis; elle n'y fut pas. Il lui écrivit qu'elle était *des leurs*; ce mot-là la confirma dans la pensée que ces réunions pouvaient avoir un mauvais but; elle n'y fut pas davantage. Peu de temps après, effectivement, M. de La Harpe fut exilé dans un village à quelques lieues de Paris pendant plusieurs mois, et revint ensuite mourir ici, vieux, infirme et malheureux. Ce fut, au reste, une injustice; son âge et ses talents devaient lui être une sauvegarde, même avec des torts.

Vers ce même temps, madame de Genlis fut elle-même obligée de quitter Paris, mais volontairement. Elle avait fait beaucoup d'ouvrages [1] depuis son

[1] Depuis son arrivée en France, elle avait donné une autre

arrivée à Paris; mais elle avait une maison plus considérable qu'elle ne la pouvait supporter. C'était Casimir; c'était Stéphanie Alyon, *jeune filleule* de madame de Genlis, fille de M. Alyon, l'un des hommes attachés à l'éducation de Bellechasse : elle avait quatorze ans; puis une autre jeune fille, une Allemande nommée Helmina, dessinant, faisant des vers : celle-ci avait dix-sept ans, et elle était charmante.

Madame de Genlis fut à Versailles, puis le quitta, dit-elle, parce que son neveu César Ducrest ayant été tué dans une fête nationale, le chagrin qu'elle en ressentit la fit revenir à Paris, bien qu'elle fût à merveille à Versailles [1].

volume des *Annales de la vertu*, une nouvelle méthode d'enseignement, un livre d'Heures pour les enfants, une nouvelle édition du *Petit La Bruyère*.

[1] César Ducrest, fils du chancelier du duc d'Orléans, qui était frère de madame de Genlis. Il était avec M. de Pont, ami de madame de Montesson et ancien intendant de Metz. M. de Pont voulut voir la fête, c'est-à-dire le feu d'artifice *, du plus près possible; en conséquence il monte sur un petit bateau dans lequel le suivent M. Ducrest et une autre personne dont j'ai oublié le nom. Une bombe d'artifice, lancée en l'air et qui ne prit pas, retomba et éclata dans leur bateau; le malheureux César Ducrest

* Pour un 1er vendémiaire.

Ce fut alors qu'elle vint habiter l'Arsenal. Elle avait là un fort bel appartement contigu à la bibliothèque, que lui donna M. Chaptal, alors ministre de l'Intérieur, avec une grâce parfaite, aussitôt qu'elle l'eut demandé.

Étant à Versailles, elle travaillait avec une assiduité remarquable et fort estimable, lorsqu'on réfléchit que c'est pour élever des enfants malheureux enfin qu'elle avait ce courage..... Un jour M. de Cabre et Millin furent la voir et lui firent des reproches de *sa déraison;* deux jours après Millin reçut d'elle des vers dont j'ai retenu les suivants :

> Et malade et souffrant, un malheureux auteur,
> Languissamment assis à son pupitre,
> En gémissant composait une épître
> Sur la gaité, sur le bonheur.
> Dans le moment arrive son docteur,
> Qui, mécontent de le voir à l'ouvrage,

fut tué, et M. de Pont eut le bras cassé et fut très-mal pendant longtemps. J'avoue que je concevrais que madame de Genlis eût quitté Versailles pour venir à Paris, si son neveu était mort à Versailles; mais revenir au contraire dans la ville où il avait péri, c'est ce que je ne comprends guère. Madame de Genlis me donne ici une nouvelle preuve de ce que j'ai vu en elle; elle ne faisait rien comme personne, et pourtant elle n'était ni originale, ni amusante, ce qui est pourtant une condition des gens qui ne sont pas comme les autres.

L'exhorte à devenir plus sage,
Si de ses maux il veut guérir.
Hélas! répond l'auteur en poussant un soupir,
Ce conseil est très-bon, que ne puis-je le suivre!
Je ne travaille pas, ami, pour mon plaisir.
Croyez-moi, ce n'est pas la gloire qui m'enivre.
Qui mieux que moi saurait jouir
Des charmes d'un heureux loisir!...
Mais je suis obligé de me tuer pour vivre.

M. Fiévée, qui voyait souvent alors madame de Genlis, ayant appris sa triste position, voulut contribuer à l'adoucir. Au moment où madame de Genlis était dans la rue d'Enfer, M. Fiévée était en prison pour cause politique; on prétend qu'il était en correspondance directe avec Louis XVIII. Moi je crois que c'est une calomnie, si j'en juge par *ce que je sais* de la manière dont il fut ensuite avec le premier Consul et l'Empereur. Mais enfin alors il était en disgrâce. Madame de Genlis employa le crédit de ses amis et de ses parents, car il est à croire que ce fut M. de Talleyrand, ou madame de Montesson [1] et M. de Valence, qui, étant tous fort en crédit à cette époque, lui rendirent ce bon office. Quoi qu'il en soit, M. Fiévée témoigna no-

[1] Madame de Montesson avait un immense crédit sur madame Bonaparte (Joséphine), et le premier Consul avait pour elle une grande considération. Je suis même convaincue que la faveur de madame de Genlis depuis vint de sa tante.

blement sa reconnaissance à madame de Genlis. Connaissant tout ce qu'elle souffrait, sachant qu'aucun des siens, ainsi qu'elle-même, n'avait sollicité une pension du Gouvernement, il résolut de le faire pour elle. Il avait bien prouvé que son arrestation était injuste et qu'il n'était pas en correspondance avec Louis XVIII; car presque *immédiatement* après sa sortie de prison, il fut en correspondance avec le premier Consul, ce qui est un peu différent de Louis XVIII. Quelle que fût, au reste, la manière dont il correspondait, quel que fût le sujet de ses lettres, il est bien certain qu'il n'y avait pas dedans une phrase qui voulût dire que Napoléon Bonaparte fût un usurpateur.

M. Fiévée, étant donc en correspondance avec le premier Consul, lui parla avec intérêt de madame de Genlis. Napoléon comprenait à ravir toutes les convenances de ce genre. A peine connut-il la position d'une personne aussi distinguée, qu'il donna des ordres; et un matin on annonça à madame de Genlis M. de Rémusat, venant de la part du premier Consul.

— *Madame,* lui dit M. de Rémusat, *le premier Consul vient seulement d'apprendre votre pénible position; s'il l'eût connue dès le moment de votre arrivée en France, il l'aurait fait cesser à l'instant même... Ce qu'il peut faire*

maintenant, c'est de vous demander ce qui peut vous rendre heureuse. Veuillez le dire, et ce que vous demanderez vous sera accordé sur-le-champ[1]. « Comme mes premiers mouvements sont toujours romanesques, dit madame de Genlis, je refusai en disant que mon travail me suffisait et que je ne demandais rien. »

Ce fut à l'Arsenal que madame de Genlis donna *Madame la duchesse de la Vallière*, *Madame de Maintenon* et *Madame de Montespan*; mais *Madame de la Vallière* est supérieure aux deux autres, qui respirent l'ennui; *Madame de la Vallière*, quoique remplie de fautes comme roman historique, en ce qu'il ne peint nullement le siècle de Louis XIV tel qu'il est, tel que nous le peignent Mademoiselle, la grande Mademoiselle, et tous les autres mémoires, et surtout Saint-Simon. Ce qui a fait errer madame de Genlis, c'est son admiration pour les mémoires de Dangeau. Sans doute ils sont bons; mais toutes les idées de M. de Dangeau étaient mesquines et étroites. Il a dû nécessairement donner une couleur sem-

[1] Ce furent les propres paroles de Napoléon. *Madame*, dit M. de Rémusat, *j'ai l'honneur de vous faire observer que ce sont les propres expressions du premier Consul.*

blable à tout ce qu'il décrit : c'est ce qui arrive lorsqu'on *calque* des événements au lieu d'écrire des souvenirs [1].

Madame de Genlis fut très-fière d'un suffrage qui lui arriva par une voie détournée et lui porta une véritable joie d'auteur au cœur. Elle avait une amie, très-spirituelle personne, madame Élisabeth de Bon, auteur de plusieurs ouvrages qui dans le temps furent assez connus; elle écrivit à madame de Genlis le billet que voici :

« Je vous dirai, *mon ange,* que le premier Consul a lu *Madame de la Vallière* avant-hier, et qu'il l'a lue tout d'un trait, sans pouvoir la quitter, et qu'il a pleuré... C'est un fait positif; car c'est M. de Fontanes qui me l'a dit et qui le tient du premier Consul lui-même. Marigné prétend que je vous envoie les larmes du Consul, et que cela vaut mieux que des vers. Le fait est que cela m'a fait un plaisir extrême.

[1] Je regardais un jour le tableau de Gérard représentant Louis XIV tenant par la main le duc d'Anjou, en disant : *Messieurs, voilà le roi d'Espagne*, — et j'étais étonnée que le tableau sorti de l'atelier d'un homme de génie fût aussi froid. Madame Aubert, ma fille, après l'avoir regardé, trouva le motif du peu de charme de ce tableau. C'est, me dit-elle, que toutes les figures sont *copiées* sur des émaux et des profils, du moins en grande partie. Cette remarque est très-fine et très-juste.

« Adieu, vous que j'adore et pour qui je donnerais ma vie.

« ÉLISABETH. »

Madame Élisabeth de Bon, qui signe à la manière des reines et des princesses souveraines, comme on voit, devait écrire des lettres bien passionnées à vingt ans, à en juger par la chaleur de son amitié dans un âge plus avancé. Madame de Sévigné est bien froide, même dans son amour maternel, qui est quelquefois exagéré dans son expression, à côté des paroles brûlantes de madame de Bon.

Quoi qu'il en soit de madame de Bon, qui du reste était fort aimable, madame de Genlis fut touchée au cœur de cet éloge. *Je fus enchantée,* dit-elle elle-même, d'obtenir le suffrage de celui qui était *le plus grand capitaine de son siècle, d'avoir fait pleurer l'homme qui venait de retablir l'ordre, la religion et la paix, et d'arracher mon pyas à l'anarchie.*

Elle fit aussitôt un impromptu *en vers* et l'envoya à madame de Bon pour le faire remettre au premier Consul. Madame de Bon [1] était à cette épo-

[1] Madame de Bon était fort agréable de figure et de tournure; elle avait un petit garçon ravissant de beauté. M. d'A-[illegible] me l'amena un jour, et je crus voir un Amour de [illegible] animé : c'était un être idéal. Je lui [illegible]

que *fort intimement* liée avec M. d'Abrantès, et ce fût *lui* qui fut chargé de donner ces vers au premier Consul, et non pas M. de Fontanes, comme je l'ai vu je ne sais plus où.

Madame de Genlis était devenue une personne non-seulement supérieure dans la littérature courante, mais sa place était désormais marquée au premier rang de l'époque littéraire où elle écrivait. Mais je crois que cette place eût été de tous points plus noblement conquise, si elle avait moins crié après ses ennemis. Madame de Staël a eu plus de détracteurs que madame de Genlis, et madame de Staël a toujours gardé un noble silence; une fois ou deux dans tout le cours de sa vie littéraire elle répondit, je crois, et encore parce que son père était attaqué. Mais madame de Genlis répondait dans des brochures qu'elle faisait imprimer exprès, et surtout écrites avec de l'acrimonie et de l'humeur, ce qui éternisait la querelle... Elle se plaignait surtout de plagiats qui étaient un peu rêvés [1]. Ainsi,

ment il se nommait? « *Bon* et *Beau*, me répondit-il, en levant sur moi les plus beaux yeux que j'eusse encore vus. » Et cette réponse fut faite avec une naïveté charmante. Il avait, je crois, trois ou quatre ans.

[1] C'est encore comme celui que madame de Genlis reproche à madame Cottin; elle dit que c'est son roman des *Vœux téméraires* qui lui a donné l'idée de *Malvina*. Il

par exemple, elle se plaint de ce que M. A. Duval a fait de *la Curieuse*, une comédie du *Théâtre d'éducation*, son drame d'*Edouard en Ecosse*. Quel rapport y a-t-il entre une petite fille qui mérite d'avoir un bonnet d'âne pour écouter aux portes, un jeune homme qui se cache pour un duel, je crois; et une femme d'un parti, qui voit devant elle, dans sa demeure, le chef du parti ennemi, le dernier des Stuarts, couvert de haillons et lui demandant du pain!... Cette situation est une des plus tragiques, une des plus touchantes qu'on puisse mettre à la scène, et d'ailleurs M. Duval avait devant lui le livre de l'histoire dans lequel il pouvait facilement prendre son sujet sans se faire de querelle et sans soumettre son imagination à une sorte de torture pour former son sujet à la position d'un autre plan, dans lequel il ne se trouve d'ailleurs d'autre ressemblance que deux hommes qui se cachent... Ceci me rappelle une histoire qui me fut racontée par M. Lenormand d'Étiolles, qui en savait et en faisait de bonnes et *de salées*, comme dit Saint-Simon.

faut qu'elle se soit trompée en citant ce roman. Il n'y a pas le moindre rapport entre les deux ouvrages. Malvina est une femme qui n'est pas une inconnue dans le château de la tante d'Edmond : Edmond lui est infidèle, elle devient folle, et meurt de douleur. Rien n'est semblable.

M. Lenormand était au spectacle un jour, loin de Paris. Je crois que c'était à Marseille. Il était assis à côté d'un homme fort bien en apparence, mais qui pleurait à verse depuis que le rideau était levé.

— Que peut donc avoir cet original-là? se disait M. Lenormand... Si on donnait quelque chose qui fût de nature à l'attrister, à la bonne heure. Mais que diable peut lui faire ce qu'on joue là?

On donnait *OEdipe à Colone.*

Enfin les exclamations du monsieur et ses sanglots augmentèrent à un tel point, que M. Lenormand crut devoir intervenir, et il demanda au monsieur si affligé ce qui le faisait ainsi pleurer.

— Hélas! monsieur, une parfaite similitude dans ma situation, une fois en ma vie, avec le malheureux roi de Thèbes!...

— Eh quoi!... auriez-vous eu le malheur de tuer monsieur votre père?... Et M. Lenormand se recula du monsieur!...

— Oh! non, non! monsieur; mon père est mort de sa très-belle mort, à soixante-seize ans... un beau vieillard, ma foi!...

— Mais alors, monsieur... vous avez donc été assez infortuné pour... pour épouser madame votre mère?

—Eh! du tout, monsieur!... Mais en allant une

fois en diligence de Marseille à Toulon (ici les sanglots redoublèrent), nous fûmes arrêtés par une des troupes de voleurs qui désolaient alors la Provence, et tellement dévalisés, que pour gagner Toulon, dont nous étions encore à huit ou dix lieues, il me fallut implorer la charité publique. Depuis ce temps, je ne puis voir ce bon roi de Thèbes s'en allant aussi par les chemins pour demander l'aumône, sans faire le triste rapprochement de nos deux positions... hi! hi! hi! hi!...

Et les sanglots recommencèrent.

La plainte du plagiat, pour *Edouard en Ecosse,* copié sur *la Curieuse,* est de même force.

....Un jour M. de Lavalette écrivit à madame de Genlis en lui demandant un rendez-vous important pour ses intérêts; madame de Genlis lui indiqua le jour suivant[1].

M. de Lavalette, aussi bon que spirituel, gai jusqu'à la folie, bouffon même quelquefois, lorsqu'il était avec ses amis, était pourtant un homme fort habile et parlant de hautes affaires avec le sérieux qui leur convient. En arrivant chez ma-

[1] Ce ne fut que dans une conversation entre Lavalette et madame de Genlis qu'eut lieu l'accord définitif pour la correspondance. Madame de Genlis ne répondit pas clairement à la lettre de Lavalette. Il fut un matin chez elle et traita la chose comme je la rapporte.

dame de Genlis, il était aussi grave que le sujet qu'il venait traiter avec elle.

— Madame, lui dit-il, le premier Consul n'existe plus; l'Empereur lui a succédé. Tout vous démontre jusqu'à l'évidence que la famille à laquelle vous avez consacré bien gratuitement, au reste, les plus belles années de votre vie, ne reviendra plus en France. Celui qui la gouverne aujourd'hui ne veut pas qu'un nom illustré comme le vôtre demeure entouré de privations; votre pays vous doit une vie heureuse. Parlez, madame; que vous faut-il pour qu'elle le soit?

— J'ai déjà fait une réponse à M. de Rémusat, dit madame de Genlis.

— Cette réponse n'est point vraie, permettez-moi ce démenti, madame; l'Empereur sait, en outre, que votre santé souffre beaucoup de l'excès de travail auquel vous vous livrez. Encore une fois, faites une demande, que voulez-vous?

— Je répondrai toujours de même, dit en riant madame de Genlis.

— Eh bien! dit en souriant à son tour M. de Lavalette, voyons si votre obstination résistera à cette proposition. L'Empereur vous demande de lui écrire tous les quinze jours... Il aime votre manière d'écrire.

— Eh! d'où la connaît-il?

— Il la connaît, enfin, que vous importe ; acceptez-vous ?

Madame de Genlis réfléchit un moment.

— J'accepte, dit-elle enfin ; j'accepte et même avec joie. Je suis sûre que cette correspondance ne peut qu'être bonne à tous deux.

—Et moi, dit M. de Lavalette, j'ai une joie tout aussi vive en vous annonçant que l'Empereur vous prie d'agréer une pension *de* 12,000 *francs*. Elle vous sera payée comme vous le voudrez ; et si vous n'y avez aucune répugnance, ce paiement passera par mes mains.

Madame de Genlis accepta, et la correspondance commença. Elle avait lieu tous les mois, quelquefois tous les quinze jours. Le sujet en était toujours moral, politique, ou pieux ; souvent sur la manière dont il fallait tenir sa cour. Madame de Genlis fit à cet égard beaucoup de bien à l'Empereur lui-même. Avec lui, il n'y avait qu'à mettre l'index sur l'entrée d'une route conduisant à un bon résultat ; il la parcourait avec un succès que nul autre n'aurait eu. Ce que madame de Genlis lui dit relativement au luxe ne fut pas perdu pour lui, et ce fut, sans doute, le lendemain du jour où il reçut une lettre d'elle sur ce sujet, qu'il nous disait à toutes :

Mesdames, *je veux* que vous receviez. *Soyez*

grandes dames, surtout !... Soyez grandes et point mesquines dans vos dépenses pour vos habits, votre maison, vos ameublements. Point, ou du moins très-peu de ces mousselines anglaises qui entravent l'exécution de mon système continental en donnant au goût, à la mode un autre moyen de se nourrir. Beaucoup de soieries pour chaque saison. Du velours pour l'hiver, du satin; et puis, du taffetas pour l'été. D'abord, vous serez conséquentes; ensuite vous aurez de belles étoffes bien épaisses pour le temps de la neige, et des étoffes légères pour les temps chauds où il faut de l'air autour de soi.

L'empereur mit, à dater de ce moment, une grande importance à ce que toute la cour fût somptueuse et magnifique, non-seulement sur un point, mais sur tous.

Un jour l'empereur s'étant assis à côté de moi à un bal chez la princesse Caroline, pendant une contredanse dans laquelle je ne dansais pas, il me demanda si je connaissais madame de Genlis; je lui dis que oui.

— Vous a-t-elle écrit? — Jamais, Sire. — Eh bien! elle est encore plus spirituelle en écrivant. Ses lettres ont de la gaîté, en même temps qu'une raison solide et éclairée : *il est seulement dommage qu'elle ne soit pas plus naturelle.*

L'époque où madame de Genlis reprenait une sorte d'influence, qu'elle eut, au reste, le bon esprit de tenir secrète, était fort belle pour notre gloire littéraire. On a beaucoup dit que le temps de l'Empire avait *donné de toutes les gloires, excepté celle de la pensée*. Cela n'est pas tout à fait juste; car il me semble qu'une nation qui peut donner à la renommée autant de noms que la nôtre à cette époque est encore remarquable par la pensée comme par la gloire. Châteaubriand, madame de Staël, madame de Genlis, Delille, Bonald, Michaud, Arnault, Fontanes, Picard, Duval, et tant de poëtes agréables, font, à eux tous, une preuve sans réplique. Et dans les arts : David, Gérard, Girodet, Gros, Lethière, Robert Lefèvre, Isabey, Augustin, Godefroy [1], Desnoyers, Méhul,

[1] Cet artiste, doué d'un grand talent qu'on admire encore plus particulièrement dans *la Bataille d'Austerlitz*, qu'il a gravée d'après le tableau de Gérard, ainsi que *la Psyché* et *l'Ossian* du même auteur, demande en vain la croix sans pouvoir l'obtenir depuis dix ans! C'est un artiste renommé, qui est encore plein de verve, et qui grave en ce moment *la Bataille de Marengo* pour que *la Bataille d'Austerlitz* ait un pendant... Croirait-on qu'on a répondu sous le ministère de M. Gasparin à un artiste aussi honorable : Vous ne produisez plus! — Mais vous ne donnez donc de récompenses qu'aux talents à venir? et vous ne récompensez jamais le *certain*, celui qui a déjà fait ses preuves. Le

Lesueur, Boïeldieu, Cherubini; et dans les sciences, Berthollet, Cuvier, Fourcroy, Lacépède, etc.

A cette liste, déjà nombreuse, combien je pourrais ajouter de noms vraiment remarquables et faits pour tenir leur place dans une nomenclature de ce genre! Mais madame de Genlis les connaissait bien, et ce fut eux qu'elle appela, avec beaucoup de ceux que je viens de nommer, pour reformer, *refaire* son salon. Le cardinal Maury venait alors de rentrer en France, et allait très-souvent chez madame de Genlis.

Alors elle prit un jour; ce fut le samedi. Ce jour était le plus commode pour beaucoup d'hommes qui avaient des places plus ou moins importantes, mais qui toutes occupaient; et le dimanche donnait du repos en n'obligeant pas à se lever trop tôt. Ce calcul me frappa lorsque Millin me le fit remarquer.

Un jour, madame de Genlis reçut une lettre fort singulière; cette lettre, très-bien écrite, sur de joli papier fort élégant, avait pour signature le nom de *Jeanneton;* elle témoignait un vif désir de suivre une correspondance, et indiquait

tableau d'après lequel M. Godefroy fait *la Bataille de Marengo* est de lui-même... Voilà l'homme qui ne produit plus!...

une adresse qui, évidemment, n'était pas la véritable.

Madame de Genlis, entraînée par une sorte de charme répandu dans cet écrit, répondit à cette lettre... Une autre vint encore, et reçut aussi une réponse... Enfin la correspondance dura dix-huit mois. Un jour, madame de Genlis voulut enfin causer avec *son anonyme.* — Eh bien, nous causerons, lui dit l'étrange personne, mais vous ne me verrez pas.

Et la conversation se fit à travers une cloison.

Un jour, c'était pendant le séjour de madame de Genlis à l'Arsenal, on vint lui dire qu'une jeune paysanne lui apportait des fleurs de la part de mademoiselle Jeanneton; madame de Genlis sourit. — Faites entrer, dit-elle.

Elle vit arriver une jeune paysanne, d'une taille charmante, mince, élancée, portant le costume complet de paysanne, mais évidemment fait avec des étoffes moins grossières que celles des vraies paysannes. Elle avait son petit bavolet exactement placé sur le haut de sa tête, et son chignon bien lissé. Une belle croix d'or avec un cœur tenait à son cou par un velours qui faisait juger de l'étonnant éclat du cou de cygne de la fille des champs. Ses bras, d'une blancheur également éblouissante, ainsi que ses mains, étaient tous deux d'une forme

parfaite. Elle portait des fleurs dans ses bras et dans son tablier d'indienne, et un petit garçon la suivait, chargé d'une innombrable quantité de pots et de caisses contenant des plantes très-rares. L'ambassadrice de mademoiselle Jeanneton se mit en devoir de placer les fleurs coupées dans des vases de porcelaine qu'elle demanda à madame de Genlis. — Pourquoi n'est-elle pas venue elle-même? dit celle-ci à la petite paysanne.

LA PAYSANNE.

Dame! j'savons pas, moi!

MADAME DE GENLIS.

Comment!... serait-elle malade?

LA PAYSANNE.

Nenni, nenni, elle n'est pas malade, et vous aime ben, allez!...

MADAME DE GENLIS.

Et votre village est-il loin d'ici?

LA PAYSANNE, embarrassée.

Not' village! quoiqu' ça vous fait donc, ça... mais non, qu'il n'est pas loin... par là... du côté de Bièvre... de Jouy.

MADAME DE GENLIS.

Ah! ah! je connais une grande dame qui pos-

MADAME DE GENLIS.

Un moment, ma chère enfant; vous avez été bien gentille, il faut maintenant vous reposer... asseyez-vous.

LA PAYSANNE.

Oh, j'n'oserai jamais!...

MADAME DE GENLIS, souriant.

Eh bien! figurez-vous un moment que vous êtes madame de Chevreuse, et asseyez-vous près.

LA PAYSANNE, rougissant et se détournant pour s'en aller.

Comment, comment! qu'est-ce donc que ça veut dire?...

MADAME DE GENLIS.

Que vous êtes reconnue, ma chère Jeanneton; et que je vous demande de faire cesser un mystère qui est une entrave à cette amitié que vous êtes assez bonne pour m'accorder, et que je vous rends avec une tendresse de mère.

LA PAYSANNE, après avoir hésité quelque temps.

Eh bien! oui, vous avez raison; il ne faut pas plus longtemps résister à la tentation d'une cau-[illegible] d'amitié avec une personne comm[illegible]

Et madame de Chevreuse, car c'était elle en effet, redevint elle-même. Elle n'avait jamais cessé de l'être; elle se croyait parfaitement déguisée, parce qu'elle portait un bonnet et une jupe de paysanne, et qu'elle disait : *J'allions, j'venions;* mais ses mains blanches, ses bras délicats et polis comme de l'ivoire, sa démarche et sa tournure si parfaitement élégantes, la douceur de son organe, tout cela formait un trop grand contraste avec le rôle qu'elle jouait pour qu'elle pût le remplir longtemps... Elle jouait en effet la comédie; mais elle était comme un premier rôle remplissant sans illusion, et par conséquent fort mal, un autre rôle hors de son genre. C'était une charmante personne... j'en parlerai plus loin.

La manie de connaître madame de Genlis gagnait tout le monde. Anatole de Montesquiou, que nous voyons aujourd'hui si raisonnable comme père de famille et comme homme du pays, si bien enfin dans tout ce qu'il est et ce qu'il fait, Anatole de Montesquiou était tout jeune homme alors, et il voulait aussi connaître madame de Genlis. Au lieu de chercher quelqu'un qui le conduisît chez elle, car elle avait *un jour* (le samedi), il aima mieux prendre un moyen presque *impossible.* Il s'en alla chez Maradan, éditeur de presque tous les livres de madame de Genlis, et lui demanda de lui don-

ner des épreuves d'imprimeur, pour qu'il les portât à madame de Genlis, comme le garçon de l'imprimerie; Maradan s'y refusa. Mieux conseillé par une seconde réflexion, Anatole de Montesquiou s'adressa tout simplement à madame de Lascours pour faire la connaissance de madame de Genlis, et madame de Lascours lui donna tout simplement à dîner avec elle. Ce fut alors que se forma cette amitié qui sut résister à trois révolutions, et qui, au moment de la mort de madame de Genlis, était une de ses plus douces consolations : c'est qu'elle avait placé son affection sur un noble cœur, un généreux caractère. Anatole de Montesquiou est un homme qui peut avoir à la fois l'orgueil de la bonté et celui de l'esprit.

Il est étrange que madame de Genlis ait été aussi souvent attaquée par l'anonyme. Une personne connue maintenant par plusieurs ouvrages littéraires était fort jeune à l'époque dont je parle : c'est madame de Brady. Elle était belle et spirituelle; elle écrivit à madame de Genlis, et aussi sous un nom supposé, en lui donnant une adresse qui n'était pas la sienne. Cette étrange correspondance dura près d'une année.

En deux ans de temps voilà trois personnes d'un nom connu qui prennent la voie romanesque de l'anonyme avec une vieille femme, pour co...

verser avec elle. A sa place, je m'en serais fâchée, moi; j'aurais pu penser qu'on me prenait pour une femme à ridicules prétentions de sentiments.

Le moment le plus brillant pour le salon de madame de Genlis fut pendant son séjour à l'Arsenal. Elle voyait alors une foule d'hommes spirituels et de femmes remarquables, qui contribuaient tous à l'agrément de ses soirées : les uns jouaient des proverbes, les autres les composaient; on faisait de la musique, et alors Casimir jouait de la harpe. Dans d'autres soirées, un auteur estimé, comme Millevoye [1], disait une pièce de vers, à laquelle sa diction touchante, sa figure si parfaitement en accord avec ses vers et sa mélancolique nature, qui n'était, hélas! qu'un instinct d'avenir, donnaient un charme encore plus profond. Une autre fois, Dussault venait lire un feuilleton inédit du *Journal de Paris,* écrit avec tout son talent. Le lendemain, M. le comte de Sabran [2] disait plusieurs de ses fables; ses fables, dont quelques-unes

[1] Millevoye, mort trop tôt pour son beau talent, fut enlevé aux lettres et à ses amis inconsolables de sa perte en 1822.

[2] C'est M. le comte Elzéar de Sabran, dont j'ai parlé dans le Salon de madame de Polignac, et qui joua devant le roi et la reine le rôle d'Oreste dans *Iphigénie en Tauride*, tandis que sa sœur remplissait celui d'Iphigénie. Cette sœur fut depuis madame de Custine.

peuvent rivaliser avec celles du grand fabuliste. M. de Sabran dit également d'une manière admirable non-seulement les vers qu'il fait, mais ceux de nos grands maîtres : il dit Molière et Racine à ravir. Venait ensuite, pour apporter son tribut à la ruche, M. Briffaut, très-jeune alors, mais qui montrait déjà un talent remarquable. M. de Cabre [1], ami fort intime de madame de Genlis, était un homme fort instruit, et cependant fort *aimable* dans l'acception positive de ce mot. Il contait bien, et faisait parfois de jolis vers. En voici qu'il composa étant jeune encore, mais *abbé*, pour répondre à la demande de faire le portrait d'une femme belle et charmante. Ce fut un impromptu :

> Pourquoi me demander ce que c'est qu'une femme,
> A moi, dont le destin est d'ignorer l'amour!
> De l'aveugle affligé vous déchirerez l'âme,
> Si vous lui demandez ce que c'est qu'un beau jour!

Parmi les femmes littéraires qui fréquentaient habituellement le salon de madame de Genlis, on peut bien placer madame Victorine de Chastenay, qui a enrichi notre littérature de plusieurs romans

[1] M. Sabatier de Cabre, ancien conseiller-clerc au Parlement. Il était abbé, mais pas prêtre ordonné ; il portait seulement le petit collet. Il est oncle de madame la comtesse Alexandre de Laborde.

remarquables de la littérature anglaise, et dont l'esprit charmant est si bien venu dans une agréable causerie. Il y avait aussi madame la comtesse de Beaufort-d'Hautpoul, auteur de jolies poésies et de *Zilia*, agréable petit conte; madame Kennem, connue par plusieurs ouvrages distingués; madame de Vannoz, poëte charmant, et *presque* rivale de Delille dans le petit poëme de *la Conversation;* madame de Choiseul (princesse de Bauffremont). Celle-ci est une personne que j'ai pu juger par moi-même, et dont l'esprit avait, en effet, dû être apprécié par une femme comme madame de Genlis, qui se connaissait, certes, bien en esprit aimable, et surtout en esprit de société; et madame de Choiseul est plus que cela, c'est une personne supérieure. Je juge ainsi une femme lorsque je trouve de la bonté dans son esprit.

Chez madame de Genlis, on voyait encore madame Élisabeth de Bon, connue par la traduction de *la Dame du Lac* de Walter Scott, mais beaucoup plus anciennement par des romans assez oubliés aujourd'hui. C'était, comme je l'ai dit plus haut, une personne fort agréable d'esprit, très-passionnée dans son amitié; trop peut-être. Mais ses amis trouvaient que c'était sans exigence.

D'autres femmes qui n'étaient pas littéraires,

mais qui avaient leur célébrité, allaient aussi chez madame de Genlis. C'étaient mesdames de Bellegarde, toutes deux connues par leur amitié fraternelle et la douceur et la bienveillance de leur commerce; madame Cabarus [1], madame Roger [2]; madame Dubrosseron, jeune femme agréable et beaucoup du monde bruyant de ce temps-là; madame Hainguerlot, femme d'argent, qui, je ne sais pourquoi, voulut être femme d'esprit, et que le chevalier de Boufflers, qui, certes, savait pourtant ce que c'était que les muses, n'a pas craint d'appeler la dixième muse.

A toutes les femmes que je viens de nommer, il faut ajouter beaucoup d'autres noms, tels que celui de la maréchale Bernadotte, qui, plus tard, fut princesse de Ponte-Corvo, puis ensuite reine de Suède. Elle et la reine Julie aimaient beaucoup madame de Genlis. Madame de Genlis avait encore avec elle deux jeunes filles dont elle prenait soin, mademoiselle Stéphanie Alyon et une jeune Prussienne, Helmina, qu'elle avait amenée de Berlin à Paris [3]. Ces deux jeunes filles augmen-

[1] Madame Tallien.

[2] Depuis comtesse de Montholon.

[3] [illegible]te jeune Prussienne que madame de Genlis amen[illegible] [illegible] elle eut ensuite des torts, à ce qu'il [illegible]

taient la famille adoptive de madame de Genlis, car elle avait encore Casimir et Alfred Lemaire, enfant que Casimir avait adopté pour ne pas déroger aux habitudes de la maison ; et pourtant à cette époque existait-il quelqu'un de plus heureux que madame de Genlis dans ses mêmes relations de famille, mais *directes!*... Où pouvait-elle trouver des femmes et des jeunes filles plus charmantes que celles de sa fille, madame de Valence? rien n'est plus admirable que l'éducation donnée à ses enfants par madame de Valence. Une mère qui forme les filles qu'elle a formées est une femme ayant bien mérité de toutes les mères. Une conduite irréprochable, des vertus naturelles parfaitement développées, voilà ce que madame de Valence a produit dans ses deux filles, madame la comtesse Gérard et madame la comtesse de Celles [1].

que disait madame de Genlis elle-même ; elle la donna à un ange dont la bonté jamais ne se lasse, à madame Récamier.

[1] Les filles de madame de Valence ont été des personnes remarquables de tous points. Madame de Celles mourut encore jeune et emporta les regrets de tout ce qui l'a connue. Son esprit et son cœur lui attachaient tous ceux qui la voyaient seulement une fois ; instruite sans pédanterie, vertueuse sans rigorisme pour les autres, elle était aimée non-seulement de ceux qui devaient l'aimer, mais de tout ce qui la connaissait. Elle mourut à Rome, où son mari était minis-

Aux autres noms littéraires que j'ai cités plus haut en nommant tant d'hommes remarquables, il faut ajouter M. de Coriolis, que j'ai été charmé de rencontrer dans quelques maisons, où il nous charmait en disant de bien jolies productions de lui, dont une, *la Messe de minuit*, est l'une des pièces fugitives en vers que l'on peut placer dans le bon temps. Il était en outre un des hommes de a bonne compagnie qu'on aime toujours à rencontrer.

Un soir, ce fut M. de Treneuil qui fit les frais de la réunion de madame de Genlis. M. de Treneuil était un littérateur et un poëte distingué ; il avait justifié la France d'avoir souffert que Lebrun, dans son *Ode patriotique*, articulât des paroles infâmes devant des objets sacrés que les tribus sauvages respectent et vénèrent... devant les tombeaux!...

M. de Treneuil, dans son poëme des *Tombeaux de Saint-Denis*, répond à ces vers de cannibales d'une manière triomphante!... Ah! ce n'est pas par des actes comme l'odieuse action signalée par Lebrun [1] que la Révolution s'est acquis

tre du roi des Pays-Bas. Madame Gérard, sa sœur, est également bonne et charmante comme elle. Les enfants de ces deux dames étaient au nombre de quatre au moins à cette époque.

[1] Ou plutôt provoquée. Voici une des strophes de Lebr...

une renommée!... elle s'est, au contraire, couverte de honte et d'ignominie!...

M. de Treneuil parla de cet acte avec horreur. Il fit observer que l'empereur, qui réédifiait *tout*, avait ordonné de réparer les souterrains de Saint-Denis, et cette pensée lui inspira deux bien beaux vers :

Et sans verser le sang d'une seule victime,
L'hommage expiatoire a surpassé le crime.

On ne peut comprendre pourquoi l'Institut refusa longtemps la couronne à cet ouvrage. Pour quelle raison ? il serait bien pénible que des hommes de science pussent arriver à ce point d'oubli de leur haute mission, pour écouter des voix qui leur parlent en faveur ou contre l'esprit de parti ?

dans cette ode abominable. Le cardinal Maury la récitait de sa voix si retentissante avec une énergie vraiment profonde et communicative.

Purgeons le sol des patriotes
Par des rois encore infecté.
La terre de la liberté
Rejette les os des despotes.
De ces monstres divinisés
Que tous les cercueils soient brisés,
Que leur mémoire soit flétrie,
Et qu'avec leurs mânes errants
Sortent du sein de la patrie
Les cadavres de ces tyrans.

Pour commentaire à cette strophe, il faut ajouter que ce même Lebrun fut le plus vil flatteur du régime impérial!...

Cette pièce de vers, c'est-à-dire ce poëme, fut enfin couronnée cependant, et avec la plus grande justice : certes, il n'y eut pas de faveur. M. de Treneuil était attaché à la bibliothèque de l'Arsenal.

D'autres hommes fort spirituels aussi, qui contribuaient à embellir les soirées de madame de Genlis, étaient M. Després; M. Alexandre de Laborde, si bon, si parfait et si amusant avec ses distractions, *même dans son Itinéraire;* et Millin, meilleur ami que parfait antiquaire, malgré ses ouvrages sans nombre sur la numismatique. Elle voyait encore des hommes du monde, mais aussi lettrés que des littérateurs de profession : c'étaient M. le comte de Ségur, M. Carrion-de-Nisas, M. d'Estourmel, M. de Choiseul-Gouffier, spirituel dans sa causerie, si intéressant dans ses révélations des mystères du sérail, soit qu'il parlât des kiosques des sultanes entourés d'esclaves noirs [1], du chant plaintif et simple qui s'entendait au travers des rideaux flottants d'or et de soie, ou bien qu'il vous fît entrer avec lui dans les sombres détours de la politique ottomane à cette

[1] On sait comment M. de Choiseul a connu beaucoup de détails intimes du sérail : c'était par le moyen de marchandes arméniennes qui pouvaient pénétrer jusque d[illegible] [illegible]urs intérieures.

époque, où, jouissant encore d'un reste de pouvoir, elle dénouait avec le mensonge ce qu'elle ne pouvait trancher avec le poignard ou endormir avec le poison. Que j'ai passé de doux moments à écouter M. de Choiseul!... aucune conversation, excepté la sienne et celle, avant tout, de M. de Narbonne et de M. de Talleyrand [1], ne rappelait autant la bonne compagnie française, comme nous en avions la tradition, nous autres jeunes femmes à l'époque dont je parle ici, nous qui avions pu voir et entendre une foule d'hommes de bon goût et de bonnes manières, dernier reste de la cour de Louis XV. M. de Choiseul contait surtout avec une grâce admirable.

M. le prince de Nassau allait aussi chez madame de Genlis, mais pas souvent. Il était aussi bien aimable; mais comme il mentait celui-là, quand une fois il se mettait à raconter!

Le cardinal Maury était, comme homme important dans notre monde et notre histoire politique, le plus remarquable de la société de madame de Genlis; il y allait fort souvent, quoiqu'il ne l'aimât

[1] C'était la même société. M. de Nassau, M. de Montrond, M. de Talleyrand, M. de Narbonne et M. de Choiseul formaient la société la plus intime de l'hôtel de Talleyrand, et cela, il faut le dire à la louange de M. de Talleyrand, sans secousse et sans caprice.

pas. C'était un homme singulier dans ses affections; il les montait ou les descendait d'après un baromètre qui n'était pas toujours celui du temps[1].

M. de Talleyrand allait aussi assez souvent à l'Arsenal; mais soit qu'il le voulût ainsi, soit que madame de Genlis ait dit la vérité lorsqu'elle affirmait que c'était pour mieux jouir du charme de sa conversation, elle le recevait toujours étant seule. Le fait est qu'il est vrai que M. de Talleyrand a dans la physionomie un air d'insouciance et même d'ennui qui glace tout ce qui l'entoure. On voudrait dissiper cette apparence d'ennui par le pouvoir qu'on se suppose toujours à tort ou à raison. C'est pour cela que dans la société on ne pardonne pas aux personnes d'esprit d'avoir de la sécheresse... : il ne faut pas qu'elles se communiquent trop rapidement; mais aussi il ne faut pas qu'elles soient trop importantes ni trop repliées sur elles-mêmes.

Avant que M. de Talleyrand ne nous fît tout le mal dont la France souffrira encore longtemps, il y avait dans ma pensée un penchant à le croire bon. C'est une drôle d'idée que j'a-

[1] Je ne puis m'en plaindre, car il fut admirable dans son affection pour moi jusqu'au moment de sa mort.

vais là, me dira-t-on? Il y a des révolutions dans la vie humaine comme dans la vie des empires. Enfin, je crois que M. de Talleyrand est né bon; il est devenu méchant comme nous l'avons vu par des causes connues de Dieu seul. Mais ce qui est connu de tous, car nous sentons nos blessures, c'est qu'il a fait bien du mal à la France.

Une femme charmante qui contribuait autant et peut-être plus que madame de Genlis à l'agrément de sa maison, c'était madame de Valence... elle avait un charme, une grâce... ses grands yeux noirs donnaient des regards si doux et si animés!... et puis elle est bonne. C'est une femme dont on sent qu'on voudrait être l'amie, que madame de Valence. J'ai rencontré peu de femmes qui aient pour moi plus d'attrait.

Mais il y avait au salon de madame de Genlis un singulier inconvénient d'attaché. Elle a toujours eu beaucoup de mobilité dans l'esprit, et conséquemment dans l'exécution de ses volontés, car l'esprit a toujours été son guide avant toute chose. Cette manière d'être lui a quelquefois valu de drôles d'aventures; en voici une qui eut lieu vers l'année où elle quitta l'Arsenal.

On a vu que les conversations étaient ce qu'elle aimait le mieux, mais, je crois, après les correspon-

dances *anonymes*[1]. Comme on le savait, tout le monde lui écrivait; il s'ensuivit, et cela de son propre aveu, qu'elle perdit à répondre à ces lettres un temps qui lui aurait donné deux volumes de plus par an. C'étaient des lettres dont le port coûtait cher.

Avec ce goût pour le romanesque et le mystérieux, on pense que toutes les lettres de ce genre étaient accueillies. Un jour, madame de Genlis en reçoit une de je ne sais plus quelle ville, je crois pourtant que c'est de Mâcon, écrite avec un tel charme, le style en était si admirable, que ma-

[1] Il me faut ici dire mon sentiment, non pas sur les lettres anonymes injurieuses, je me réserve cette satisfaction pour plus tard. Je parlerai seulement ici de ces correspondances voilées, mystérieuses, dans lesquelles des femmes ne craignent pas de parler comme elles rougiraient de le faire à découvert. Je ne blâme pas une correspondance mystérieuse entre femmes comme atteinte à la morale : elle n'est que sotte et niaise; cependant j'y trouve aussi peu de ce qui est estimable. Comme base de toute amitié, c'est la loyauté et la franchise. Qu'est-ce qu'un mystère en amitié? Qu'est-ce qu'une *coquetterie?* Tout cela est la preuve du peu de vérité d'un sentiment, quel qu'il soit. S'il est amitié, on ne jouit de celle que l'on inspire que lorsqu'elle vous *est accordée à vous*, et non à un être imaginaire; s'il est amour, alors je ne le connais pas : il est absurde, au reste, dans les deux sentiments. Au reste, voilà mon opinion, et je ferai toujours peu de cas de ceux qui emploieront ce moyen.

dame de Genlis se passionna pour l'auteur, et lui répondit.

C'était une femme heureusement!... Mais quelle femme! rien n'était admirable comme elle... Pendant quinze jours madame de Genlis racontait bien encore une histoire intéressante; mais à peine achevée, la dame inconnue la remplaçait; et c'était un ravissement en montrant et en regardant son écriture, son orthographe si bien soignée!... et ne pas connaître une personne si charmante! car elle était charmante! cela ne pouvait être autrement... quel malheur!...

Enfin, un jour madame de Genlis reçoit une lettre qui la ravit!... la dame anonyme consentait enfin à se nommer... elle était malheureuse, et sa lettre, cette fois, était plus éloquente encore que les précédentes. Madame de Genlis, émue par la peinture d'une position déplorable, sentit un intérêt profond pour celle qui en souffrait. Elle relit ses autres lettres; elle y voit l'âme la plus élevée, le cœur le plus sensible. D'après ce qu'elle disait de sa personne, elle devait être belle; et l'imagination de madame de Genlis lui prêta encore plus de charmes. C'était le moment où Helmina, la jeune Prussienne qu'elle avait amenée de Berlin, venait de la quitter. Elle pensa qu'elle ne pouvait mieux faire que de prendre avec elle

la dame inconnue comme compagne plutôt que comme dame de compagnie, et dans l'effusion du premier mouvement, madame de Genlis écrivit à la dame de venir au plus vite. Elle répondit par des bénédictions en manière de remerciements. Mais, hélas! les chemins de fer et les ballons n'étaient pas inventés alors, et il en coûtait cher à de pauvres gens, même pour faire soixante lieues. Il faut ici rendre justice à madame de Genlis : elle envoya courrier par courrier l'argent nécessaire au voyage de madame De***. Pendant le temps qui dut nécessairement s'écouler entre le moment du départ de l'argent et l'arrivée de la dame, Madame de Genlis fut dans une agitation extraordinaire. Enfin, le jour heureux arriva, et la dame avec lui. Dès qu'elle aperçut madame de Genlis, elle accourut à elle, et ouvrant deux immenses bras plats et maigres appartenants à une grande femme sèche et blafarde :

— Ma bienfaitrice, s'écria-t-elle!... mon amie! vous avez donc eu pitié de mon infortune!... soyez désormais mon soutien, mon guide!

Elle avait cinquante ans!

Madame de Genlis, abasourdie par cette scène sentimentale qui devint en quelques minutes d'un comique achevé, crut d'abord qu'elle était trompée, et qu'on jouait une seconde

sentation d'*Une Folie.* Elle hésitait presque à reconnaître l'héroïne du roman qu'elle seule avait composé dans son imagination... car rien n'est à comparer à ce qu'elle-même racontait à ses amis intimes relativement à l'arrivée de madame D***.

Cependant, au bout de quelques jours, le premier étonnement passé, madame de Genlis reconnut l'esprit de son anonyme dans la grande femme sèche et blafarde; mais cet esprit était insupportable. Pour le malheur de ceux avec qui elle causait, elle avait étudié à fond toutes les grammaires connues; elle était d'un purisme qui tuait toute conversation; il fallait faire une attention scrupuleuse à ses moindres paroles. Madame de Genlis elle-même, si châtiée dans son langage, si pure dans sa diction, passait vingt fois par jour sous son scalpel... toute la société de madame de Genlis l'avait en aversion. Souvent le cardinal Maury m'en racontait, ainsi que Millin, des scènes incroyables.

Un seul homme dans ce cercle avait une tendre préférence pour madame D***; il lui parlait avec une déférence incroyable dans un homme assez peu soigneux d'ailleurs dans ces sortes de choses. C'était M. Alyon, père de Stéphanie Alyon, aimable jeune fille que madame de Genlis éleva,

que tout le monde aimait chez elle, et qui depuis épousa M. Savary.

M. Alyon était excessivement laid, et son âge passait cinquante ans. Il avait été attaché à l'éducation des princes à Belle-Chasse, et son esprit avait ce tour savant, cette manière toute didactique qui lui fit d'abord aimer une femme qui ne parlait qu'un pur et beau langage. Elle répondit à son admiration par de nouvelles découvertes dans les recherches du participe et du conditionnel. Cela acheva M. Alyon, et au bout de quelque temps tout le monde s'aperçut de la tendresse de ces deux amants, qui, à eux deux, faisaient près d'un siècle.

Madame D*** se souciait peu de cela; il est vrai qu'elle avait une perruque, une peau qui n'avait pas été mal, et un teint tellement blanc qu'il allait jusqu'à la tache de rousseur, et recouvrant des os malheureusement très-saillants. Mais tout cela n'empêcha pas l'amour.

Un jour, elle entra dans la chambre de madame de Genlis, qui depuis quelques semaines la tenait dans la plus belle des antipathies. Madame D*** était extrêmement parée. Depuis que M. Alyon s'était mêlé d'achever de lui tourner la tête, l'affaire était en bon train, et pour l'accomplir, elle minaudait tant qu'elle avait de forces... Ce jour-là, elle avait

un bonnet avec des roses... elle se regarda dans la glace, puis elle dit avec un sourire qu'on ne peut rendre :

— Savez-vous bien, madame, *que j'ai encore de la peau ?*

— Mon Dieu! madame, lui répondit madame de Genlis, ce n'est pas étonnant : le temps enlaidit, *mais il n'écorche pas.*

Madame D*** sourit avec une douce expression de pitié et un haussement d'épaules tout à fait gracieux. Puis venant à madame de Genlis, elle lui dit comme on dirait à un enfant :

— Mais ne savez-vous pas que la grammaire autorise à dire cette phrase, pour faire entendre qu'on a de l'éclat, *elle a de la peau, elle a du teint...* En vérité, pour une personne qui écrit et qui a de la célébrité, ne pas savoir ce que veut dire : *J'ai de la peau...* c'est inconcevable!...

Le fait réel, c'est que cette peau, qui avait été fraîche et belle lorsque la dame avait vingt ans, était considérablement changée; que ses dents, qui avaient été belles, étaient gâtées; que sa taille, jadis élégante peut-être, l'était encore selon elle, parce qu'étant sèche elle était maigre et mince, mais sans aucune forme ni grâce. Du reste, revêche à la réplique, la supportant peu et même pas du tout; d'un commerce quotidien im-

possible à supporter, s'étonnant à chaque instant d'elle-même, et n'admirant que son propre mérite...

Cette aimable personne demeura près de deux ans avec madame de Genlis. Au bout de ce temps, la passion de M. Alyon devint si vive, qu'il fallait surveiller ces *jeunes amants*... Enfin, il l'enleva, au grand amusement de tous et à la joie personnelle de madame de Genlis.

Une aventure d'un genre bien autrement sérieux lui arriva à cette même époque à peu près, mais quelques mois avant le départ d'Helmina.

Madame de Genlis reçut un jour une lettre de Beauvais; cette lettre était bien écrite, et touchante par l'expression de plusieurs phrases qu'elle contenait. Mais celle-ci n'était pas anonyme; elle était d'une jeune fille âgée seulement de dix-huit ans, s'exprimant sur les ouvrages de madame de Genlis avec une passion vraiment sentie, et révélant dans ses paroles même les plus simples qu'elle ne tenait plus à la terre que par quelque affection toute profonde et en même temps passionnée. Madame de Genlis fut frappée par la vérité des expressions, et répondit. Un commerce de lettres s'engagea; madame de Genlis apprit qu'en effet elle ne s'était pas trompée, et que cette jeune personne était mourante de la poitrine, et que sa maladie était déclarée mortelle

Cette jeune fille s'appelait mademoiselle de Beaulieu ; elle était fille de M. Hyacinthe de Beaulieu, ancien capitaine de cavalerie ; elle habitait Beauvais... Madame de Genlis lui répondait exactement. Bientôt ses lettres furent attendues par la malade avec une impatience non-seulement de mourante, mais de quelqu'un qui souffre profondément d'un mal et qui est soulagé par une main habile. Madame de Genlis rassura cette âme pure, qui s'alarmait de quitter ce monde pour se rendre dans le sein de Dieu ; car où pouvait aller une âme aussi candide, aussi dégagée de toute pensée impure?... C'était un ange que cette jeune fille. J'ai vu d'elle plusieurs lettres vraiment admirables... c'était la plainte suave d'une colombe blessée à mort. Un jour, elle écrivit à madame de Genlis :

« Je me sens bien mal... ils ne veulent pas me dire que je mourrai bientôt ; mais *je le sais,* moi!... Oh! combien je voudrais vous voir avant de quitter ce monde!... c'est un désir ardent... c'est celui du cœur, et je ne vis plus que par le mien. »

Mademoiselle de Beaulieu voulait en effet venir à Paris ; et sa famille entière, dont elle était adorée, craignant qu'elle ne pût soutenir même la fatigue de cette course, s'y opposait toujours... Mais ayant appris que sa sœur venait passer un jour à Paris, et qu'elle était seule dans une calèche,

alors il parut impossible de continuer une opposition qui eût été plus funeste que la fatigue qu'on craignait... Elle partit... l'air, la vue de la campagne, celle de nouveaux objets, la ranimèrent un peu, et lorsqu'elle arriva à Paris, son charmant visage était aussi beau que lorsqu'elle faisait l'orgueil d'une heureuse famille.

Il était midi. Madame de Genlis était dans son cabinet; on vient lui dire qu'une jeune dame malade, qui arrive, veut la voir à l'instant... Madame de Genlis s'élance au-devant d'elle, et se trouve devant une figure fantastique de grâces, de beauté et de ce charme qui séduit parce qu'il vient de l'âme et passe par le regard et la physionomie qu'il illumine... C'était la jeune mourante!

— Oh! comme je craignais de mourir avant de vous voir! dit-elle en se laissant tomber haletante et frissonnant d'un froid nerveux dans les bras de madame de Genlis... Combien je redoutais de ne pas vous entendre me répéter les consolantes paroles qui me font sortir de ce monde sans regret et sans crainte pour celui où je vais entrer!...

Madame de Genlis, dans un saisissement inexprimable, la conduisit dans sa chambre, et la contraignit de se coucher sur une chaise longue, où elle passa toute la journée sans prononcer deux phrases [illegible] Seulement elle écoutait [illegible]

celle qu'elle était venue chercher presqu'au dernier moment de sa vie!...... on voyait que sa pensée plongeait dans son avenir terrestre, qui n'avait plus que quelques heures, et l'infortunée n'avait que dix-huit ans!... et elle était aimée!... ... elle écoutait, mais silencieuse, calme, recueillie, pleurant doucement et tenant dans les siennes une main de madame de Genlis, qu'elle pressait contre son cœur et qu'elle baisait à tous moments... Dans toute la journée, elle ne prit qu'un bouillon... vers le soir, elle parut prier avec un profond recueillement, et fit signe à madame de Genlis de prier aussi... Pendant ce moment de silence, fatiguée de larmes et de souffrances, elle s'endormit... ce fut surtout alors que sa charmante figure apparut à madame de Genlis dans tout son éclat, malgré la pâleur de ses joues... c'était un ange sommeillant... mais ce sommeil fut court... elle en était à ce point, la malheureuse enfant, où la souffrance laisse peu de trève à ceux qu'elle détruit... elle tressaillit en s'éveillant... la chambre était sombre... — Faites venir de la lumière, dit-elle... je veux vous voir ENCORE!...

Huit heures sonnèrent à la pendule... elle fit un mouvement... — Ah! dit-elle... je vais partir!

En effet, peu de minutes après, on entendit le bruit d'une voiture : c'était celle qui venait cher-

cher mademoiselle de Beaulieu... sa sœur retournait le lendemain même à Beauvais... sa femme de chambre venait prendre la jeune malade... l'infortunée était mourante.

Elle se leva avec peine... on voyait qu'elle s'arrachait malgré elle d'une maison où il restait une partie d'elle-même... Il est évident que cette amitié extrême avait une cause ; et cette jeune fille, frappée par une douleur profonde et secrète, une de ces douleurs enfin qui donnent la mort !.. avait trouvé seulement du réconfort dans sa confiance en madame de Genlis, qui en effet devait, je crois, avoir des paroles puissantes pour adoucir les maux de l'âme. Elle avait une manière de présenter la religion, en lui donnant un pouvoir consolateur, qui devait nécessairement lui acquérir le cœur dont elle calmait la souffrance... En voyant arriver le moment de la quitter, mademoiselle de Beaulieu comprit en même temps qu'il fallait lui dire un éternel adieu... Déjà presque suffoquée par le mal lui-même, qui était à son dernier période, elle se laissa tomber sur ses genoux, et prenant les mains de madame de Genlis, elle les baisa en les mouillant de larmes et sanglotant avec déchirement. — Bénissez-moi, lui dit-elle d'une voix brisée... bénissez-moi !... Madame de Genlis la releva, la prit dans ses bras et l'embrassa avec

tendresse... alors elle eut une crise effrayante dans laquelle on crut qu'elle allait expirer... Enfin elle partit!... Revenue dans son appartement, madame de Genlis crut y retrouver encore cette jeune fille si belle et aimante, si douce même dans la mort... C'était comme une apparition qui ne la quittait plus. — Pendant plusieurs heures elle voyait mademoiselle de Beaulieu pleurant en silence, et ne lui disant combien elle souffrait que par le regard prolongé de ses yeux admirablement beaux et que la maladie avait encore agrandis... Le jour ne dissipa pas cette vision, qui obstinément demeurait à la même place...

... Mademoiselle de Beaulieu *était morte* le lendemain de son retour à Beauvais!... son père lui-même l'annonça à madame de Genlis.

En mourant, sa fille l'avait chargé de transmettre un dernier adieu à celle qu'elle regardait comme une seconde mère; — il lui annonçait aussi qu'elle avait disposé de ce qu'elle avait de plus précieux en faveur de la plus jeune de ses sœurs, qu'elle la priait d'aimer en sa place : son legs lui servirait, disait la mourante, de titre auprès d'elle!... C'était une tresse des cheveux de madame de Genlis qu'elle-même lui avait donnée.

C'était une âme belle et pure que celle d'une

jeune fille qui se passionne ainsi sur des écrits qui parlent le langage d'une haute morale... Cette jeune fille, je le crois, eût été une femme d'une grande supériorité.



SALON

DE

LA GOUVERNANTE DE PARIS.

1806 A 1814.

Ce ne fut qu'en 1806, après la victoire d'Austerlitz, que la Cour impériale prit une couleur décidée et eut une position tout à fait arrêtée. Jusque-là il y avait beaucoup de luxe, beaucoup de fêtes, une grande profusion de beaux habits, de diamants, de voitures, de chevaux ; mais, au fond, rien n'était bien réglé et totalement arrêté. Il ne suffisait pas d'avoir M. de Montesquiou pour

grand-chambellan, M. de Ségur pour grand-maître des cérémonies, et MM. de Montmorency, de Mortemart, de Bouillé, d'Angosse, de Beaumont, de Brigode, de Mérode, etc., pour chambellans ordinaires; MM. d'Audenarde, de Caulaincourt, etc., pour écuyers; et mesdames de Montmorency, de Noailles, de Serrant, de Mortemart, de Bouillé, etc., pour dames du palais : tout cela ne suffisait pas. Il fallait une volonté émanée, annoncée comme *loi* et de très-haut. Sans cela rien ne pouvait aller.

A mon retour de Lisbonne, l'Empereur me fit l'honneur de me parler de cette volonté intime qu'il avait de faire arriver sa Cour à être une des plus brillantes du monde entier.

— Et pourquoi pas *la plus* brillante, Sire? lui dis-je. — Il sourit : — Je veux qu'on fasse un traité sur cette matière, poursuivit-il...

— Je dirai encore pourquoi, Sire? il suffit que l'Empereur émette une volonté pour qu'elle soit suivie; qu'il dise : Je veux qu'on reçoive, — et on recevra; — qu'il ajoute : Je veux que ce soit bien, et ce sera bien.

Il rit tout à fait cette fois, et heureusement il ne se fâcha pas, car il était visible que je raillais : en effet, comment *organiser* une société en quelques jours comme on fait un régiment de conscrits!...

Eh bien! il faut que les femmes de la Cour

me secondent. — Vous *tenez* bien votre salon. Il faut donner l'exemple. Junot va être nommé gouverneur de Paris et de la première division militaire. Cette position, qui est plus belle que celle d'aucun ministre, vous donne l'obligation aussi d'une grande représentation ; il faut la remplir. — Songez que jamais vous ne ferez *trop* bien.

M. d'Abrantès était alors gouverneur-général des États de Parme et de Plaisance. Il fut en effet rappelé, aussitôt qu'il eut apaisé la révolte des Apennins, et l'Empereur le nomma gouverneur de Paris, avec des attributions aussi étendues que l'Empereur put les lui donner. Il était alors aussi premier aide-de-camp de l'Empereur, faisant conséquemment partie de sa maison.

Paris était en ce moment aussi brillant qu'il le fut plus tard : la France, en paix avec toute l'Europe, voyait affluer une quantité d'étrangers qui venaient admirer de plus près l'homme des siècles... mais, moins à l'aise entre elles, les différentes maisons qui devaient au contraire s'entendre pour que le corps de la société fût organisé, se voyaient peu et ne provoquaient pas ces rapports mutuels sans lesquels ce qu'on appelle la *société* n'est plus qu'une réunion momentanée de gens qui ne se connaissent plus aussitôt qu'ils sont rentrés chez eux.

Il était impossible de faire comprendre aux ministres ce qu'on entendait par *recevoir*. Ils donnaient un grand dîner par semaine, que bien, que mal encore, et puis tout était dit. — Recevoir, c'est avoir une maison ouverte ; une maison, où chaque soir on peut aller avec sûreté de trouver la maison habitée, éclairée, et les maîtres du logis disposés à vous accueillir avec bonne mine d'hôte. Il n'est pas d'absolue nécessité pour cela d'avoir un esprit supérieur, de descendre de Charlemagne ou d'avoir deux cent mille livres de rentes ; mais il faut absolument de l'usage du monde, et surtout de l'éducation, et tout le monde n'était pas pourvu de ces deux qualités-là.

J'avais une place à la Cour : cette place avait été demandée spécialement par la princesse à laquelle j'étais attachée ; j'aimais cette princesse : c'était la mère de l'Empereur, l'amie de ma mère, avec qui elle avait été élevée : toutes ces considérations m'empêchèrent de refuser une faveur que bien certainement je n'aurais pas demandée, et que plus sûrement encore je n'eusse pas acceptée près d'une autre princesse de la famille impériale. J'aimais trop mon indépendance pour la sacrifier à une chose qui, dans la position où j'étais, n'ajoutait rien à mes avantages de situation dans le monde. Mais, malgré tout mon désir de demeurer

auprès de Madame mère, pour y faire mon service activement, je vis bientôt que cela me serait impossible avec mon titre, et je puis dire *mon emploi*, de gouvernante de Paris.

Toutes les parties dont se compose un grand empire ne dominent pas toujours également. Sous Louis XI, les hommes comme Philippe de Commines, les conseillers, les ambassadeurs, tout ce qui parlait en langue cauteleuse, en beau langage doré, tout cela avait le pas sur les autres; — tandis que sous un gouvernement militaire, l'armée et ses chefs sont les premiers de l'État. C'était précisément notre position. Mais nous n'avions pas les mêmes avantages que nos pères. — Sous Louis XI, puisque je viens de le citer, sous Louis XIII, époque plus rapprochée de nous, sous Louis XIV, les hommes de l'armée étaient en même temps des hommes du monde et de la Cour, et lorsque Mademoiselle s'en allait faire véritablement la guerre aux troupes du Roi, elle marchait au milieu des mêmes hommes avec qui elle dansait *un passepied* un mois après dans la galerie de Saint-Germain ou dans celle de Fontainebleau.

Mais chez nous il n'en était pas ainsi. L'armée était composée, comme on le sait, d'hommes qui n'avaient presque pas quitté leur tente pendant toute la révolution. Dans le nombre il s'en trouvait même

dont le nom devait garantir la bonne éducation et qui ne se rappelaient plus qu'une chose, c'était de commander un régiment. Lorsque l'Empereur, plus calme et plus ramené à des idées d'intérieur, *voulut* une Cour comme il voulait tout, immédiatement, il sentit que la chose était impossible : le premier essai le convainquit de la justesse de ma remarque ; — je la lui avais faite un jour où il me fit l'honneur de me consulter après mon retour de la cour de Portugal. Il rit même beaucoup de la comparaison que je fis.

— Vous autres femmes, vous pouvez tout faire dans ce que je veux, me disait-il ; vous êtes toutes jeunes, et presque toutes jolies (c'était vrai) : eh bien ! une jeune et jolie femme fait tout ce qu'elle veut.

— Sire, ce que Votre Majesté dit là peut être vrai, mais jusqu'à un certain point ; et si elle me le permet, je vais le lui prouver... — Si l'Empereur, au lieu de sa garde et de bons soldats, n'avait que des conscrits qui reculassent au feu... il ne gagnerait pas de belles batailles comme celle d'Austerlitz... et pourtant il est le premier guerrier du monde.

Il se mit à rire...—Vous avez raison, dit-il enfin ; mais faites pour le mieux.

Mais, avant tout, il fallait monter la maison *militairement* parlant, c'est à dire pour le gouverneur

de Paris et de la première division militaire ; tous les quinze jours il y avait un dîner de quatre-vingts couverts dans la grande galerie que nous avions fait bâtir sur le jardin. Ce dîner n'était donné qu'aux officiers-généraux, aux colonels, aux maréchaux et à leurs femmes. Le soir, les grands appartements tenant à la galerie étaient ouverts, et tout ce qu'il y avait de militaire à Paris y venait comme chez le vice-connétable et chez le ministre de la Guerre. Ces journées-là étaient bien fatigantes pour moi. Aussi, dans les premiers temps, il me fut bien difficile de faire coïncider mon service et mes devoirs de maîtresse de maison. J'en parlai à madame Mère dans un voyage que je fis à Pont cette même année. Elle parut d'abord fâchée ; — mais l'Empereur lui parla ensuite, et elle comprit la chose parfaitement. — Mon hôtel était vaste et bien distribué pour recevoir comme j'avais le projet de le faire. Au rez-de-chaussée, il y avait plusieurs salons et une immense galerie de soixante-cinq pieds de long sur trente-cinq de large, donnant sur un joli jardin. Au premier, étaient les appartements de M. d'Abrantès et les miens, ainsi qu'une belle et grande salle de billard et une vaste bibliothèque, construite exprès pour recevoir les deux collections complètes de tout ce que Bodoni et Didot ont jamais imprimé, et que nous possédions. Je donne

ce détail particulier, parce qu'il sera souvent question de la part que ces deux pièces avaient dans nos occupations du soir, et souvent du matin.

Avant d'en être gouverneur, M. d'Abrantès avait été commandant de la ville de Paris. Il s'y était fait aimer, et lorsqu'on apprit qu'il était gouverneur avec une aussi grande autorité, la ville entière fut contente [1] et tranquillisée sur son sort pendant l'absence de l'Empereur, qui allait partir pour l'Allemagne. Les moyens qu'il avait dans les mains lui donnaient à lui-même une grande sécurité pour la responsabilité qu'il avait acceptée.

La ville de Paris voulut donner un bal à l'Em-

[1] M. d'Abrantès fut nommé gouverneur au mois de juin 1806 (28 juin), et ses lettres de nomination furent *entérinées* dans la quinzaine qui suivit. Sans qu'il l'eût demandé, son cortége, formé par les officiers-généraux à Paris, fut extrêmement nombreux, et tous s'y rendirent par amitié pour lui. Il était le premier gouverneur de Paris sous l'Empereur dont les lettres fussent entérinées ; le frère et le beau-frère de Napoléon ne l'ont pas fait. L'Empereur le voulut ainsi, parce que l'autorité de M. d'Abrantès était supérieure à toutes les autres. En l'absence de l'Empereur, il ne correspondait qu'avec lui et ne recevait d'ordre que de l'archi-chancelier. Le gouvernement de Paris était un mi-

pereur avant son départ[1]. — Frochot [2] n'avait point de femme : je fus chargée de faire les honneurs de l'Hôtel-de-Ville.

Jamais la chose n'avait eu lieu ; on ne pouvait donc suivre aucun exemple pour régler l'étiquette. Ce furent M. de Ségur et Duroc qui réglèrent le protocole de celle de la Cour impériale alors ; et ce qui devait être fait pour les fêtes de l'Hôtel-de-Ville fut arrêté de cette manière :

Le Préfet faisait une liste des noms des femmes les plus distinguées dans le commerce et dans la banque, et parmi les femmes de maires et de conseillers de préfecture. On choisissait ensuite dans cette liste vingt noms des plus remarquables. Je soumettais cette liste à l'Empereur en y joignant l'autre, et il arrêtait en définitive ce qui devait être fait. Il y a eu plusieurs noms qui furent rayés de sa main et à plusieurs reprises [3]. Les femmes ne

[1] Il partait pour Iéna. Il quitta Paris au mois de septembre ou d'octobre 1806.

[2] Frochot était marié ; mais sa femme était en Bourgogne, et ne pouvait d'ailleurs faire les honneurs de l'Hôtel-de-Ville, où l'Empereur ne voulait qu'élégance et luxe. Ce fut lui-même qui donna l'ordre que la gouvernante de Paris ferait les honneurs de l'Hôtel-de-Ville. La chose ne fut pas demandée.

[3] J'ai mis cette particularité pour montrer qu'il n'y eut

furent pas toujours les mêmes non plus, excepté quelques-unes, comme madame Thibou, par exemple, femme du sous-gouverneur de la Banque.

Ces dames étaient en habit de ville, mais en toilette de bal, et elles se tenaient ainsi que moi dans un petit salon qui avait une entrée sur l'escalier de l'Hôtel-de-Ville. Aussitôt qu'on nous avertissait de l'arrivée de l'Impératrice, nous descendions avec le préfet pour la recevoir à la descente de sa voiture, et nous l'accompagnions jusque dans la grande salle Saint-Jean, où nos places nous étaient réservées autour du trône et immédiatement auprès. J'étais seule en grand habit.

L'Empereur arrivait ensuite. Alors le préfet descendait avec M. d'Abrantès pour le recevoir comme nous avions reçu l'Impératrice. Il la rejoignait, et puis tous deux commençaient le tour des salles, accompagnés de leur service, du préfet, de M. d'Abrantès et de moi.

Ce fut dans ce bal que l'Empereur fut frappé à la vue d'une jeune enfant d'une beauté d'ange : sa fraîcheur surtout était éblouissante ; elle pouvait avoir douze ans. Elle portait une robe de crêpe rose, et ses beaux cheveux blonds

jamais de ma faute lorsque cette marque d'apparent oubli arriva.

bouclés autour de son cou et de son visage n'avaient aucun bijou, aucune fleur. — Son regard, en harmonie avec son angélique figure, avait seulement une rapidité qui d'abord étonnait, mais dans lequel on retrouvait ensuite toute la candeur et la pureté de sa physionomie... elle était sur la banquette des danseuses. L'Empereur s'arrêta devant elle et lui parla; à côté d'elle était sa mère, encore jeune et fort belle aussi. Elle répondit pour sa fille... l'infortunée était sourde et muette!... Madame Robert, sa mère, était femme d'un architecte, et l'une des plus estimables personnes qui fussent assurément dans toute la fête; elle était *dame d'inspection d'arrondissement*[1]. Je dis quel-

[1] J'allai passer la soirée, il y a quelques mois, chez une femme de ma connaissance. J'étais à peine assise qu'elle vint à moi tenant par la main une grande et belle femme, ayant encore de la fraîcheur et une figure qui avait dû être encore plus belle et charmante. — Permettez-moi, dit madame C....., de vous présenter mon amie d'enfance. Elle voudrait bien vous témoigner elle-même combien elle est heureuse de vous voir; malheureusement elle est sourde et muette. A mesure que je regardais cette grande et belle personne, des souvenirs me frappaient en foule. — En vérité, dis-je enfin, si la grande et belle taille de Madame ne me rejetait loin de l'image que sa belle figure me rappelle, je croirais presque qu'elle est une jolie enfant que je présentai à l'Empereur à un bal de la

ques mots à l'Impératrice sur madame Robert, à laquelle elle parla avec une extrême bonté. Madame Robert avait dans sa vie plusieurs circonstances assez singulières et qui mériteraient d'être citées, entre autres celle de mettre alternativement au monde un enfant sourd-muet et un enfant pouvant entendre et parler. Elle avait alors un petit garçon de cinq ou six ans, sourd-muet comme sa sœur, et plus jeune qu'elle. L'Empereur fut très-frappé de cette rencontre, mais il savait très-bien que mademoiselle Robert était sourde et muette. Il n'est pas vrai, comme je l'ai vu je ne sais plus où,

Ville... mademoiselle Robert! — Précisément... C'était elle!...

Je ne puis dire avec quel intérêt je la revis. Ce n'était plus cette tête d'ange entourée de boucles blondes et d'un nuage rosé; mais elle est devenue une belle femme, ayant toujours son candide et spirituel regard. Elle est peintre de portraits, et possède un beau talent. Rien n'est plus remarquable que l'intelligence de son regard. Je crois que pour un peintre de portraits, c'est une grande chose que de n'être pas distrait par le bruit ou les remarques. On a voulu faire parler mademoiselle Robert, ce qu'elle a fait, mais d'une manière si singulière qu'elle me fit tressaillir. Je ne conçois pas que les sourds-muets aient tous la manie de faire entendre des sons sauvages, qui après tout ne leur servent à rien, et ne sont qu'un regret de plus pour ceux qui les aiment lorsque le malheureux retombe dans son silence.

qu'il lui parla et s'éloigna d'elle sans savoir qu'elle fût sourde-muette.

Je crois que ce fut à ce même bal, sans cependant en être sûre, que madame Cardon, femme d'un banquier extrêmement riche, fit à l'Empereur une réponse parfaite de tous points, car elle renferme à la fois un esprit remarquable et une finesse de tact tout à fait rare dans une pareille circonstance. — L'Empereur n'aimait pas qu'on eût un nom indépendant de son patronage et de sa volonté ; il me demanda le nom de madame Cardon (qu'il avait rayé lui-même de la liste des femmes qui recevaient avec moi l'Impératrice), et s'approchant d'elle il lui demanda ou plutôt lui dit assez brusquement :

— Vous êtes madame Cardon ?

— Oui, Sire.

— N'êtes-vous pas très-riche ?

— Oui, Sire... j'ai huit enfants.

L'Empereur s'arrêta. Il avait une autre parole amère qui allait suivre la question de la fortune. La réponse de madame Cardon la retint sur ses lèvres par sa noble dignité... ; en général il n'insistait pas lorsque la personne qu'il attaquait savait garder sa dignité d'homme ou de femme.

Le bal s'ouvrait ensuite. La première contre-

danse était dansée par *moi*[1], les princesses et une femme de la ville, soit femme d'un maire ou d'un conseiller de préfecture ; — cette contredanse à huit était la seule qu'on dansât d'abord au milieu de l'immense salle de bal[2]. Les hommes étaient M. d'Abrantès, et cette fois le grand-duc de Berg, le prince Jérôme et une personne de la ville dont j'ai oublié le nom. J'étais *menée* par le grand-duc de Berg ; M. d'Abrantès était avec la grande-duchesse, et les deux autres femmes étaient, l'une la princesse Stéphanie et l'autre madame Lallemand, femme du major Lallemand alors, qui depuis est devenu le général Lallemand, dont le nom est si honorablement placé dans notre histoire[2].

[1] Je me place la première parce qu'à l'Hôtel-de-Ville, cela était ainsi dans cette circonstance. Un jour ayant mis trop peu de noms de la ville sur la grande liste, l'Empereur s'écria de fort mauvaise humeur : « Mettez-moi des noms de la ville et pas de noms de la Cour ; je ne vais pas à l'Hôtel-de-Ville pour voir des gens que je vois tous les jours. »

[2] On sait que, dans les grandes fêtes, la cour devenait une immense salle soutenue par de forts piliers Cette salle est la grande salle Saint-Jean, qui pouvait contenir au moins quatre mille personnes.

La fête donnée par M. de Rambuteau au moment du mariage du duc d'Orléans fut admirable. J'en parlerai au temps actuel dans le dernier volume.

Le cérémonial pour le départ de l'Empereur et de l'Impératrice était le même que pour leur arrivée.

J'ai raconté ce fait d'un bal à l'Hôtel-de-Ville pour montrer combien mes obligations étaient étendues comme maîtresse de maison. M. d'Abrantès était obligé de recevoir, comme gouverneur de la première division militaire, tout ce qui passait d'un peu considérable de l'armée par Paris; comme gouverneur de Paris, il devait nécessairement recevoir tout ce qui tenait à la ville de Paris; comme premier aide-de-camp de l'Empereur, il devait également recevoir tout ce qui faisait partie de sa maison. J'étais dans la même obligation ayant une place à la Cour et par ma position personnelle. De plus, comme gouverneur de Paris, il nous fut ordonné par l'Empereur de recevoir convenablement tout le corps diplomatique et de faire les honneurs de la ville de Paris aux étrangers de distinction.

Qu'on ajoute maintenant à ces obligations ma volonté d'avoir une société agréable, mon goût personnellement décidé pour celle des artistes distingués, et on aura l'idée de ce que pouvait être ma maison dès que je fus maîtresse de l'organiser comme je l'entendais.

Tout se disposait pour le départ de l'Empereur...

M. d'Abrantès lui demanda de nous faire l'honneur de venir chasser un cerf au Raincy [1]. Il nous l'accorda cinq jours avant son départ; il y vint avec Duroc et Caulaincourt. Ils vinrent déjeûner; on chassa pendant deux heures, et l'Empereur revint à Paris. Il nous fit cette grâce avec une bonté parfaite. Il vint au Raincy comme chez un ami... En effet, il n'en avait pas un plus dévoué que le premier de tous ceux qui s'étaient donnés à lui. M. d'Abrantès l'aimait comme il n'aima rien en ce monde... lui dont l'âme était si passionnée.

Deux jours après cette course au Raincy, il y eut une grande présentation à la Cour. C'était un ambassadeur persan. Il donna de fort beaux présents à l'Empereur au nom de son maître : de très-belles masses de perles fines; des cachemires magnifiques : l'Empereur en fit une distribution dans laquelle je fus comprise pour un grand châle rayé de quatre couleurs, jaune, rouge, bleu et blanc; j'en fis faire une robe. On nous donna ces châles le jour où nous allâmes prendre congé de l'Empereur à Saint-Cloud. J'étais de service auprès de madame Mère, qui mena avec elle le cardinal Fesch. L'Empereur fut parfaitement aimable dans

[1] Nous venions de l'acquérir de M. Ouvrard quelques mois avant.

les adieux qu'il fit à M. d'Abrantès, qui était fort affecté de ne pas le suivre à l'armée.

— Mon vieil ami, lui dit-il, tu me seras bien plus utile à Paris que dans tout autre lieu. Il faut pour maintenir cette ville populeuse et agitée un homme qui sache parler à la fois à la raison et au cœur de ces gens-là. Le peuple de Paris est bon. Il ne s'agit que de le savoir prendre. *Je te le confie.*

Ces mots firent une telle impression sur M. d'Abrantès qu'il fut un moment sans pouvoir répondre... Il fit depuis graver cette parole avec la date sur un cachet de cornaline qu'il portait toujours à sa montre; il l'avait encore à son départ pour l'Illyrie...

— N'oubliez pas tout ce que vous m'avez promis, madame Junot, me dit l'Empereur en me disant adieu.

L'Impératrice ouvrit de grands yeux. L'Empereur s'en aperçut et fronça d'abord le sourcil. Moi, j'avais envie de rire, car je songeais à la mystification de la Malmaison [1]. Napoléon reprit son sourire de bonne humeur et répéta :

— N'oubliez pas vos promesses, madame Junot... Ne sois pas jalouse, Joséphine; il n'est question que

[1] Scène rapportée dans le cinquième volume de mes Mémoires, 1re édition.

d'affaires de salon... et il alla lui tirer l'oreille.

Il partit le lendemain au point du jour pour la campagne d'Iéna. Avant son départ, il avait *ordonné* à tous les ministres de *recevoir* et de donner des fêtes. Il voulait que la nouvelle d'une victoire arrivât le lendemain d'un bal, pour qu'on pût dire que la bataille avait été livrée entre deux fêtes...

L'Impératrice avait aussi ses instructions ; il y avait cercle, il y avait réception du corps diplomatique, et tous les matins on allait lui faire sa cour. C'est ici le lieu de parler des femmes de la Cour dans ce qu'elles offraient de ressources pour ce qu'on appelle *le monde*. Comme elles formaient d'ailleurs le fonds sociable de Paris, en parlant d'elles, je parlerai des femmes qui venaient chez moi, et formaient ma société plus ou moins intime.

Les deux premières en dignité, madame de Lavalette et madame de La Rochefoucauld étaient en partie nulles pour l'effet que voulait produire l'Empereur et le résultat qu'il voulait amener. Madame de Lavalette était belle, très-bonne, ayant un esprit doux comme son visage et sa voix, mais sans aucune fortune, et puis par elle-même aussi nulle qu'il était possible d'en trouver ; pensionnaire enfin ; et à trente ans, c'est trop tard.

Madame de La Rochefoucauld était fort spiri-

tuelle. Elle aurait tenu une excellente maison, j'en suis sûre; mais elle n'avait aucune fortune, excepté sa charge de dame d'honneur. Aussi n'était-elle maîtresse de maison que lorsqu'elle faisait les honneurs de la table des différentes personnes de service, soit au château, soit à Saint-Cloud, ou Compiègne, ou Fontainebleau.

La duchesse de Montebello, belle personne, ayant dans le monde une attitude aussi convenable que nulle autre à la Cour, femme d'un des hommes les plus renommés, non-seulement en France mais en Europe, pouvait par sa fortune et sa position avoir une maison agréable; mais le monde ne lui plaisait pas, et pourtant le monde l'aimait. Elle vivait dans sa maison, retirée, solitaire, ne voyant que quelques amis, et fort indifférente aux plaisirs bruyants, qu'elle fuyait, à moins que son service ne la forçât à les partager.

Madame de Thalouet avait une belle fortune; et de plus elle était une des dames du palais rétribuées. Elle aimait le monde. Elle était même plus jeune que son âge dans sa toilette. Ses yeux noirs et actifs disaient beaucoup de choses... Mais en tout j'aimais bien mieux sa fille qu'elle[1]. Madame

[1] Madame la comtesse de Lagrange, mère de madame la duchesse d'Istrie.

de Thalouet était une de ces hauteurs *d'argent* que j'ai toujours eues en aversion.

Madame Marescot était bonne, essentielle même, et fort estimée dans le monde et par ses amis; mais ayant, comme alors les trois quarts et demi de Paris, une maison tout intérieure où l'on voyait une fois par an une présentation.

Madame la duchesse de Rovigo était belle; elle était parente de l'Impératrice, et dans une position qu'elle aurait pu rendre, si elle l'avait bien comprise, une des plus belles de l'Empire après celle de la souveraine; mais il n'en fut pas ainsi, et des raisonnements aussi faux qu'insensés lui firent prendre à gauche tandis qu'elle eût réussi avec triomphe d'une autre manière. — Elle était dame du palais, parente de Joséphine, femme de ministre, belle personne, bien née, riche; et tout cela ne fit pas d'elle une femme au-dessus de toutes les autres. — Elle aimait peu la causerie, mais en revanche beaucoup le bal et les joies de ce monde, pour lesquelles, au reste, elle était bien faite, car elle était bien belle.

Madame de Chevreuse eût été, dans les dames du palais, celle qui pouvait le mieux opérer cette fusion des deux partis que désirait l'Empereur et qu'il me recommandait toujours avec tant d'instances... Sa ...une immense, sa position la maison déjà ...

verte de sa belle-mère, l'autorité absolue qu'elle exerçait sur cette belle-mère qui l'adorait et sur la nombreuse société de l'hôtel de Luynes, tout lui donnait le pouvoir de faire ce miracle de fusion; et si l'on y ajoute son esprit si fin, si vif, son noble caractère, on peut avoir la certitude qu'elle aurait réussi. Mais pour cela il aurait avant tout fallu ce qui lui manquait, de la volonté *de faire*, — tandis qu'elle n'en avait qu'une, celle de tout détruire. Je parlerai plus tard de sa conduite à la Cour impériale, qu'il m'est impossible de blâmer, parce qu'on eut tort de vouloir la contraindre. Seulement je dirai que la forme fut trop acerbe; mais elle avait raison pour le fond.

Une femme charmante dans les dames du palais était madame de Rémusat; son caractère, son esprit, tout en elle attachait. Elle était distinguée en tout. Longtemps à la Cour impériale, auprès de l'impératrice Joséphine surtout et dans sa grande confiance, elle aurait pu écrire des Mémoires qui eussent été des chefs-d'œuvre précieux, rédigés par une plume comme la sienne. Très-avant dans la confiance de Joséphine, elle sut par son bon esprit lui faire prendre souvent une bonne détermination au lieu d'une fausse décision dans des choses de la plus haute importance. Sa figure,

sans être belle, était agréable. On sentait qu'elle pouvait plaire, et beaucoup.

Elle a fait un ouvrage d'une haute portée, qu'a publié son fils. Cet ouvrage, qu'on croirait d'abord être la répétition de ce qu'avait écrit en cinquante volumes madame de Genlis, n'est la redite d'aucune autre pensée; c'est celle de madame de Rémusat, c'est sa création que cet ouvrage, et une création tout admirable. On trouve dans ce livre, au reste, tout ce qui était en elle.

J'aimais beaucoup madame de Rémusat[1].

Elle recevait quelques personnes chez elle : ce n'était pas une maison ouverte et bruyante; mais il y avait toujours quelques amis, des hommes de lettres, des hommes du monde aimant la causerie ou ayant de la bonté, et alors différant de la sottise qui bavarde toujours, laissant parler les gens d'esprit.

Madame de Nansouty, sœur de madame de Rémusat[2], et que je place ici parce que comme femme du premier écuyer de l'Impératrice elle faisait partie de sa maison, était encore une per-

[1] Elle me le rendait aussi. Que de fois nous avons raisonné de confiance sur cette société qu'on voulait *refaire* sans qu'une volonté uniforme secondât la volonté première!

[2] Elles étaient toutes deux mesdemoiselles de Vergennes, nièces du ministre.

sonne parfaitement aimable et généralement aimée. Bonne et pourtant spirituelle comme la femme la plus spirituelle de cette époque de madame du Deffant et de madame Geoffrin, où il y en avait un bon nombre, jamais elle n'a dit un mot qui coûtât une larme; et pourtant elle est bien amusante quand elle se moque de quelqu'un, mais jamais méchante!... C'est que son esprit *a du cœur.*

Elle chantait avec un grand talent, et une simplicité digne de ce même talent.

Madame de Montmorency était dame du palais de l'Impératrice, et dans la position de madame de Chevreuse pour arriver à cette fusion des partis. Elle était alors ce qu'elle est encore: une femme du monde très-aimable, connaissant ce même monde comme la patrie où elle a passé sa vie, et se riant de ses orages comme de ses joies. Ne croyant à rien de bon, et faisant continuellement du bien, elle a bien travaillé, je crois, à cette fusion, parce qu'elle a toujours témoigné de la reconnaissance à l'Empereur pour les biens non vendus qu'il lui a rendus. Madame de Montmorency avait bien une maison où elle recevait; mais ce n'était pas recevoir comme l'entendait l'Empereur. Cependant sa famille n'y mettait aucun obstacle, car M. de Breteuil venait fort souvent chez moi, et

madame de Matignon [1] avait trop l'usage des Cours pour mettre une entrave à ce qui pouvait rendre un ancien éclat à la famille des Montmorency. Elle était bien spirituelle, madame de Matignon; elle était, comme sa fille, bien amusante et bien aimable.

Madame de Bouillé, également dame du palais, l'était aussi, à ce qu'on prétend. Je ne le puis affirmer. Elle était blanche, blonde et belle : voilà ce qu'on voyait parfaitement, et tout ce que j'en sais.

Madame de Mortemart [2], dame du palais comme sa belle-sœur, était une charmante personne, douce, polie et généralement aimée, non-seulement au palais, mais parmi les autres maisons des

[1] Je revenais un jour de faire une visite dans une maison où était madame de Matignon, peu de temps après son retour d'émigration. Je le dis à dîner chez moi le même soir. « A-t-elle toujours son éclatante fraîcheur? » me demanda mon oncle. Je demeurai stupéfaite; mais bien plus encore lorsque mon oncle ajouta : « Ah! dans le fait, *elle n'est pas tout-à-fait* si fraîche que madame de Simiane!... »

Je venais de voir ces deux dames chez madame de Bouillé la mère et chez madame de Contades, et toutes deux m'avaient semblé des statues de cire jaune!

Madame de Matignon était la plus naturelle personne du monde et fort amusante, mais emportant le morceau lorsqu'elle mordait sur quelqu'un.

[2] Sœur du baron de Montmorency.

princesses, qui ordinairement étaient en hostilité avec la maison de l'Impératrice, je ne sais pourquoi, ni elles non plus, je pense.

Madame Duchâtel était, de toutes les dames du palais, celle qui avait le plus le goût du beau monde, excepté deux ou trois parmi celles que je viens de nommer, et à laquelle ce goût seyait admirablement: belle, élégante de tournure et de langage, spirituelle, parfaitement distinguée, madame Duchâtel était une de ces personnes rares à l'époque où elle entra dans le monde et que j'aurais voulu plus nombreuses; elle joignait à tous ces avantages que je viens de raconter des talents remarquables, chantant bien, jouant d'une force distinguée de la harpe. Elle était enfin une véritable femme de Cour et du monde comme de l'intimité. Je la voyais souvent, et toujours avec un nouveau plaisir.

Il y eut quelque temps parmi les dames du palais une femme que j'entrevis à peine parce qu'elle y demeura seulement pendant le temps de mon séjour à Lisbonne, lors de l'ambassade de M. d'Abrantès: c'est madame de Vaudé. Elle a pris depuis une haine absurde contre l'Empereur. Cela fut jusqu'à en faire une *Clorinde*; excepté qu'elle voulait non pas le combattre, mais l'assassiner!... Conçoit-on une telle aberration!... Ce qui prouve l'état de folie, c'est qu'elle alla trouver M. de

Polignac pour lui proposer ce moyen honnête d'en finir ; M. de Polignac la prit pour ce qu'elle est, et la renvoya en riant. C'est pitoyable. Je n'en parlerai pas davantage, n'ayant rien à en dire, car je ne l'ai pas connue personnellement. Ce que je sais, c'est que Napoléon l'avait nommée dame du palais, croyant qu'elle savait les bonnes manières aussi bien que madame de Montmorency.

Madame de Vaux, qui fut nommée dame du palais par une raison personnelle que j'ai entendu raconter, mais que j'ai oubliée, n'avait aucune fortune, ni une position *marquée* dans le monde d'alors, ni dans le précédent ; c'était, du reste, une personne d'esprit et de politesse.

Il y avait ensuite madame de Luçay. Madame de Luçay était d'une grande recherche dans sa politesse du monde ; et tellement qu'un jour elle me chercha querelle bien injustement sur une quintessence de manière qui eût été une chose incivile, si je m'y fusse conformée. Mais, à part cela, madame de Luçay, qui à cette époque avait une bien plus grande fortune que maintenant, possédait la belle terre de Saint-Gratien, à présent morcelée par la bande noire, et sur laquelle est construit en partie ce qu'on appelle les eaux d'Enghien. Elle recevait dans sa maison de Paris, et M. de Luçay et elle faisaient les honneurs de ces deux

habitations avec beaucoup de bienveillance. Sans avoir un esprit transcendant, madame de Luçay avait de l'amabilité, qui aurait pu être de la grâce, si la *manière* exagérée dont elle accompagnait la moindre de ses paroles et même un simple bonjour n'avait détruit le commencement du charme. Je la voyais assez souvent, ainsi que M. de Luçay.

Sa fille, Lucie de Luçay, qui fut depuis madame Philippe de Ségur, fut, par une faveur spéciale, nommée dame du palais, sans être tenue d'en remplir les fonctions, parce qu'à son mariage c'était une jolie jeune fille aux yeux de velours noirs, à la taille svelte quoique petite. Sa voix était désagréable, mais son ensemble était celui d'une jolie femme ; elle était spirituelle, mais dans le goût de sa mère, précieuse et maniérée.

Madame Octave de Ségur, dame du palais comme sa belle-sœur, était jolie femme ; ainsi que je l'ai dit dans le *Salon de madame de Bassano*, où j'ai parlé d'elle assez longuement pour la faire connaître. Je la voyais, mais moins souvent que plusieurs autres. Elle-même n'aimait pas alors la société des femmes. Je ne sais si elle a changé.

Madame Auguste de Colbert, également dame du palais, était une des personnes les plus excellentes du château ; douce, égale dans son humeur, polie comme il fallait l'être, ni plus, ni moins ; elle

avait une réputation parfaite et avec un grand mérite pour cela, car elle avait un mari qui, tout en étant le meilleur garçon du monde, était le plus mauvais des maris; non pas qu'il rendît sa femme matériellement malheureuse, mais il continuait sa vie de jeune homme: et Dieu sait ce qu'elle était, sa vie de jeune homme! Il était de nos amis fort intimes, et pour ma part je l'aimais comme un frère. J'ai voulu souvent le rappeler à une vie plus réglée, mais la chose était impossible: « C'est une seconde nature en moi, » me disait-il, lorsque je lui faisais une remontrance sur la nécessité de mieux régler son temps. Il estimait profondément sa femme, et son bon cœur lui a souvent fait regretter de n'être pas mieux pour elle. Aussi lorsque, dans les derniers temps de sa brillante vie militaire, il était à Paris, déjeûnant un peu plus qu'il ne fallait chez Tortoni, ou bien chez Véry, au lieu d'aller chez sa femme, il allait chez madame R..., chez madame H..., chez la duchesse de R..., enfin chez une de ses amies qu'il savait indulgente, et puis qui n'avait aucun droit sur lui... Il craignait le regard sévère de son beau-père, le comte de Canclaux, brave homme, intègre, plein d'honneur, et devant qui celui d'Auguste Colbert n'avait certes pas à rougir, mais qui imposait à son étourderie peut-être un peu trop prolongée.

Un jour Auguste Colbert dînait chez moi. Nous étions peu de monde. Il n'y avait que M. Alexandre de Girardin, monseigneur le cardinal Maury, M. de Narbonne, M. et madame de Braamcamp [1] et M. et madame de Rambuteau [2]. Madame de Rambuteau venait de se marier à un homme aimé et estimé de nous tous, et ce mariage faisait la joie de son excellent père. Comme j'étais de la famille, ce dîner était un peu pour témoigner aussi ma joie de cet événement. Auguste Colbert arrivait de la Silésie et était à Paris de la veille au soir. Comme il avait une grande amitié pour moi, il était venu me demander à dîner et une place dans ma loge à l'Opéra pour voir *la Vestale,* qui faisait fureur, et qui ferait toujours bien plaisir si les administrateurs de l'Opéra voulaient nous donner autre chose que des nouveautés qu'il nous faut écouter et applaudir sous peine d'être anathématisés, et cela *parce que ce sont des nouveautés.*

Mais comme je menais mes amis avec moi le

[1] Madame de Braamcamp est fille de M. le comte Louis de Narbonne; elle a été élevée par Mesdames, tantes de Louis XVI : on le voit à ses excellentes manières, son ton parfait. La nature lui a donné de plus un cœur d'or, et tout cela dans une charmante enveloppe; je l'aime tendrement.

[2] Madame la comtesse de Rambuteau, Adélaïde de Narbonne, est également fille de M. le comte Louis de Narbonne.

soir à l'Opéra, je ne pus prendre Auguste. Et comme je ne me gênais pas avec lui, je le lui dis :

— Eh bien ! tant mieux, me répondit-il, je vais faire chercher mon uniforme et j'irai, au lieu de m'amuser, dire bonjour à ce ministre de *****, quoique je ne l'aime guère, et, en attendant, nous disputerons l'abbé Maury et moi, aidé de M. de C...

Ce point une fois réglé, nous dînons ; et nous dînons fort raisonnablement, comme on peut le faire d'ailleurs chez une femme qui ne boit que de l'eau en l'absence du maître... Nous sortons de table, et je ne m'aperçois de rien... Pendant le dîner, Auguste avait été placé auprès du cardinal, avec lequel il avait engagé une conversation sur les Prussiens, que le cardinal avait en horreur, et qu'Auguste défendait, non pas qu'il les aimât, tout au contraire, mais il voulait contredire le cardinal, qu'il appelait *son camarade*[1]. Au moment où nous partîmes, le cardinal me dit :

— Savez-vous, madame la duchesse, qu'il fait rudement froid !... Permettez-vous que j'ordonne en votre nom qu'on nous fasse un bol de punch ?

— Martin, vous prendrez le meilleur rhum de la Jamaïque que vous aurez ; ou plutôt écoutez :

[1] On sait que le cardinal Maury était fort libre dans son maintien et ses propos.

demandez au sommelier de vous donner de celui de la réserve du duc, et puis vous ferez votre punch avec les dernières oranges venues de Lisbonne... Monseigneur, faites redoubler le feu et augmenter les lumières et tenez portes closes. Ce, Dieu aidant, vous pouvez vous trouver assez bien entre ces deux messieurs pour que je vous y retrouve en sortant de l'Opéra.

Le cardinal voulut me prendre la main pour la baiser; mais j'avisai la sienne toute noire de tabac, d'Espagne, et craignant pour mes gants blancs, je me sauvai en criant : Adieu, monseigneur ! adieu !.. à revoir !... que Votre Éminence se croie chez elle, et en use comme il lui plaira.

Je laissai donc chez moi le cardinal, le général Auguste C. et M. de C......l, ami fort habitué de la maison. Lorsque je rentrai le soir, il était près de minuit, parce que le ballet de *la Vestale* avait été plus long qu'à l'ordinaire. Je trouvai mon salon désert.

Le lendemain matin, il n'était pas dix heures que le maréchal Duroc arrive tout ébouriffé chez moi, et me gronde très-vertement au nom de l'Empereur, et même au sien.

Comme il ne me disait pas pourquoi, je commençais à m'impatienter. Si *le Barbier de Séville* avait été dans toutes les bouches comme dans

toutes les mémoires dans ce temps-là, je lui aurais chanté :

> Io sono docile, sono obediente,
> Ma se mi toccano... una vipera saro, etc.

mais comme on ne le savait pas, je me contentai de me fâcher à mon tour, et de demander à qui ils en avaient, l'Empereur tout le premier ?

— Vous avez donné à dîner à Auguste Colbert ?

— Oui certes !... J'étais si contente de le recevoir, ce bon et excellent ami...

— Et c'est pour cela que vous l'avez fait boire à la joie du retour.

— Hein ! qu'est-ce que vous dites ? — Je crus que Duroc était fou.

— Et l'inviter à dîner en uniforme encore, pour le laisser après faire toutes les extravagances qu'il a faites...

— Ah ça, mon cher maréchal, jouons-nous ici un proverbe ? Donnez-moi alors le mot, pour que je puisse remplir mon rôle.

En me voyant si étonnée et même fâchée, Duroc me raconta que la veille le pauvre Auguste était entré dans les salons du Cercle [1], et là, qu'il avait appelé Mourad-bey [2] et tous les Mamelouks,

[1] Où était Frascati ; ce qui est abattu maintenant.

[2] Le général Auguste Colbert a été en Égypte ainsi que

en les défiant. Il était beau à exciter l'admiration, me dit Duroc, dans cette attitude toute martiale, et sa belle figure [1] animée par la bravoure et la colère, car il se croyait en Égypte devant les Arabes; et cette belle campagne s'est terminée par le décollement de Mourad-bey, ce qui eut lieu en effet sous la forme d'un énorme lustre suspendu au milieu du salon et qu'Auguste fit tomber d'un revers de son sabre qu'il avait tiré... On l'a emporté malgré lui, et il criait :

— Qu'on me rapporte chez la duchesse d'Abrantès ! Je veux prouver à ce coquin de cardinal que nous avons des sabres qui sont aussi bons que ces méchants damas turcs !... Qu'est-ce qu'il en sait, d'ailleurs?...

— Pour Dieu ! ajouta Duroc, que lui avez-vous donc fait boire pour qu'il ait été ainsi? Il était comme fou.

Je sonnai et fis venir mon officier, qui raconta que le cardinal avait voulu faire le punch *lui-même*, et qu'il l'avait fait presque sans thé et sans

ses deux frères Alphonse et Édouard. C'est une brave et digne famille. On connaît la bravoure d'Édouard et d'Alphonse ; qu'on voie ensuite leur vie privée et d'homme social : elle est admirable comme pères de famille et comme hommes du monde.

[1] Il ressemblait à l'Antinoüs.

eau , et qu'il n'y avait mis que du rhum et des oranges avec beaucoup de sucre... « Il était demeuré ainsi jusqu'à dix heures avec le général *disputant,* me dit Martin ; mais, comme je le connaissais, je compris que ce n'était qu'une discussion. » Il faisait un froid des plus rigoureux : ils étaient devant un grand feu, avaient beaucoup parlé et conséquemment avaient laissé leur raison dans le bol de punch. M. de C......, qui, seul, pouvait les avertir, s'était ennuyé de cette sorte de petite orgie cardinalesse et s'en était allé. Mais ce que nous apprîmes, Duroc et moi, dans l'explication, nous donna bien de la gaieté. Lorsqu'il fut question de s'en aller, le général n'avait pas de voiture ; comptant aller à l'Opéra avec moi, il avait donné l'ordre à son cabriolet d'aller l'y attendre. Il avait bien recommandé à celui de mes gens qu'il avait envoyé chez lui, dans le Marais, de dire à son cabriolet de venir chez moi ; mais l'ordre, étant verbal, ne fut pas bien exécuté ou bien compris, et il n'avait pas de voiture.

Le cardinal avait la sienne.

— Je vous conduirai, mon ami ; où allez-vous ? demanda-t-il à son antagoniste.

— Mais, dit Auguste, dont les idées n'étaient pas bien claires..., je vais... et pardieu chez le major-général... prince vice-connétable, prince de Neuchâtel !..

Et les voilà en route pour l'hôtel du prince Berthier. Ce n'était pas jour de réception ; Berthier n'y était pas.

— Eh bien! chez le ministre de la Guerre! Qu'on juge de l'heure pour faire des visites en grande tenue... : il était onze heures ! Enfin, en passant dans la rue Richelieu pour venir dans le faubourg Saint-Germain, il aperçut Frascati et voulut monter ; il pria donc le cardinal de s'arrêter un moment, et ce fut le cardinal, dans sa belle soutane rouge, qui conduisit Auguste au salon, qui alors était le cercle par excellence. Il l'aurait mené autre part s'il le lui eût demandé.

Le résultat de cela fut que le pauvre Auguste reçut l'ordre de repartir le lendemain pour la Silésie, où était sa division de cavalerie, et que je reçus une mercuriale de l'Empereur, malgré ce que Duroc lui dit ; mais je me défendis, et d'autant mieux que je n'avais nul autre tort que celui d'avoir laissé une seule fois en ma vie quelqu'un commander dans ma maison en mon absence. Et comment se méfier d'un cardinal? Alors ce fut à son tour. L'Empereur le chapitra comme un sous-lieutenant ; mais le cardinal n'en fit que rire et répondit à l'Empereur que la manière dont Auguste Colbert le servait le dispensait de savoir être doucereux comme un homme qui ne quitte jamais le

coin de son feu en hiver, jamais le bosquet le plus frais de son parc en été, et il nomma M. P....

— Eh bien! dit l'Empereur, voilà ce qui s'oppose à ce que j'aie jamais une cour polie et courtoise!... Comment le cardinal Maury!... lui! un abbé du côté droit de l'Assemblée!... moi qui le croyais un de ces abbés de cour comme ceux qu'on nous met sur la scène.

Si l'Empereur m'en avait parlé, je lui aurais dit ce que j'en savais et ce qui m'a empêchée de le trouver aussi étonnant qu'il a paru l'être en arrivant à Paris. Il avait du talent, de grandes qualités; mais comme homme du monde il était fort mal, et même embarrassant, car sa dignité dans l'Église imposait des devoirs envers lui auxquels les femmes elles-mêmes sont soumises.

L'Empereur fut soucieux de cette petite aventure pendant plusieurs semaines; il ne me voyait jamais sans me menacer du doigt... mais, comme je n'avais aucun tort, je ne craignais pas, car il était d'une extrême justice.

Lorsque le cardinal Maury fut bien convaincu que l'ancien ordre de choses ne pouvait revenir en France, et que l'Empereur était appelé au pouvoir par la France presque entière, il lui écrivit pour se mettre à sa disposition. Sa lettre était habilement faite, excepté quelques mots... L'Empereur le

rappela, et lui donna aussitôt la charge de premier aumônier du prince Jérôme, depuis roi de Westphalie...

L'Empereur avait pris du cardinal Maury une opinion très-élevée, et, après tout, il avait raison. L'écorce en était rude ; mais on trouvait sous cette écorce une plus douce et meilleure nature qu'on ne le pouvait présumer. Quant à son talent oratoire, il est assez connu pour que je ne sois pas obligée d'en parler ici. — Sa vie eut un étrange commencement.

Il était d'une naissance assez obscure ; mais, je ne sais comment, il fit de bonnes études. Ces études devinrent même assez fortes pour lui donner l'espoir d'arriver à TOUT. Alors, comme à présent, Paris était le lieu par excellence, *le Potose, l'Eldorado...* Le jeune Maury se mit en marche un matin avec quelques écus dans le gousset, un paquet assez léger sur le dos, et beaucoup d'espoir dans le cœur.

Il cheminait gaiement vers Paris, et chantait des cantiques avec une voix [1] dont la vigueur attestait des poumons pleins de cette vie qui est alimentée

[1] Sa voix faisait tressaillir la première fois qu'on l'entendait ; elle effrayait dans la colère. Il était très-violent et très-courageux.

par un sang jeune et actif, lorsqu'à une halte qu'il fit pour ouvrir son bissac et donner une atteinte à ce qu'il contenait, il fut rejoint par un jeune homme de son âge à peu près, mais pâle et débile, faible et languissant, autant qu'il était, lui, robuste et fleuri... Ils firent connaissance et reprirent ensemble le même chemin... Ils se demandèrent où ils allaient? Tous deux à Paris. Ce qu'ils y allaient chercher? fortune! — et tous deux dirent ce mot avec une expression qui affirmait leur volonté.

— Elle court bien, dit Maury; mais j'ai de bonnes jambes, et je l'attraperai.

— Je cours mal, dit l'autre; mais avec de la persévérance on arrive au but, quelque loin qu'il soit.

Et les joues pâles du jeune homme se colorèrent d'un rouge vif.

— Bien cela! dit Maury... vous êtes un brave jeune homme. Vous irez loin... L'homme qui veut est si puissant!

Ces deux jeunes gens se lièrent d'une profonde amitié pendant ce voyage entrepris, sur la foi d'une illusion de vingt ans, pour aller chercher la fortune loin de la terre de famille, loin de l'appui paternel.

Arrivés à Paris, ils louèrent en commun une

petite chambre au quatrième étage, dans la rue Serpente, et puis dans celle de la Huchette ; là, ils travaillèrent tous deux pour le but qu'ils se proposaient d'atteindre : l'un faisait des sermons, c'était Maury, — il était abbé ; l'autre apprenait à tuer et à sauver des malades, — il était médecin.

— Si je pouvais obtenir, par un protecteur, de faire l'oraison funèbre de la première princesse ou du premier prince qui mourra ! disait Maury.

— Si je pouvais disséquer et embaumer son corps, disait l'autre.

Et voilà que pour leur rendre service, le ciel appelle à lui madame Sophie, l'une des filles de Louis XV ! Les protecteurs de ce temps-là étaient un peu plus consciencieux qu'aujourd'hui. Ils avaient promis, ils tinrent parole. L'abbé Maury fit tant bien que mal l'oraison funèbre de madame Sophie, et l'élève médecin s'en tira très-adroitement... Et savez-vous quel était ce médecin ? C'était Portal !

Portal a longtemps passé pour un médecin à l'eau rose, parce qu'il n'était appelé qu'auprès des grandes dames seulement malades de vapeurs. Mais il avait du talent, et, de plus, beaucoup de cet esprit gracieux qu'on a perdu, mais qu'on cherche encore avec une obstination d'instinct qui prou-

verait à elle seule combien il est nécessaire au bien-être de la vie.

Portal et le cardinal conservèrent leur amitié toujours intacte, au milieu des troubles qui en brisèrent tant d'autres; ils dînaient ensemble chez moi, assez souvent, lorsque la déplorable santé de Portal le lui permettait. En l'absence de Corvisart et de Desgenettes, mes deux médecins, c'était Portal qui me donnait des soins.

Portal avait imaginé un plaisant moyen de se faire connaître lorsque son nom n'était pas encore ce qu'il est devenu : dans les premières années de sa profession de médecin, un domestique arrivait en courant à la porte d'un grand hôtel de la rue Saint-Dominique ou de la rue de l'Université; il frappait trois ou quatre coups violemment :

— M. Portal, le médecin, est ici, n'est-ce pas?... voulez-vous lui faire dire qu'on le demande? — On répondait qu'on ne le connaissait pas.

— Comment, vous ne connaissez pas M. Portal, le premier médecin de Paris?... ah! mon Dieu, que va dire monsieur le Duc, qui n'a confiance qu'en lui?...

Et le domestique s'en allait en courant comme il était venu, pour aller frapper à une autre porte, avant que le suisse, qu'il avait réveillé à deux

heures du matin, eût le temps de lui demander le nom de ce duc, qui ne pouvait être soigné que par un médecin qu'on ne connaissait pas.

Le lendemain, on demandait quelle était la cause du tumulte de la nuit; le suisse racontait l'aventure, et, à la première maladie, les gens qui ne tenaient pas à leur médecin disaient :

— Mais si nous envoyions chercher ce M. Portal, qui est si en vogue?

Quand on demandait à Portal si cela était vrai, il riait et ne répondait rien.

Dès que le cardinal Maury fut rentré en France, il alla voir ses anciennes connaissances. Hélas! le cercle en était cruellement resserré! La mort, le malheur, tout avait contribué à détruire cet édifice de la société de France, son plus grand charme, à cette France, qu'on venait voir pour cette seule société quelquefois... Il fut voir madame de Simiane, madame de Lostanges, madame de Poix, si spirituelle et si charmante à la fois; madame de Beauvau, sa belle-mère, le type le plus parfait de l'amabilité française...; la marquise de Coigny, qui était encore agréable et rappelait combien elle l'avait été; madame de Vauborel, qui l'était un peu moins; plusieurs femmes, comme madame de Fausse-Landry et quelques autres, dont la conversation donnait un grand charme à une simple visite;

madame Lebrun, qui avait vu tant de personnages différents et d'un si haut intérêt... Le cardinal retrouva bien une foule de ces personnes, mais avec un grand changement. — Au reste, madame de Beauvau, lorsqu'il fut la voir, lui dit un mot qui lui fit voir que le changement n'était pas d'un seul côté.

— Ah! madame, s'écria le cardinal... Comment! vous avez été assez bonne pour conserver mon portrait[1]!

— Oui, certainement, répondit la princesse avec cette politesse qui jamais ne la quittait, mais cependant avec une froideur que le cardinal dut comprendre... Mais je n'ai pas le bon exemplaire, le meilleur aujourd'hui est *celui avant la lettre.*

Le cardinal affectionnait particulièrement ma maison, et j'avoue qu'à part quelques défauts, qu'il eût été à désirer sans doute qu'il n'eût pas, c'était un homme d'une haute supériorité, mais seulement comme homme littéraire et orateur. — Il avait ensuite des formes extérieures vraiment repoussantes; son physique même avait une apparence de vulgarité au premier coup d'œil, qui

[1] Une très-belle gravure représentant l'abbé Maury répondant à Mirabeau, qui l'attaquait à faux sur les libertés de l'Église gallicane.

donnait une sorte d'éloignement pour lui, surtout aux femmes, qui aiment tout ce qui est élégant et gracieux. Sa voix retentissante causait comme une secousse qui faisait vibrer les carreaux. Rarement cette voix proférait un compliment : aussi disait-on que j'avais ensorcelé le cardinal, car il ne cessait de m'en faire.

Pendant sept ans je l'ai vu tous les jours, excepté à ceux du cercle et des réceptions chez les princesses, et même, ces jours-là, il venait chez moi avant de retourner à l'archevêché, si j'avais été malade et qu'il ne m'eût pas vue au cercle. Aussitôt qu'il arrivait, un valet de chambre apportait un plateau qu'il déposait dans la pièce voisine, sur lequel était un verre, une carafe et un sucrier : le cardinal le voulait ainsi; cela l'ennuyait d'aller sonner à chaque instant; c'est qu'à chaque instant il buvait un verre d'eau sucrée. Je l'ai vu quelquefois vider trois grandes carafes de cristal dans la soirée, c'est-à-dire de sept à onze heures.

L'Empereur ne l'aimait pas, mais il s'en servait, parce qu'il le croyait dévoué, et en effet il l'était.

Le cardinal Maury était un homme supérieur, mais son beau talent ne fut pas le fruit de la Révolution; il n'est pas un homme de cette époque, quoiqu'il y ait marqué : la Révolution développa seulement de grandes qualités, qu'on avait jus-

qu'alors ignorées en lui. C'est ainsi qu'il fit voir le courage le plus remarquable devant la mort [1], lui dont l'état était la paix et la vie tranquille; quels que fussent les périls de sa position, comme le cardinal de Retz, il fut toujours à leur hauteur. Son esprit, lumineux et lucide, était à la fois ferme, vif et sage. La rapidité de son coup d'œil intellectuel, jeté sur une affaire, quelque compliquée qu'elle fût, y répandait bientôt la clarté... Peut-être son écorce était-elle épaisse et rude, mais non pas assez cependant pour que dans la conversation la plus ordinaire il ne jaillît de cet esprit, en apparence si acerbe, des mots, des anecdotes piquantes... Il contait bien, mais à sa manière, et son coloris ne serait peut-être pas bon à donner aux tableaux qu'on peindrait d'après lui; cependant sa conversation était d'un haut intérêt lorsqu'on savait la

[1] On sait qu'un jour, allant à l'Assemblée, il fut entouré par une foule de peuple qui voulait le mettre *à la lanterne* : « Imbéciles, leur cria-t-il, en verrez-vous plus clair? » On se mit à rire, et il fut sauvé. Une autre fois, il fut cerné par deux ou trois cents de ces Marseillais, qui étaient ici en 1791 déjà, et qui voulurent aussi le pendre. « Attends, chien d'abbé, lui dit un des plus déterminés, je vais t'envoyer dire la messe aux enfers. — Prends garde que je ne t'y envoie avant moi pour la servir; et voilà mes burettes, s'écria l'abbé en marchant sur lui avec deux pistolets qu'il venait de sortir de sa poche, car il marchait toujours armé.

diriger, quoiqu'il n'eût rien de léger dans l'esprit. C'est l'homme de son époque[1] qui écrivait avec le plus de pureté et qui se connût le mieux en style. Quant à son caractère politique et privé, c'est autre chose... Le premier était incorruptible à l'appât des richesses, quoiqu'il fût fort avare; mais il avait de l'intégrité, et s'il faiblissait devant une séduction, c'était celle que lui offrait l'ambition satisfaite. Ayant peu de besoins pour lui-même, car il était négligé jusqu'au cynisme, l'argent n'ébranla jamais sa probité, qui ensuite était naturelle chez lui.

Quant à sa moralité comme homme privé et comme prélat, elle était, dit-on, peu sévère. Son langage, lorsqu'il racontait une histoire un peu leste, devenait quelquefois intolérable; il se permettait, même avec l'impératrice, des mots qui la faisaient rire aux larmes, mais qui déplaisaient fort à l'Empereur, dont ce n'était pas le genre.

Mais toutes ces ombres disparaissaient souvent lorsque les éclairs de son esprit éclairaient une conversation soutenue par lui. Il pouvait n'être pas un bon modèle à suivre, mais peut-être aussi cela venait-il de la difficulté de l'imiter.

[1] En parlant de son temps, je le prends à l'Assemblée constituante.

Les autres personnes de mon intimité étaient également toutes remarquables. Parmi elles je citerai M. de Cherval, dont j'ai si souvent parlé dans mes Mémoires, pour essayer, mais bien imparfaitement, de donner une idée de son charmant esprit [1], de sa grâce en racontant, du charme répandu dans la plus petite anecdote racontée par lui... Comme je l'ai fatigué souvent de mes questions! comme je lui ai fait souvent répéter les histoires du règne de Louis XV, qu'il avait entendues dans son enfance, et puis ce qu'il a vu dans sa jeunesse, Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot, toute cette armée philosophique et tous ses antagonistes! comme il racontait avec charme dans nos soirées d'automne au Raincy les histoires de la Cour sous les premières années du règne de Louis XVI. C'est lui et ma tante la princesse de Comnène qui tous deux m'ont fait aimer Marie-Antoinette, que jusque-là je n'avais que vénérée... M. de Cherval est demeuré quinze mois sur le sol natal, qui, pour lui, n'était plus qu'une terre maudite et couverte de sang et de cadavres; mais la Reine vivait encore, il la voulait sauver! Hélas! il ne peut pas même prier sur sa tombe!...

[1] Il a quatre-vingt-trois ans, et son esprit est toujours ravissant.

M. de Cherval, ami de M. de Talleyrand, dont il est même parent, était comme lui grand-vicaire de Reims. Ils ont le même esprit, surtout lorsque M. de Talleyrand veut être aimable, c'est-à-dire qu'il consent à parler. Ils ont été ensemble au séminaire, puis ensuite grands-vicaires de Reims, et puis lancés tous deux dans les grands intérêts politiques de l'époque; tous deux suivirent une route différente. M. de Cherval demeura toujours attaché à la famille royale. M. de Talleyrand devint évêque constitutionnel!... Ils ne s'aimaient guère lorsqu'ils se revirent au retour de l'émigration. M. de Cherval ne revint en France qu'en 1800. M. de Talleyrand l'avait gagné de vitesse à cet égard, mais en cela seulement; il avait déjà servi deux gouvernements. Celui de 93 l'avait effrayé; ses yeux sentaient un peu trop le tigre : il s'en fut en Amérique. Ce fut là, à Boston, qu'un jour, traversant un marché, il fut obligé de s'arrêter pour faire place à une longue file de charrettes, toutes remplies de légumes; il s'amusa quelque temps à voir défiler ces charrettes, presque toutes conduites par de jeunes paysannes fort jolies... Dans un moment où les charrettes se trouvèrent de nouveau arrêtées, M. de Talleyrand jeta les yeux sur l'une des jeunes paysannes, qui lui parut plus belle

et plus gracieuse que ses compagnes... Tout à coup une exclamation lui échappe !... elle attire l'attention de la jeune femme qui, vêtue comme les autres, et comme elles la tête couverte d'un grand chapeau de paille, paraissait être là comme une personne qui y vient tous les jours; en apercevant M. de Talleyrand, qu'elle reconnut, elle se met à rire...

— Eh quoi! c'est vous? s'écria-t-elle.

— Vraiment oui; c'est moi! Mais vous, que faites-vous donc là?

— J'attends mon tour pour passer; je vais au marché vendre mes légumes. Dans le moment, les charrettes s'ébranlent, la paysanne fouètte son cheval, et, donnant à M. de Talleyrand le nom du village où elle demeurait, elle lui demande instamment de venir la voir, et disparaît en le laissant surpris de cette étrange apparition.

Cette jeune femme était la plus élégante de la Cour de France... C'était madame de Latour-du-Pin [1], que depuis nous avons vue en France faisant le charme de la société de ses amis. Le moment de

[1] Mademoiselle de Dillon, madame de Latour-du-Pin (Gouverney), rentra en France sous le consulat; son mari fut préfet; ils ont bien malheureusement perdu leur fils. Madame de Latour-du-Pin était une femme fort spirituelle et d'une société charmante.

l'émigration l'avait trouvée jeune, brillante, remplie de talents ravissants, et, comme toutes les femmes ayant une place à la Cour, ne s'occupant que des devoirs de cette vie en dehors de la vie habituelle, où s'engouffrait le bonheur et tout ce qui le prépare. N'ayant jamais connu que les délices d'une grande existence, qu'on se figure ce que dut souffrir cette jeune femme en sortant des salons parfumés et dorés de Versailles, et se trouvant entourée non-seulement de sang et de massacres, mais de périls menaçant la tête de son mari, jeune comme elle, et d'un enfant au berceau!... Enfin, ils quittèrent la France; et alors, en fuyant ses bords sanglants, on était heureux!... et les enfants ne regrettaient plus même la demeure paternelle. Hélas! dans ces temps de désastres, rien n'était un asile contre la recherche des bourreaux qui avaient soif du sang innocent.

Les fugitifs abordèrent en Amérique, et furent d'abord à Boston. Là, se trouva une retraite pour eux. Mais quel changement pour la femme à la mode, jeune, jolie, gâtée par une louange continuelle sur sa beauté et ses talents[1] ! M. de Latour-du-Pin adorait sa femme. Il ne lui reprochait pas

[1] Elle était excellente musicienne, et jouait admirablement du piano.

ses succès; il en avait joui, car jamais ils n'avaient altéré ses devoirs. Mais à présent, sur la terre de l'exil. à quoi lui serviraient-ils? Une étude approfondie de *la Bonne Fermière* de M. Parmentier lui semblait préférable à un rondeau de Clementi [1] ou à *la Coquette* d'Hermann [2]. Tout en étant heureux de la voir échappée à tous ces périls qu'il avait tant redoutés pour elle, M. de Latour-du-Pin gémissait sur l'avenir de sa femme; mais, en bon père et en bon mari, il s'occupait à le rendre moins sombre que celui de beaucoup d'émigrés qui mouraient de faim, quand le peu d'argent qu'ils avaient emporté avec eux était épuisé. Il ne savait pas l'anglais; mais madame de Latour-du-Pin le parlait à merveille. Ils logeaient chez une dame Muller qui était une bonne bourgeoise américaine [3] pleine d'attention et même d'admiration pour madame de Latour-du-Pin. Son mari craignait pour elle l'ennui des conversations éternelles de cette femme. Quelle différence de celles de M. de Narbonne, de M. de Talleyrand, de cette fleur de la noblesse et de la bonne compagnie de France! Quand M. de

[1] Auteur en vogue.

[2] Maître de piano de la reine.

[3] L'aristocratie américaine, celle de l'argent, est plus marquée que la nôtre.

Latour-du-Pin pensait à cette transition si triste et qu'il y pensait loin de sa femme, tout en labourant le jardin de la chaumière qu'ils allaient habiter, il lui venait au cœur une telle douleur qu'il n'osait lever les yeux sur sa femme en rentrant chez madame Muller, de peur de trouver les siens rouges et gros de larmes.

Cependant madame Muller lui secouait les mains et lui répétait toujours : *Happy husband ! happy husband*[1] !

Enfin vint le jour de la translation de la famille fugitive de la maison de madame Muller dans la chaumière qui devait voir des jours au moins à l'abri du besoin !... Tout le domestique se composait d'un nègre qui devait être maître Jacques : jardinier, domestique et *cuisinier !* C'était cette dernière fonction que M. de Latour-du-Pin redoutait le plus de lui voir exercer !

Eh ! qui n'a pas compris, dans tout le cours de notre Révolution, le malheur de souffrir de cette manière pour un être chéri ! combien les privations qu'il supporte vous blessent le cœur ! Comme vos yeux suivaient tous ses mouvements pour juger de ses impressions !... Ah ! j'étais bien enfant à cette époque de nos malheurs, et ce sou-

[1] Heureux époux !

venir ¹ est cependant toujours aussi déchirant!...

Le moment du dîner approchait. M. de Latour-du-Pin fut dans son petit jardin pour cueillir quelques fruits. Il y demeura le plus longtemps qu'il put ; en rentrant il demande sa femme et la cherche,... entre dans la cuisine,... ne voit qu'une jeune paysanne qui, le dos tourné à la porte, pétrissait un pain. Ses bras, nus jusqu'au-dessus du coude, étaient éblouissants de blancheur. M. de Latour-du-Pin fait un mouvement, elle se retourne... C'était sa femme!... ayant dépouillé ses robes de mousseline et de soie,... pour revêtir, non pas un habit de paysanne pour jouer la comédie, mais bien pour servir à une vraie fermière. En apercevant son mari, elle rougit, et joignant les mains : — Oh! mon ami, lui dit-elle, ne vous moquez pas de moi!... Je suis aussi habile que madame Muller!

M. de Latour-du-Pin, trop ému pour pouvoir parler, la prend dans ses bras... l'interroge... Il apprend que, pendant qu'il la croyait livrée au désespoir, elle avait employé ce temps beaucoup plus utilement pour le bonheur de leur avenir. Elle avait pris des leçons de madame Muller et de ses domestiques, et en six mois elle était de-

¹ Lire là-dessus un roman bien touchant, intitulé *Mémoires de madame de M.....*

venue une très-bonne cuisinière, une ménagère parfaite... et avait dévoilé toute une nature angélique et une âme d'une grande force...

— Si vous saviez comme c'est facile, mon ami[1] ! dit-elle à son mari. Ce qu'une paysanne met quelquefois un ou deux ans à comprendre, l'est d'abord par nous !... Maintenant nous serons heureux. Vous ne craindrez plus *l'ennui* pour moi... et moi je n'aurai plus vos doutes à supporter sur mon habileté, dont je vous donnerai des preuves, ajouta-t-elle en souriant... Allons, vous devez nous donner une salade, je vais achever mon pain pour demain. Mon four est chaud. Nous avons aujourd'hui le pain de la ville ; mais désormais ce soin-là me regarde.

A partir de ce moment, madame de Latour-du-Pin fut ce qu'elle avait promis. Elle voulut de plus aller elle-même au marché de Boston vendre ses légumes et ses fromages à la crême ! Ce fut dans une de ces courses que M. de Talleyrand la rencontra... Le lendemain, il fut la voir et il la trouva au milieu de ses poules, de ses pigeons, de sa basse-cour... Enfin, elle était, je le répète, ce qu'elle avait promis d'être. De plus, ce genre de vie avait été salutaire pour elle. Son travail était

[1] Il est bien vrai !...

moins rude, au fait, que trente nuits passées au bal dans un hiver. Sa beauté[1], qui était remarquable dans la galerie de Versailles, était devenue éclatante dans sa chaumière du Nouveau-Monde. M. de Talleyrand le lui dit.

— Vraiment! répondit-elle naturellement et sans rougir, vraiment! le trouvez-vous? J'en suis ravie, une femme tient toujours un peu à ses avantages personnels.

Dans ce moment le nègre entra dans le petit parloir avec sa casaque toute déchirée au milieu du dos. Il se met devant madame de Latour-du-Pin et lui dit:

— *Maîtresse, raccommode casaque à moi, qui vient de déchirer.*

Et sans interrompre la conversation, madame de Latour-du-Pin prend une aiguille et raccommode la casaque du nègre tout en causant avec un charme de simplicité vraiment touchant.

Le souvenir de cette petite aventure avait un moment frappé M. de Talleyrand : aussi la racontait-il avec un accent tout particulier qui avait vraiment de l'éloquence du cœur. Qu'on juge avec

[1] Elle était grande, blonde, et son teint éblouissant de blancheur.

son esprit ce que cela devait produire ! Voilà où M. de Talleyrand est unique.

C'est aussi dans sa parole, dans sa manière de construire ses phrases. J'ai longtemps cherché quel était le mécanisme de cette conversation, toute composée de riens ou de choses souvent ordinaires, car nous n'avions pas toujours de bonnes fortunes comme l'histoire de madame de Latour-du-Pin ; mais ce mécanisme, je ne l'ai pas trouvé. Il n'existe pas ; c'est *l'art naturel* de parler, inculqué dès l'enfance à ceux qui en font usage, leur bon goût personnel leur enseignant plus tard l'usage qu'il en fallait faire. Ils ne savaient aucunement *se donner* ce que nous cherchions à découvrir en eux ; et lorsque l'Empereur voulut former des maisons et *des sociétés*, il créa bien des maisons *où l'on recevait*... mais des *causeries*, il n'en créa pas là où elles n'existaient pas avant lui. Aussi qu'arriva-t-il ? C'est qu'à sa chute tout tomba avec lui.

Parmi les hommes d'esprit que je voyais souvent, il en était un qui ne venait guère chez moi que le matin... ou, s'il venait dîner, c'était pour partir immédiatement après. Le cardinal ne l'aimait pas, et il le savait. Cet homme était Dussaulx.

Dussaulx avait été non pas révolutionnaire, mais

peut-être plus que cela, parce que, comblé par les financiers et les receveurs-généraux, il avait écrit, à l'époque où les malheurs de la France étaient à leur comble, des choses qui font frémir sur la haute finance, à laquelle il était redevable du peu qu'il avait. Mon père l'avait obligé en lui prêtant de l'argent à son entrée dans le monde, et sa reconnaissance fut aussi longue que sa vie. Ma mère, accoutumée à accueillir tous ceux que mon père avait accueillis, reçut Dussaulx lorsqu'après avoir été [1] *fructidorisé*, à ce que je crois, il revint à Paris après avoir vécu longtemps caché; mais un jour, le prince de Chalais, ami de ma mère, se trouvant chez elle avec Dussaulx, répéta à ma mère le propos *écrit* et imprimé par lui!... Ce propos, trop infâme pour que je le répète ici, nous fit horreur!... Il ne l'avait que trop écrit!... mais il en avait du remords, et depuis il écrivit beaucoup sur Robespierre, et attaqua le comité de Salut public avec une verve qui versa encore plus de haine sur les chefs de la sanglante tyrannie populaire... Après le 9 thermidor, il se mit avec Fréron, autre homme de l'époque, chantant la palinodie après la chute des siens... Leur journal était une feuille périodique appelée *l'Orateur du*

[1] Il ne fut pas arrêté, mais il vécut longtemps caché.

peuple... Le Véridique ensuite fut rédigé par lui...

Dussaulx était un des hommes les plus habiles, pour critiquer un livre, que j'aie connus, Hoffmann et M. de Feletz exceptés... Il y avait une moquerie sérieuse et consciencieuse dans la critique de Dussaulx, qui portait un coup mortel à celui qu'il frappait. Sa critique était terrible, parce qu'elle était toujours juste. Comme son esprit était fort remarquable, il ne manquait pas de saisir le côté ridicule de la pièce ou du livre, et il partait d'un point vrai. *Il lisait* avant de faire son article, et ne chargeait pas, comme je sais que font beaucoup de critiques, un secrétaire de lire pour eux, ou bien une maîtresse, une femme, une sœur dont les unes s'endorment quelquefois sur le livre qu'elles ne comprennent pas, et l'autre ne lit pas toujours ce qu'il doit lire pour faire son extrait. Dussaulx était critique comme Colnet, par exemple...Voilà encore un critique qui connaissait les devoirs d'un critique; il savait, comme Dussaulx et comme Salgues [1], aussi dire du mal du livre sans dire du mal de l'auteur : il est vrai que c'est la chose difficile en critique. Rien n'est plus aisé à mettre au

[1] Le *Journal de Paris* était rédigé en grande partie par lui.

bout de sa plume que des sottises grossières et très-souvent mensongères ; mais une critique saine, éclairée, voilà ce qui prend un temps qu'on ne veut pas lui donner. On va *en chemin de fer* sur la route de la critique... Il suit de là qu'on ne voit et qu'on n'entend pas ce qu'on lit et ce qu'on écrit, et que souvent on parle à faux d'une chose qui n'est même pas dans votre livre. Cela m'est arrivé à moi, ainsi vous pouvez m'en croire.

Dussaulx était sévère dans ses critiques ; il était judicieux, et son style était remarquable ; mais pas toujours, il était inégal... Il travaillait, à l'époque où je le voyais, au *Journal des Débats*, qui s'appela ensuite *Journal de l'Empire*... Plusieurs écrits détachés sur la Révolution ont ajouté à sa réputation littéraire, entre autres un fort court, mais étincelant de beauté, intitulé *Robespierre dévoilé*... Chénier avait Dussaulx en horreur. Il l'appelait un frère *perfide*.

Chénier ne venait pas chez moi, et à mon grand regret. Je ne voyais en lui que l'homme de lettres, le poëte, et non pas le Caïn que le parti contraire s'obstinait à trouver dans cet homme. Je le voyais dans une maison tierce, et assez souvent. Une fois j'eus le malheur de prononcer son nom devant M. d'Abrantès ; il me regarda avec colère, et me

dit : — Rappelez-vous que jamais l'homme qui a fait ce vers :

Le tyran dans sa cour remarqua mon absence, etc. [1]

n'entrera de mon consentement dans ma maison.

Je me le tins pour dit.

Un autre homme de talent, que je voyais beaucoup avant son malheur, c'était Legouvé [2]... J'aimais à la fois son talent et son esprit, tous deux avaient une sorte d'abandon qui me plaisait ; il ne préparait jamais sa conversation, comme beaucoup d'hommes de lettres de son temps. Il avait pour ses ouvrages des prédilections incroyables. Croirait-on qu'une pièce qu'il préférait à tout ce qu'il avait fait était une certaine œuvre faite en commun d'abord avec Laya, qu'il aimait tendrement, intitulée :

« *La mère des Brutus à Brutus son mari, en revenant du supplice de ses fils.* »

Le sujet et *le titre* étaient réclamés par Legouvé comme son bien, et il entrait dans des fureurs comiques lorsque je lui disais que personne ne les lui disputerait...

[1] Il avait fait ce vers contre l'Empereur.

[2] Gabriel-Jean-Baptiste-Marie Legouvé, né à Paris le 23 juin 1764. Son père était un avocat distingué.

Legouvé était le plus excellent des hommes, d'un caractère doux et rêveur. En lisant ses ouvrages, on reconnaît ce type particulier de son talent; nullement affecté dans sa conversation, d'une société aimable et sûre, d'une rare bonté, son commerce avait des charmes qu'on trouvait rarement alors dans celui des autres gens de lettres; ils étaient gourmés dans leur manière d'être. Qu'il était amusant lorsqu'on voulait lui faire dire du mal de ceux qui l'avaient critiqué! Il ne comprenait pas la haine ni la vengeance. La Harpe avait été indigne pour lui dans sa critique de *la Mort d'Abel*, qui après tout avait un grand charme, je l'avoue, et non-seulement à la lecture, mais à la représentation. Eh bien! Legouvé n'aimait pas qu'on dît du mal de La Harpe devant lui!

On trouvait du calme, du repos dans les scènes primitives et patriarcales de *la mort d'Abel*, qui nous reportaient aux premiers jours du monde dans un moment où les chemins étaient encore couverts de proscrits, les places publiques de sang innocent, et les prisons remplies de victimes. On trouvait une sorte de fraîcheur dans la peinture de ces mœurs de nos premiers pères, à côté des premiers sentiments de la haine surtout, apparaissant tout à coup avec ses douleurs, ses jalousies, ses vengeances et toutes les passions honteuses qu

dérivent d'elle... Mais elle ne tient qu'une place dans la pièce de Legouvé; on voit qu'il trouvait bien plus de plaisir à faire les scènes champêtres et les scènes d'amour et de paix que les querelles violentes. La catastrophe [1] est horrible.

Legouvé étant un jour à Bièvre, chez moi, en admirait la belle vallée, depuis Jouy jusqu'à Virginie... Il me dit qu'il voulait faire une idylle sur la vallée de Bièvre; il était alors midi : il part... demeure trois ou quatre heures absent, et revient avec une pièce de quarante à cinquante vers, l'une des plus charmantes choses qu'il ait faites, même en y comprenant *le Mérite des femmes*, cet ouvrage qui eut un si prodigieux succès, que Legouvé, toujours simple et naturel et d'une grande modestie, quoiqu'on ait dit le contraire, contestait fort plaisamment. Je ne sais ce que devint cette idylle écrite au crayon, et qui ne fut pas autre-

[1] La critique de *la Mort d'Abel* est injuste, comme toutes les critiques de La Harpe sur ses contemporains. *La Mort d'Abel* est admirablement versifiée ; c'est déjà quelque chose, et on y retrouve des scènes de Gessner, avec sa riante pastorale, et des scènes de Klopstock, avec leurs sombres beautés. M. de La Harpe a été *pédant* comme presque toujours, comme l'observe très-judicieusement M. Denne-Baron, dans son excellente biographie de Legouvé, dont ses amis doivent le remercier.

ment revue ; ce fut M. d'Abrantès qui la prit.

Sa tragédie d'*Epicharis* a de grandes beautés ; il y a mis de son âme, qui était belle, noble et généreuse. Tacite lui a fourni le texte et une partie des incidents ; mais encore dans *Epicharis* on retrouve cette pureté de diction que Legouvé a toujours eue pour première qualité de son talent.

Le Mérite des Femmes, et je dois le dire, toute femme que je suis, était sans doute un ouvrage parfaitement fait ; mais il avait un défaut sur lequel il était fort curieux de nous entendre discuter ensemble ; c'était la perfection des noms qu'il chantait. C'est partout des stations à faire. Il n'y a pas un nom qui ne demande une prière ; la perfection partout, enfin !

— Mais que vouliez-vous que je fisse, dès que je chantais les femmes? me disait-il tout ébouriffé de me voir prendre parti contre lui parce qu'il nous présentait trop parfaites, nous autres femmes... Je ne pouvais chanter que des vertus !

Il avait raison ; mais j'aimais à le pousser non pas pour le mettre en colère, mais pour qu'il sortît un peu de son caractère. Et cet effet avait toujours lieu lorsque je lui disais :

— Legouvé, il faut faire un ouvrage pour pendant votre *Mérite des Femmes*. Il faut faire *les Cr...*

...*es Femmes*... Vous y mettrez *Catherine II*

Élisabeth, Christine, Tullie, Messaline, Agrippine, Marie et *Catherine de Médicis...*

— Assez, assez ! s'écriait-il alors en se levant et frappant dans ses mains. Pour Dieu, laissez-moi respirer après cette nomenclature de monstres...

— Attendez, je n'ai pas fini... Et je reprenais : Jeanne de Naples... la Cenci... Marie Stuart !..

Oh ! alors, ici il entrait dans une vraie colère... c'était entre nous un sujet interminable de dispute. Lui voulait canoniser Marie Stuart ; mais moi, je la vois ce qu'elle est, une ravissante créature, sans doute, mais coupable, non-seulement de tenir une conduite irrégulière, mais d'avoir connu l'assassinat de son mari Darnley. Plaisanterie cessante, je soutenais une thèse facile à discuter, parce qu'elle était juste.

Legouvé fut perdu pour ses amis même avant sa mort. Cet esprit si doux, si aimable, s'altéra et devint presque nul !... Des chagrins, des malheurs dont la blessure[1] cachée par lui versait goutte à goutte le sang de la plaie dans l'âme, lui causèrent un dérangement total dans ses facultés intellectuelles. Il se retira du monde. Cet adieu fut pénible à tous ceux

[1] On sait que sa femme s'en fut avec M. de ***. Legouvé ne put résister à ce coup, et ne fit que languir après la connaissance qu'il eut de son malheur.

dont il était aimé... Cependant il redevint encore lui ; quelquefois on le retrouvait encore. Mais un jour, étant à la campagne chez mademoiselle Contat (alors madame de Parny), il tomba assez malheureusement pour que cette chute amenât le dérangement total de ses facultés. — Il perdit la raison, mais toujours par une cause spéciale et qui a sa source dans la chaleur de son âme, la bonté de son cœur. S'il eût été moins aimant, il vivrait encore peut-être. — Un homme de lettres, de cette même époque que Legouvé, et qui vit encore tandis que sa victime est dans la tombe, pourrait, s'il le voulait, donner de curieux détails sur la cause de la folie du malheureux Legouvé... J'avoue que cet homme, quelque esprit qu'il ait, m'a toujours déplu, en raison de l'affection que j'avais pour Legouvé [1]...

Avec Legouvé, je voyais aussi Lemercier chez moi... C'était le même esprit, doux et charmant dans la conversation, mais avec plus de *trait*, si l'on peut dire ce mot tout français et qu'on ne

[1] Legouvé mourut paisiblement trois ans après la perte de sa femme; c'était un ami pour beaucoup de ceux qui le connaissaient, comme il était un des premiers poëtes du moment où il vivait. Son fils, qui fut camarade de collége du mien, annonce le plus grand talent, et succèdera à son

pourrait traduire. Lemercier était aussi plus profond, et en même temps il est parfaitement aimable ; il avait de cette amabilité sociale d'autrefois et les plus douces manières. Sa causerie reposait et attachait en même temps. Il contait surtout admirablement, avec un *sotto voce* parfaitement harmonieux. Sa figure était agréable, sans être belle ; sa taille petite et son ensemble maladif, comme il l'était en effet presque toujours. Il disait les vers avec une bonne diction, mais une lettre qu'il ne pouvait pas bien prononcer (L) donnait quelque chose d'étrange à sa diction. Il avait eu une querelle avec l'Empereur, et l'on prétendait que cela devait m'empêcher de le voir.

— Pourquoi donc cela ? répondis-je ; si M. Lemercier parlait mal de l'Empereur devant moi, je comprends que sa présence serait inconvenante dans ma maison. Mais il a trop bon goût et moi aussi pour que la conversation ne tourne pas vers un autre sujet que celui-là. —

En effet, jamais Lemercier ne m'a parlé de l'Empereur. Un jour il me dit :

— Il faut que je vous lise une pièce de moi qu'ils ne veulent pas jouer aux Français.

— C'est donc à faire un aussi beau vacarme que *Pinto ?* — Il sourit... il ne pouvait se fâcher, il connaissait mon opinion sur *Pinto*, que je regar-

dais dès lors comme un chef-d'œuvre dramatique.

— Si je donnais ma pièce, on sifflerait encore plus qu'à *Pinto*.

— Ce n'est pas possible.

— C'est vrai; mais ici, il y a des capucins, des cardinaux... on a ramené le clergé et toutes ses bannières... Jugez quels cris on pousserait, joints aux sifflets, en admettant que la censure laissât passer l'ouvrage.

— Eh bien! venez nous la lire; ici vous êtes sûr d'être jugé ce que vous êtes, un homme de talent et de mérite. Nous n'avons pas de partialité *de parti*.

Il ne voulut qu'un auditoire peu nombreux. Il vint la lire lui-même, et sa pièce eut un grand et beau succès.

C'était *la Journée des Dupes*, belle composition, non-seulement dramatique, mais politique et morale. Je n'ai pas entendu de pièce qui, à la lecture, m'ait autant amusé que celle-là. —

Les artistes que je voyais dans mon intimité étaient tous aimables et sociables, à part leur talent et leur spécialité. C'étaient Garat, Crescentini, mademoiselle Duchamp, Nadermann, Frédéric Duvernoy, Boïeldieu, Nicolo-Isouard, Dussek, Steibelt, Drouet, Libon, Hulmandel, et ... foule d'autres noms également connus.

Garat, Nadermann, Steibelt, Crescentini et Libon étaient les plus assidus chez moi. Steibelt était mon maître de piano et Libon m'accompagnait; il accompagnait aussi mes enfants.

Garat a été fort connu comme chanteur de romances, mais non pas comme il aurait fallu qu'il le fût comme homme du monde. Garat était fort spirituel; il avait une tournure de phrase que je n'ai vue qu'à lui, et cette originalité avait d'abord du piquant et presque toujours du charme. Jamais je n'ai eu Garat pendant toute une soirée chez moi sans qu'il laissât échapper un mot spirituel, fin et très-souvent mordant. Quelle ravissante manière de chanter! comme cet homme accentuait!... comme il comprenait Gluck!... Il avait toujours quelque histoire sur Gluck, ou sur Mozart, ou sur Beethoven. Une particularité du caractère de Garat, c'est la bonne foi avec laquelle il reconnaissait le talent dans autrui; ainsi Crescentini, lorsqu'il chantait, trouvait toujours Garat au bout du piano l'écoutant avec l'admiration la plus profonde.

—Voilà du chant! disait-il un jour, après avoir entendu chez moi chanter à Crescentini le bel air : *Ombra adorata aspetta;* voilà comme on chante...

Nourrit le père, qui était bien loin de chanter et surtout de jouer comme son fils, débuta vers ce même temps dans je ne sais plus quelle pièce, et

dans *le Devin du Village*[1]. Garat me demanda la permission de me l'amener pour me le faire entendre. Il chanta, sa voix était ravissante, mais il ne me fit aucune impression... Garat était sur des charbons ardents :

— Comment chantes-tu ce morceau ? disait-il en faisant grimacer encore plus sa figure de singe. Il se mettait alors en attitude et chantait :

> Je vais revoir ma charmante maîtresse,
> Adieu plaisirs, grandeurs, richesse, etc.

N'as-tu donc pas une maîtresse que tu aies quittée pendant un mois et que tu vas revoir ? s'écriait Garat en colère. —

Garat avait une main estropiée et ne pouvait s'accompagner ; jamais il n'avait pu trouver, disait-il, un homme capable de l'accompagner que Carbonnel... Carbonnel était l'homme, en effet, qui connût le mieux toutes les nuances de l'accompagnement...

Garat ne s'accompagnait avec deux doigts que des boléros ou des airs basques, qu'il chantait dans la perfection... et puis de petits airs italiens de Crescentini, comme : *Clori la pastorella,—Numi*

[1] Je crois même que ce ne fut que dans *le Devin du Village ;* mais je n'en suis pas sûre.

se giusti siete!... Addio! Il chantait tout cela comme un homme possédant à fond la science du chant ; et c'est cet homme que j'ai entendu accuser de ne pas savoir la musique [1]!... Cela me rappelle ce que lui disait Sacchini :

— *Vous êtes la musique même...*

Garat était royaliste au fond du cœur, et quand on le pressait un peu, il chantait admirablement l'air de *Pauvre Jacques!...*

Crescentini, après avoir fait les délices de Lisbonne, de Madrid et de l'Italie, vint à Paris pour y avoir les mêmes triomphes. A Madrid sa voix se perdit presque entièrement ; mais il lui restait son admirable méthode, qui n'a pas de supérieure... cette divine mélodie donnée aux notes et aux cordes vocales par la volonté d'un homme qui, n'ayant plus de voix, s'en fait une et se fait admirer, fait pleurer et soulève toutes les émotions

[1] Voici un fait que je puis certifier. M. d'Abrantès me rapporta de Parme, en 1806, plus de cent partitions *manuscrites* de *Cimarosa*, *Guglielmi*, *Fioravanti*, et il avait trouvé tout cela à Parme. J'annonçai cette bonne nouvelle à Garat ; il vint le lendemain matin. Nous déjeunâmes ensemble, et après, nous nous mîmes à parcourir les partitions. Il ne fut arrêté par aucun passage, lut tout à livre ouvert, et fut parfaitement aimable et gai. Il déchiffrait tout cela en marchant et causant.

avec sa voix factice, mais dans laquelle est passée son âme!...

Crescentini est bien vieux, et pourtant dans la Parthénope, la ville aux chansons, aux fêtes d'harmonie, Crescentini a été choisi pour diriger le conservatoire... Honneur à lui! il fera de bons élèves.

Jamais je ne perdrai le souvenir de madame Grassini et de Crescentini dans *Roméo et Juliette*, au troisième acte surtout, lorsque, trouvant Juliette dans la tombe, Roméo la reconnaît et s'empoisonne... Alors commençait le duo, chef-d'œuvre de Zingarelli :

Odiosa mi si rende questa mia vita!...

Non! jamais l'acteur le plus tragique, le plus dramatique dans son jeu, ne le fut au delà de Crescentini dans cette admirable scène où Juliette s'éveille au moment où le poison agit déjà sur son amant!... Ce fut en lui voyant jouer *Roméo et Juliette*, et surtout après la belle scène du duel, que l'Empereur donna la croix de la Couronne-de-Fer à Crescentini.

Nadermann avait, avec son beau talent, le meilleur et le plus excellent caractère. Lorsque mon frère était ici, il ne faisait alors que peu de musique chez moi; c'était Albert qui *était* et prétendait *être* mon barde. Mais autrement nous jouions

très-souvent des duos de harpe et de piano, Nadermann et moi, et il composait ces morceaux exprès pour nous. Qui ne connaît pas en Europe le duo de Nadermann, pour piano et harpe, dédié à madame Junot? il fit ce morceau exprès pour un concert qui eut lieu au Raincy[1]. Il avait un beau talent de composition, Nadermann. Frédéric Duvernoy venait aussi se joindre à nous quand nous étions au Raincy et que nous faisions de la musique dans le grand salon, formant à la fois salon de musique et billard. — Libon avait un charmant talent : doux comme son esprit et ses manières, qui sont excellentes.

Steibelt était un type à part des autres artistes qui venaient chez moi; estimé comme talent, mais méprisé comme homme, il avait une détestable réputation qu'il soutenait avec une rare impudence. Jamais il n'abaissa son regard devant celui d'un honnête homme, si l'honnête homme était un ignorant en musique. Il avait une profonde indifférence pour la valeur des jugements du monde, et toute sa crainte, son unique volonté était non pas d'être mal jugé, mais de ne pas faire effet.

[1] Il composa pour lui, Libon et moi, un trio intitulé *la Pensée*, dont le thème est une romance de moi : *Ma peine a devancé l'aurore!* Il eut un grand succès.

Lorsque je le pris pour maître, on s'empressa d'avertir mes femmes de ne laisser traîner aucun bijou, aucune chose précieuse... C'était merveilleux comme sa réputation était faite et établie. — Quel malheur! quelle affliction pour la femme de cet homme de voir un aussi beau talent plongé dans une impénitence finale qui devait naturellement abrutir son talent! Je ne suis pas de l'avis de ceux qui disent :

— Qu'importe! voyez Mozart!...

Eh bien! Mozart eût peut-être fait un chef-d'œuvre au-dessus de *Don Juan* s'il eût été un autre homme. — Et puis Mozart ne faisait rien contre l'honneur... Au reste, je dois dire que Steibelt n'a rien pris chez moi que *mon argent*, pendant les deux ans qu'il a été mon maître; mais il l'a bien gagné. Jamais je n'ai vu mieux donner leçon. J'ai vu Steibelt passer une heure à me faire jouer la première page de la fantaisie de *Bélisaire*, pour que je la lui fisse entendre comme il le voulait. Sans doute, il était fort négligent; mais il ne l'était que lorsqu'il voyait que l'élève ne faisait rien : alors il pensait à autre chose.

Quel talent! quelle puissance d'exécution! Listz et lui, voilà les deux hommes qui m'ont émue sur le piano. Steibelt a le premier révélé la musique

romantique ; la première fantaisie avec le même mode de variations, par triolets, en mineur, par octaves, fut faite par lui. — C'est toujours sa belle fantaisie des *Mystères d'Isis*, puis celle de *Bélisaire*, qu'on imite aujourd'hui... Lorsqu'il jouait devant des gens capables de l'apprécier, il s'élevait jusqu'au sublime dans les sons harmoniques ; ces *tremendos* qu'il employait si à propos et que ceux qui ne l'ont pas entendu ne savent pas encore faire, quelque progrès, quelque immense progrès qu'ait pu faire le piano depuis lui ! — Cette manière de bouleverser un instrument, je ne l'ai vue, je le répète, qu'à Listz. M. de Thalberg [1] me rappelle Dussek davantage, mais Steibelt m'est représenté avec le progrès dans Listz ; car on peut dire que Steibelt est le fondateur de la musique romantique pour le piano.

Steibelt était le plus étrange des hommes : il

[1] Je déclare ici n'établir aucun parallèle. Le talent de M. de Thalberg est admirable, et je ne le mets ni au-dessus ni non plus au-dessous de Listz ; mais par la même raison que les yeux ne reçoivent pas tous la même impression de la beauté d'une femme, les oreilles ne sont-elles pas soumises à la même délicatesse des organes? J'adore le talent de Listz ; j'avoue qu'il a le don de me faire pleurer, parce que je crois qu'il pleure. Son émotion n'est pas feinte ; elle se communique à mon âme plus que la perfection du toucher.

fallait l'écouter ; autrement il agissait singulièrement, comme on le va voir.

Un jour il était au Raincy. Il y avait eu une grande chasse, et M. d'Abrantès avait engagé beaucoup de monde à dîner, entre autres le cardinal Maury... Après le dîner, le cardinal, qui, à son ordinaire, avait parfaitement officié, se mit dans un grand fauteuil contre une des colonnes qui séparent les deux salons, et se crut bien à l'abri de l'œil investigateur de Steibelt, qui regardait partout, avant de commencer, pour savoir s'il n'y avait pas dans le salon quelqu'un qui lui déplût ; le cardinal abhorrait la musique ; en général, il n'aimait pas les arts et n'y entendait rien... Steibelt commença. C'était un morceau d'inspiration et d'improvisation sur un charmant air de son bel opéra de *la Princesse de Babylone*, qu'il a composé presque en entier chez moi... Il avait bu ce jour-là du vin de Champagne frappé et du vin de Madère excellent, et sa verve musicale était aussi fervente que jamais... Tout à coup il s'arrête, et un ronflement pareil au grondement d'un taureau se fait entendre... C'était le cardinal, qui s'était endormi presqu'au commencement du morceau et que le voisinage du piano, son ennemi, n'avait pu tenir éveillé... Nos éclats de rire le réveillèrent, mais à demi... Il entr'ouvrit les yeux...

voulut parler ; mais sa langue lourde et empâtée refusa le service, et il retomba. Steibelt s'inclina, comme pour demander pardon ; puis il se remit au piano... Mais qui le connaissait pouvait voir combien il avait d'humeur. Cependant, à mesure qu'il avançait dans son improvisation, son succès parmi nous releva son moral... Sa tête ne demeura plus penchée... Il regarda autour de lui avec orgueil... La chose allait donc bien, lorsqu'à un passage qui demandait de la douceur et l'absence des pédales, que Steibelt employait beaucoup, comme on le sait, le ronflement domina le piano à un tel point que tout le monde se mit à rire. Steibelt, furieux, imagina une singulière vengeance : il calcule en un moment la composition de l'accord *le plus discordant* du clavier, et alors, employant toute la force de ses deux poignets et de la pédale, il frappa cet accord aux oreilles du cardinal, et puis quitta le piano et s'en alla en disant : *J'aimerais mieux jouer devant un buffle de la campagne de Rome.*

Le cardinal, réveillé en sursaut par cette harmonie diabolique, après s'être endormi au son d'une musique céleste, fit un bond en l'air, et retombant sur sa bergère, à peine éveillé, il se crut en enfer. Malgré l'inconvenance de la conduite de Steibelt, que nous aurions dû réparer au lieu de

l'augmenter, nous nous mîmes tous à rire avec un abandon qu'excitait d'ailleurs la figure du cardinal... Mais ce ne fut pas long, et le calme se rétablit bientôt. Le cardinal convint que *le musicien*, comme il appelait Steibelt, devait être fâché, et que le sommeil n'est de mise que lorsqu'on est dans son lit : tout en racontant cela il prenait congé, et s'en allait en bâillant.

On courut après Steibelt, qui était dans le parc à se promener avec Nicolo, avec qui il logeait dans la maison Russe[1], en face du château. M. d'Abrantès avait beaucoup d'humeur de ce qu'il avait fait, et me gronda beaucoup aussi d'avoir ri... Je défendis Steibelt ainsi que moi, en disant que l'inconvenance était bien plutôt dans l'homme qui dort dans le salon d'une femme où se trouvent d'autres femmes... M. d'Abrantès et ces messieurs me donnèrent enfin raison... mais Steibelt était furieux. Dormir aux chants des Gangarides! s'écriait-il,... le plus beau chœur de l'opéra!...

Il emporta cet opéra en Russie. Je ne sais s'il l'a donné.

[1] La maison Russe est une des charmantes fabriques qui servent à loger des étrangers au Raincy, comme la Pompe à feu, la maison de l'Horloge, la porte de Chelles, la maison du Rendez-vous.

Je viens de nommer Nicolo Isouard. C'était un de mes plus intimes habitués. J'ai rarement rencontré dans le monde un artiste aussi complaisant, aussi bon ; il avait la tête folle, mais bien du talent. *Le Médecin turc*,... *Joconde*, le charmant opéra de *Joconde* ; le premier acte de la *Lampe merveilleuse*, si différent des autres, une foule de productions détachées, font preuve du talent musical de Nicolo... Mais ce que ses amis seuls connaissent, c'est son esprit gai, actif..., son caractère serviable..., son inépuisable bonté. Toujours prêt à partir pour Rome, s'il l'avait fallu, pour rendre service n'importe à qui... Nicolo chantait, sans voix, tout ce qu'on lui présentait. Il contrefaisait toutes les voix de l'Opéra, des Bouffes, de l'Opéra-Comique... Martin était copié par lui, derrière un paravent ; de manière, non pas à s'y tromper, mais à faire rire par la ressemblance de l'accent... Jamais Nicolo ne fut arrêté un instant, quand il entrait une fois dans une affaire comme dans une plaisanterie. Souvent, au Raincy, à Bièvres ou à Neuilly, après avoir fait de la musique, nous voulions danser... Alors Nicolo prenait un violon, grimpait sur une table, et nous jouait des contredanses, ayant une paupière retroussée, des manches d'habit venant au coude, et mêlant un couplet de complainte à chaque figure... Alors c'é-

taient des rires fous qui duraient toute la soirée.

Deux amies logeaient avec moi à Paris et à la campagne, et deux femmes des aides-de-camp de M. d'Abrantès venaient dîner avec moi tous les jours. L'une était madame de Grandsaigne, femme du colonel Grandsaigne, premier aide-de-camp, et l'autre, madame Thomassin, femme d'un chef d'escadron, aussi aide-de-camp de mon mari...

Celle de mes amies qui logeaient avec moi, que je regardais et regarde encore aujourd'hui comme ma sœur, est madame la baronne Lallemand. Jamais on ne vit une plus charmante créature : grande, élancée, une taille de jonc, fine, ronde et déliée, un regard ravissant donné par de grands yeux bleus... une abondance de cheveux châtains tombant sur des épaules admirables, des dents de perles, une main, un pied d'enfant. Tout, dans sa personne, était enchanteur : aussi quel effet elle produisait lorsqu'elle allait dans le monde !... J'en étais fière. Mes enfants étaient encore trop jeunes pour m'occuper en ce genre ; toute ma coquetterie de femme, dont je n'ai jamais voulu faire usage pour moi, se réveilla pour Caroline... J'étais fâchée lorsqu'elle n'était pas mise selon mon goût. Son mari était à l'armée, il me l'avait laissée, et je jouissais délicieusement de la société intime de cette compagne, dont l'esprit naïf et fin, le cœur

dévoué à l'amitié, n'eut, pendant neuf ans que nous passâmes sous le même toit ensemble, d'autre sollicitude que de m'entourer de soins et d'affection; aussi, quels que soient le temps, les événements, nous nous retrouvons toujours avec notre amitié et nos souvenirs, qui sont purs même d'une pensée de mécontentement [1].

L'autre jeune femme de mes amis qui demeurait avec moi était veuve du général Laplanche-Mortière. Elle était jeune et agréable, petite, mais bien faite. Sa vue était très-basse, ce qui nuisait à ses yeux, qui étaient fort beaux et d'un bleu foncé, avec des paupières noires, ce qui rend ces yeux-là très-rares... Madame Mortière était douce et d'un commerce agréable. Elle avait un fort beau talent de dessin, et chantait agréablement... Elle était de mes amies, mais non pas aussi intimement que madame Lallemand. Elle est remariée, et elle est aujourd'hui madame la baronne de Montgardé.

Madame de Grandsaigne n'était pas jolie. Elle était vive, alerte, avait de belles dents qui la rendaient gaie, et souvent la faisaient plus rire qu'elle

[1] Le général Lallemand, mari de Caroline de Lartigues, fille du plus riche planteur de Saint-Domingue, a été aide-de-camp de M. d'Abrantès. Il est aujourd'hui pair de France.

ne voulait... Mais elle n'avait que ses dents; il les fallait bien montrer... Elle avait l'esprit prompt, la repartie vive, surtout pour une parole sèche... Elle avait de la facilité à toutes choses qui rendaient son commerce agréable. Je montais presque tous les jours à cheval avec elle. Elle y montait comme un jeune garçon, et pouvait au besoin dompter un cheval.

Madame Thomassin était agréable, douce, mélancolique; une prévision de son sort, malgré sa jeunesse, lui disait qu'elle n'avait que peu de jours à vivre... elle était déjà frappée de la cruelle maladie dont elle mourut quelques années après, ayant à peine accompli sa vingt-septième année!...

J'avais aussi près de moi une nièce de M. d'Abrantès, mademoiselle Clotilde Chaudon... Elle avait dix-sept ans. Elle était charmante, faite à peindre, de jolis cheveux blonds, une peau admirable, de belles dents, et tout ce qui pouvait plaire si elle avait eu de jolies mains et de jolis pieds. Clotilde dansait, était assez bonne musicienne, vive comme un lutin, et jolie à l'avenant. On voit que le noyau de la société qu'on trouvait chez moi avant qu'il n'y vînt même un étranger était formé de manière à ne pas faire craindre l'ennui à la personne qui venait passer deux heures avec nous.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE ET DES PORTRAITS DES ARTISTES.

SECONDE PARTIE.

SOCIÉTÉ SOUS L'EMPIRE.

J'ai parlé des hommes de lettres [1] qui venaient chez moi, et dont l'esprit donnait tant de charme à une conversation soutenue, mais non pédante. Maintenant, il faut y ajouter les hommes d'esprit, qui contribuaient autant et peut-être plus que les autres à l'agrément de nos soupers et de nos soirées.

J'ai parlé de M. de Cherval. Son portrait, déjà tracé par moi, ne peut l'être assez souvent; car je l'aime et le respecte comme un père. Son esprit est profond, mais on ne s'en aperçoit pas dans un salon; il conte alors, il cause, et toujours les autres se taisent pour l'écouter. Cela est encore

[1] Il y en a dont les noms se retrouveront par la suite, et dont je n'ai pas fait mention; c'est qu'alors je les aurais oubliés, ou qu'ils ne seraient venus que rarement chez moi. De ce nombre était, par exemple, l'abbé Delille : il ne nous aimait pas, nous autres gens de l'Empire, et il ne fut peut-être pas accueilli par M. d'Abrantès comme il aurait dû peut-être, mais surtout voulu l'être.

aujourd'hui, et pourtant il a tout à l'heure quatre-vingt-trois ans !

M. de Sainte-Foix était un homme spirituel, un homme du monde, ayant d'excellentes manières et contant des choses du temps passé avec un charme sans pareil, et cela sans prendre l'état de conteur ; il avait l'air de céder à une instance. J'avais toujours un nouveau plaisir à l'écouter.

M. de Montrond était aussi un habitué du soir chez moi. Son esprit est connu de tout le monde ; ce qui l'est moins, c'est la grande instruction et même la science qui accompagnent cet esprit. Son caractère est un type qui a formé de mauvais modèles, tandis que l'original était inimitable... Il connaissait le monde entier... voyait la bonne et la mauvaise compagnie indifféremment, n'ayant jamais dans l'une le ton de l'autre, et préférant d'ailleurs la bonne, où il passait sa vie. Spirituel autant qu'on peut l'être, il possède le talent assez rare de se moquer des gens tout en les faisant rire. D'une bravoure reconnue, insoucieux de fâcher ou d'être agréable, à moins que ses affections ne soient engagées dans la question, il a une façon de dire qui n'est qu'à lui, et rappelle le genre que devait avoir M. de Grammont... il a cette assurance à la fois insolente et polie qui faisait répondre

par M. de Grammont à Louis XIV, qui se plaignait de n'avoir plus de dents :

Eh ! sire, qui est-ce qui a des dents ?...

Et il lui en montrait trente-deux magnifiques.

A son esprit, M. de Montrond joignait l'usage du grand monde, et avait dans la bonne société les plus excellentes manières. Jamais, par exemple, il n'était grossier, ce que l'on voit si souvent aujourd'hui être pris pour de l'aisance. M. de Montrond disait un mot mordant, jamais malhonnête. Il avait eu de grands succès parmi les femmes, qu'il aimait après ou tout autant que le jeu. Cette vie un peu à la Valmont l'avait jeté dans la route d'une charmante femme, qui était devenue la sienne, et qu'alors il n'avait plus aimée du tout : c'était la duchesse de Fleury [1]. Jamais, au reste, il ne parlait de sa femme ; et il venait chez moi depuis bien des années, que je ne me doutais même pas qu'il fût ou qu'il eût été marié.

L'existence de M. de Montrond, sur laquelle beaucoup de gens ont dit des bêtises, comme cela arrive toujours quand on raisonne sur ce qu'on ne sait pas, est beaucoup moins mystérieuse qu'on ne le croit. Il a de l'ambition sans but, ce qui est funeste toujours, mais surtout à l'époque où M. de

[1] Mademoiselle de Coigny, fille du marquis de Coigny.

Montrond marquait dans le monde ; il possède d'excellentes qualités... et le prouve en ayant de longues et fidèles amitiés ; il est dévoué aux gens qu'il aime : après cela, le nombre en est petit, je le sais, mais la chose alors en est plus certaine. Je l'ai vu fort souvent, non-seulement à Paris, mais à la campagne, aux eaux, dans cette intimité enfin où l'homme ne se masque qu'un jour et se dévoile le lendemain ; il donne aux pauvres... Il est bon maître, et tient à honneur seulement de se montrer méchant et frivole, sans être ni l'un ni l'autre, chose à laquelle il a réussi.

M. de Montrond ne contait jamais : il était en cela le contraire de M. de Sainte-Foix ; lorsqu'il avait cependant quelque bonne chose à dire, alors il s'y prenait de telle manière, qu'il faisait autrement qu'un autre et si différemment, il mettait, par exemple, tant de sérieux à dire l'aventure la plus bouffonne, qu'il fallait renoncer à la raconter après lui. Beau joueur en perdant, mais seulement sous le rapport de l'argent, car il était insupportable *au wisth*, qu'il y gagnât ou qu'il y perdît, il était continuellement au moment de se faire une querelle, qu'il aurait au reste parfaitement soutenue.

Enfin, j'ai beaucoup vu M. de Montrond, et crois le connaître assez pour dire que ce qui est

pour presque tout le monde est surtout vrai pour lui : c'est qu'il est mal jugé...

Un fait positif, c'est qu'il a des amis qui lui sont attachés depuis quarante ans... Dire et vouloir persuader qu'il est bon, je ne l'entreprendrai pas, non plus que d'indiquer sa conversation comme un cours de morale ; mais un homme qui est fidèle à ses affections, quel que soit le vent qui souffle sur elles, n'est pas non plus un méchant homme. Le mal des jugements portés sur des personnages très-connus vient particulièrement de la légèreté avec laquelle on recueille des traditions, sans même s'inquiéter si elles sont plus ou moins fidèles.

M. de Saint-Aulaire, aujourd'hui notre ambassadeur à Vienne, venait aussi chez moi... il était de la maison de l'Empereur, et je l'avais connu avant mon mariage, chez ma mère, où il allait habituellement. Son esprit charmant et doux, ses bonnes manières, sa façon piquante de raconter, sa distraction ensuite parfaitement réelle, lui donnaient un charme tout particulier. Il discutait avec une extrême mesure, et jamais *en disputant*. Il n'était pas comme beaucoup de littérateurs que je connais, qui, à peine dans la carrière, jugent et tranchent sur les plus belles renommées, et se croient Lamartine ou bien Victor Hugo pour avoir fait des vers... Quant à M. de Saint-Aulaire, il

était *sociable* au-delà de tout ce que je vois maintenant.

Mais un homme qui était pour moi plus qu'un homme aimable, car son cœur et son esprit étaient tous deux dans ce que son affection me témoignait, c'était M. de Narbonne!

Son portrait a souvent été tracé : on a beaucoup parlé de lui ; on a beaucoup vanté sa politesse, ses manières distinguées, son esprit même... Eh bien! jamais on n'a pu donner une idée juste, ni tracer même une silhouette ressemblante du comte Louis de Narbonne. J'en parlerai souvent dans le cours de cet ouvrage, et avant d'aller plus loin, je voudrais pouvoir placer ici plusieurs lettres [1] qu'il

[1] Ces lettres me furent écrites au moment où je reçus la nouvelle de la mort de mon mari.

Voici quelques lignes de l'une d'elles.

« Et, dans un tel malheur, je suis à trois cents lieues de
« vous *, ou plutôt je ne suis pas où vous êtes!... mais n'im-
« porte; vous savez que partout et toujours vous pouvez
« compter sur moi comme sur votre frère... sur votre père!...
« Dites-vous bien surtout que si j'étais malheureux, il n'est
« rien que je ne vous demandasse. Adieu, serrez vos enfants
« contre votre pauvre cœur, et faites tout pour vous con-
« server à eux et à ceux qui vous aiment...

* Il était à Torgau, où l'Empereur l'avait envoyé en sortant de sa ambassade d'Autriche... ce fut là qu'il mourut aussi deux mois après avoir écrit cette lettre... Je ne le revis pas!..

m'écrivit dans un moment bien pénible. Elles montreraient à quel point M. de Narbonne était aimant et bon. On lui a refusé d'être attaché à ses amis, c'est une calomnie : les amis qui eurent à se plaindre de lui, c'est qu'ils furent, eux, ingrats et perfides. Je sais que depuis la mort de celui qu'ils devaient bénir, loin de l'accuser ; je sais qu'ils ont osé élever la voix et parler de la *légèreté de cœur* de M. de Narbonne... Si son cœur était léger, ensuite, c'est qu'il en avait un ; chose fort douteuse chez quelques-uns de ceux qui parlaient ainsi.

Si jamais un portrait *écrit* fut difficile à faire, c'est celui de M. de Narbonne ; il y avait dans sa nature, dans son langage, un charme qui échappait à l'analyse. Il était spirituel naturellement, instruit sans pédanterie, parlant et connaissant à fond plusieurs langues, s'occupant d'études sérieuses sur la guerre et l'administration ; d'une bonté de cœur, d'une jeunesse d'âme bien méritoires chez un homme qui avait passé sa vie à la cour, et avait été élevé par une mère tout entière dans ces menées d'intrigues de coteries qui faisaient la vie des gens de Versailles. M. de Narbonne devait être un autre homme ; mais sa nature était d'élite, et ces natures-là, loin de se corrompre, se retrempent au milieu du mal... Sans doute il était léger dans beaucoup d'habitudes de la vie,

mais jamais rien de sérieux n'était froissé par lui... Madame de Staël, qui lui avait sauvé la vie en 1792, était pour lui l'objet d'un culte sacré. Il est des affections, disait-il, dont le souvenir est une chose sainte... Il adorait ses enfants, et sa mère était pour lui ce que devait être une mère de l'époque de la sienne, c'est-à-dire qu'il était toujours dans une attitude respectueuse, qui pourtant n'avait rien de ridicule à son âge, et sa mère elle-même était bien ce qu'il fallait pour porter ce nom de *duchesse de Narbonne!...* Cette vieille femme de la cour de Louis XV, dame d'honneur de Mesdames, qui avait survécu à son temps et à ses maîtres..., ce débris de l'époque de madame Dubarry, je l'ai vue encore bien fraîche de pensées et de souvenirs.

J'ai dit que M. de Narbonne *contait* peu; son esprit n'allait pas à ce genre de conversation; il ne l'aimait pas : aussi appelait-il M. de Sainte-Foix *la sultane Scheherazade*. Quant à lui, lorsqu'il contait, on ne s'en doutait pas... C'était un peu M. de Talleyrand, mais lorsque celui-ci était de bonne humeur. Pour M. de Narbonne, il était toujours égal, toujours bon pour ses amis, les écoutant, répondant à leurs chagrins, lorsque lui-même quelquefois était accablé d'ennuis... La perte d'un tel ami devait être et fut en effet dou-

loureusement sentie par moi. L'amie en souffrit par le cœur, la maîtresse de maison ne le remplaça jamais!...

J'ai parlé du cardinal Maury; il était d'une immense ressource dans un salon comme le mien, malgré les inconvénients de sa brusquerie; le cardinal trouvait aussi en moi beaucoup de reconnaissance pour la préférence qu'il m'accordait; il n'allait aussi régulièrement que chez moi...

Millin, conservateur ou directeur du cabinet des Médailles, était aussi de ma grande intimité; il venait chaque jour, et par son heureux caractère, ses connaissances (qu'on lui disputait, mais qui n'en étaient pas moins fort étendues et réelles), son esprit *anecdotique* et conteur, sa manière d'être toujours vouée à la gaîté, et sa volonté de s'amuser en amusant les autres, avec toutes ses qualités, Millin formait un des appuis les plus solides de notre société. Voulait-on jouer la comédie, Millin prenait le rôle qu'on lui donnait... Il aurait joué le marquis de Moncade, Othello, Crispin ou bien le Misanthrope, avec la même complaisance. Il est vrai qu'il jouait la comédie aussi mal que possible; mais c'est égal... Voulait-on jouer des charades en action, ce que nous faisions très-souvent, oh! alors, Millin était dans son centre!... il distribuait les rôles... mettait les turbans, faisait

des casques de papier avec une dextérité admirable, et tout cela avec un sérieux d'autant plus grand, qu'il s'amusait en conscience... Et puis, lorsqu'il voyait qu'on avait assez des charades, des répétitions, il faisait apporter de sa propre bibliothèque, qui était fort belle, une vingtaine de collections de voyages, de costumes, de belles gravures[1], qu'il étalait sur le billard, et là, prenant une queue, il démontrait en nasillant et faisant l'explication des planches. C'était surtout aux portraits de femmes qu'il était comique! Il fallait l'entendre lorsqu'il faisait l'histoire de la sultane Ipomai!... et puis celle du prince Isouf!... Il était alors bien amusant!...

Un autre homme bien spirituel, qui venait aussi souvent chez moi, et n'était pas aussi connu alors qu'il l'a été depuis, c'est M. de Planard... il avait déjà fait à cette époque *la Nièce supposée*... Il était fort timide, mais fort aimable... il jouait la comédie chez moi à Neuilly, et il excellait avec Millin dans les charades en action.

On rencontrait aussi chez moi Geoffroy de Saint-Hilaire, dont le beau talent rivalisait avec Cuvier, le docteur Hallé, Corvisart, lorsqu'il était à Paris,

[1] Comme, par exemple, le voyage de Melling à Constantinople.

Desgenettes, qui était mon ami plus que mon médecin, enfin une foule d'autres notabilités parmi les artistes, comme, par exemple, Gérard, Girodet et Augustin[1], ainsi que d'autres gens de lettres dont les noms trouveront leur place à mesure que nous avancerons dans la narration des événements de l'époque. Parmi les hommes du monde remarquables par leur esprit, il faut aussi placer M. le duc Decazes. Il n'était pas alors ce qu'il est devenu depuis, et comme nous l'avons vu peu de temps après l'époque dont je parle; il n'était pas encore un des grands de la terre; mais il était comme toujours un homme parfaitement spirituel, aimable et gracieux, et d'un commerce doux et facile, qui avait un grand charme... Je le voyais souvent; il était un de nos habitués.

M. de Grefulhe, que je voyais aussi beaucoup, était un homme fort remarquable. Son esprit sérieux, qui tout à coup prenait une couleur railleuse, sans amertume pourtant, mais frappant toujours à coup sûr, avait un grand charme d'étrangeté, et cependant il y avait un accord complet en lui. Sa figure et sa tournure, toutes deux d'une grande distinction, ajoutaient à ce que sa conver-

[1] Célèbre peintre en miniature, et rival d'Isabey; mais Isabey lui était supérieur.

sation avait de puissance; son visage pâle, ses cheveux d'un noir de jais, ainsi que ses yeux; sa bouche, dont le sourire était aussi rare [1] que fin et spirituel, et s'accordait avec son regard et sa parole; sa personne, enfin, était celle d'un homme distingué sous tous les rapports et par tout ce qu'on exige dans la haute et bonne société.

M. Alexandre de Girardin était plus qu'un habitué chez moi; c'était un ami. C'était un homme redouté plus qu'il n'était méchant; on craignait son esprit très-fin et surtout très-clairvoyant pour discerner aussitôt les ridicules; mais excepté cette triste partie de nous-mêmes, je ne l'ai jamais entendu attaquer personne sérieusement; il est au contraire fort dévoué aux amitiés saintes, et depuis plus de trente ans que je le connais, je l'ai toujours trouvé digne d'être mon ami, et je ne dis pas la même chose de beaucoup de gens qui ont la prétention de l'être. M. le comte de Girardin fut longtemps fort à la mode à Paris, où cette mode ne donne guère son sceptre facilement... Il était fort jeune, mais déjà son esprit se montrait tel qu'il est, et malgré son

[1] La peinture que je fais là de M. de Grefulhe lui donne de la ressemblance avec un héros de roman, et pourtant jamais homme ne le fut moins que lui. Il est en tout d'une nature absolue et positive.

apparente légèreté, il joignait à cet esprit, non-seulement du monde, mais plus sérieux qu'on ne le croit, un cœur parfait pour ses amis. Sa mère avait en lui le fils le plus respectueux et le plus tendre. Au milieu de ses succès les plus bruyants et certes les mieux faits pour tourner une jeune tête, il ne manquait *jamais* un seul jour d'aller voir sa mère à l'issue de son dîner, qui avait lieu pour elle à cinq heures précises. M. Alexandre de Girardin demeurait auprès d'elle pendant une heure et souvent plus : quelquefois madame T.....n venait le chercher avant l'heure fixée... Il la laissait attendre :

— Va donc, mon fils, lui disait sa mère en souriant.

— Non, non, répondait-il avec une grâce charmante, je ne veux pas perdre un de mes bons moments.

L'homme qui agit ainsi à vingt-cinq ans et dans l'âge des plus fougueuses passions n'est *jamais*, en aucun temps, autre chose qu'un homme digne d'être estimé, autant qu'aimé de ses amis.

Il contribuait aussi grandement à l'agrément de nos bonnes soirées, lorsque les éternels voyages de l'Empereur permettaient à tout ce qui portait une épée de demeurer à Paris quelques mois.

En remontant aux premiers temps de l'Empire,

on trouve une époque assez remarquable, c'est l'établissement de la société et de l'étiquette. Les princesses l'apprenaient, et l'apprenaient vite; quelques-unes furent même tout près de l'impertinence. L'Empereur le sut, et fut très-sévère avec ses sœurs... mais bientôt il eut, lui aussi, une lutte à soutenir avec elles. La princesse Borghèse n'avait que le duché de Guastalla!... — Qu'est-ce que Guastalla, mon bon petit frère? demandait-elle gentiment à l'Empereur. Est-ce une belle grande ville, avec un beau palais et des sujets?...

— Guastalla est un village... un bourg, répondait assez durement l'Empereur, dans les États de Parme et de Plaisance...

— Un village! un bourg! s'écria la princesse en se redressant de sa hauteur sur sa chaise longue... un village!... *la date buona,* fratello!... et que voulez-vous que j'en fasse?...

— Ce que tu voudras...

— Comment! ce que je voudrai!... Et elle se mit à pleurer.

— Annonciata [1] est *grande* duchesse!... et elle

[1] Vrai nom de madame Murat. Elle a pris depuis le nom de Caroline, qui est probablement le second de ses noms. Mais dans son enfance, et avant son arrivée à Paris, on l'appelait *Annonciata*.

est ma cadette!... pourquoi donc ne suis-je pas autant qu'elle, au moins?... elle a des *états*... elle a des ministres!... — Napoléon, lui dit enfin la princesse, je vous préviens que je vous arrache les yeux si je ne suis pas mieux traitée. Et mon pauvre Camille! pourquoi ne rien faire pour lui?

— C'est un imbécile.

— C'est vrai... mais qu'est-ce que ça fait?...

L'Empereur leva les épaules... la princesse pleurait à sanglots... L'Empereur l'aimait, et au fond elle n'était pas méchante... et puis elle était si *câline!*... si habile à émouvoir!... si belle en pleurant!...

Le résultat de cette attaque fut qu'on donna le pauvre peuple piémontais à gouverner au prince Camille.

Lorsque les autres sœurs virent que les larmes et les scènes avaient du succès, l'Empereur n'en manqua pas, et n'eut plus un moment de repos. La grande-duchesse de Berg voulut la couronne royale, et même un beau royaume, et la princesse Élisa un empire. Tout allait par hiérarchie selon elles, et pas un droit n'était oublié... L'Empereur écouta longtemps en silence, se contentant de ne pas répondre; mais la princesse Élisa n'était pas belle en pleurant, et la grande-duchesse de Berg

n'était rien moins que douce : aussi l'Empereur finit-il par se fâcher, et ce fut alors qu'un jour il dit, en frappant du pied :

— Pardieu ! ces femmes-là sont étranges ! on dirait, en vérité, que nous partageons l'héritage du feu roi notre père !...

Lavalette était aussi, et dans tous les temps, un habitué de ma maison ; il était fort aimable et racontait à ravir. Ce fut lui qui, en sortant de chez l'Empereur, nous rapporta ce mot qu'il avait entendu...

Une femme que je voyais très-souvent et avec un charme toujours nouveau, c'était la duchesse de Raguse. Nous étions liées aussi intimement que deux femmes peuvent l'être, et je l'aimais autant qu'on peut aimer une amie... Charmante, gaie, vive, spirituelle, très-instruite, naturelle et possédant tous les avantages d'une haute position dans le monde social, jusqu'à une grande fortune, ce qui la double encore... la duchesse de Raguse était, à cette époque, la plus chère de mes amies, et toutes les fois que j'entendais annoncer son nom, il me faisait le même effet que celui de M. de Narbonne : l'amie était heureuse, la maîtresse de maison contente.

L'esprit de la duchesse de Raguse est d'une nature remarquablement attachante lorsqu'on en a

la clef; non pas qu'elle soit difficile à trouver, la duchesse est trop naturelle pour cela; mais elle est peu facile à contenter, et dès que les gens ne lui plaisent pas, elle devient silencieuse et se met à bâiller. Mais qu'elle soit au milieu de gens qui lui conviennent ou qu'elle aime, alors son esprit a des éclats, des jets d'une lumière non-seulement brillante, mais chaleureuse; elle est à toutes les questions; elle comprend tout ce qui se dit... Que de journées délicieuses j'ai passées avec elle!... seules toutes deux, à Viry, dans une maison dont elle a fait un paradis!... C'est là qu'il la fallait entendre et voir!...

Elle était de ma grande intimité. Son mari était le frère d'armes que M. d'Abrantès aimait le mieux et le plus; ils avaient été élevés ensemble au collége de Châtillon-sur-Seine, et depuis, cette liaison d'enfance avait pris des forces dans la fraternité d'armes qu'ils contractèrent à l'armée d'Italie, où tous deux étaient aides-de-camp du général en chef.

Un homme que je n'ai pas encore nommé, et qui était, à cette époque, l'homme le plus remarquable, peut-être, de la Cour impériale, et qui était de ma société intime, c'est M. le comte de Forbin!... Jolie tournure, figure agréable, esprit charmant, talents distingués, naissance honorable

et belle, caractère facile, manières exquises de politesse et de bon goût... M. de Forbin possédait tous ces avantages à un degré fort éminent; il était aussi un de mes habitués. Il y a bien de la tristesse dans ce souvenir!...

J'étais établie au Raincy après le départ de l'Empereur pour l'Allemagne, lorsque M. d'Abrantès me dit qu'il fallait me disposer à recevoir les princesses et l'Impératrice, mais chacune séparément, pour que les honneurs fussent faciles à rendre; et il avait raison, car, malgré la hiérarchie toute naturelle, il fallait toujours que les princesses, surtout la princesse Pauline, fussent en première ligne.

L'Impératrice et la Reine Hortense vinrent les premières. L'Impératrice avait avec elle madame de Rémusat, madame de Lavalette, madame d'Arberg et M. de Beaumont. La Reine avait madame de Brock, et je ne me rappelle plus le nom du chambellan.

La journée était superbe; nous montâmes tous dans des calèches en forme de gondoles, et faites pour parcourir facilement les routes ferrées du parc du Raincy, et même les belles routes de la forêt de Bondy, dont nous avions la jouissance pour chasser, et dans laquelle nous nous promenions tous les jours. Une chasse au daim avait été ordonnée dès

la veille, mais dans l'intérieur du parc. Plusieurs hommes, désignés par l'Impératrice, étaient venus dès le matin pour se trouver au Raincy au moment de l'arrivée de Joséphine, qui, selon sa coutume, fut d'une ponctualité admirable [1]. Tous les hommes désignés avaient été invités pour le déjeuner; dans le nombre était M. de Montbreton, premier écuyer de la princesse Pauline; il était depuis long-temps l'ami de ma famille et le mien : son aimable esprit, sa bonté, sa vivacité et sa joyeuse gaîté surtout, qui doublait toujours celle de la moindre réunion où il se trouvait, le faisaient aimer de tous ceux dont il fréquentait la maison. Leste, gai, vif, chasseur déterminé, sonnant comme un maître, on le voyait toujours le premier en avant dans ces belles routes du Raincy, ayant autour de lui sa trompe lorsqu'il ne sonnait pas, ou bien on l'entendait au loin appelant les chasseurs et sonnant un rappel; mais ce qui est bien curieux, c'est que M. de Montbreton est toujours le même qu'à cette époque.

L'Impératrice fut charmante. La Reine Hor-

[1] Elle était tellement exacte, qu'à la Malmaison je ne me rappelle pas l'avoir vue arriver dans le salon à dix heures moins seize ou dix-sept minutes; toujours à dix heures moins un quart juste.

tense chanta, on fit de la musique, on causa; on eut enfin une journée aussi agréable que si l'étiquette ne s'en fût pas mêlée, et pourtant on ne s'en écartait pas d'une ligne. Madame d'Arberg était là.

En parlant des dames du palais, il en est plusieurs dont je n'ai pas ajouté les noms, parce qu'elles ont pour moi une spécialité d'affection ou de toute autre chose qui me fait retrouver une place plus convenable pour les peindre et en donner une idée.

Madame d'Arberg est d'une famille noble parmi les nobles dans cette Allemagne, pays du blason et des généalogies. Mais quelle que fût son origine, elle avait cette marque de la vraie noblesse, qui consiste à ne la pas vanter en même temps qu'elle porte à la révolte lorsqu'on la veut attaquer. Madame d'Arberg avait été admirablement belle, grande, bien faite, d'une noble tournure; elle avait de la distinction jusque dans les plis de son manteau de cour; et quoique sa fortune la privât de mettre d'aussi beaux diamants que beaucoup de femmes qui l'écrasaient ou qui *croyaient* l'écraser de leur titre de nouvelle duchesse, elle avait l'air aussi imposant que pas une de celles qui l'entouraient.

J'aimais madame d'Arberg : elle-même avait

pour moi de l'amitié, et j'ai toujours compris comment elle avait eu des répulsions dans ce pays de cour, où elle primait trop naturellement pour ne pas trouver des antipathies dans celles qui voulaient avoir le premier jour ce que donnent et amènent les siècles.

En apprenant le déjeuner de l'Impératrice, la princesse Pauline, qui cette année-là occupait les appartements du rez-de-chaussée de Saint-Cloud[1], voulut venir, quoique le froid fût déjà vif, et que d'ailleurs elle, qui ne pouvait aller en voiture qu'avec des précautions infinies, ne pourrait pas suivre la chasse. M. d'Abrantès, qui lui parlait fort *amicalement*[2], lui objecta tout cela.

—Eh bien! nous ne chasserons pas.— Mais que ferons-nous?—Nous causerons.

Ce n'était pas le côté de sa personne qu'il fallait admirer que la conversation, surtout quand elle entreprenait de nous réciter Pétrarque, le tout en mon honneur, disait-elle, parce que je me nomme Laure.

—J'ai bien peur, madame, que ce froid-là

[1] Les appartements à gauche en entrant dans la cour, au-dessous de l'Impératrice.

[2] Ils avaient dû se marier. Le mariage n'eut pas lieu, parce que ni l'un ni l'autre n'*étaient assez riches*.

ne vous soit nuisible, lui dit M. d'Abrantès.

Le fait réel, c'est que nous avions peur qu'elle ne s'ennuyât et ne prît en effet quelque nouvelle douleur dans une longue promenade en calèche dans les bois déjà dépouillés du Raincy.

Enfin il n'y eut pas moyen de l'en empêcher; nous lui donnâmes à déjeuner avec une douzaine de personnes qu'elle désigna. Dans le nombre était M. de Forbin, qui venait d'être nommé son chambellan.

C'est ici le lieu de rappeler les noms des personnes qui composaient quelques-unes des maisons impériales, en femmes seulement; je nommerai les hommes plus tard dans la maison de l'Empereur.

Maison de l'Impératrice.

Madame de La Rochefoucault, dame d'honneur.
Madame de Lavalette, dame d'atours.

Madame de Rémusat, Madame la duchesse de Bassano, Madame Duchâtel, Madame d'Arberg, Madame de Mortemart, Madame de Montmorency, Madame de Marescot, Madame de Bouillé, Madame Octave de Ségur,	Dames du Palais.

Madame de Chevreuse,
Madame Philippe de Ségur,
Madame de Luçay,
Madame la maréchale Ney,
Madame la maréchale Lannes,
Madame la duchesse de Rovigo,
Madame de Lauriston,
Madame de Vaux,
Madame de Montalivet,

} Dames du Palais.

Mademoiselle d'Arberg (depuis madame la comtesse Klein);
Madame de Colbert (Auguste);
Madame de Serrant (mademoiselle de Vaudreuil);
Madame Gazani, lectrice.

Maison de madame Mère.

Dame d'honneur.

Madame la baronne de Fontanges (la créole, mais point l'amie de madame de Montesson).

Dames pour accompagner.

Madame la maréchale Soult, duchesse de Dalmatie;
Madame la duchesse d'Abrantès;
Madame la princesse d'Eckmühl;
Madame la baronne de Saint-Sauveur (fille du prince Masserano).
Madame la comtesse de Laborde-Méréville;
Madame la comtesse de Fleurieu;
Madame la comtesse Dupuis;
Madame de Saint-Pern;

Madame de Rochefort;
Madame de Bressieux.

Madame de Chantereine, lectrice, succédant à mademoiselle de Launay [1].

Chambellans : MM. de Brissac et de Laville.

Écuyers : MM. de Beaumont, sénateur, général Destrées et vicomte d'Arlincourt.

Premier aumônier : M. l'évêque de Verceil.
Aumôniers ordinaires : MM.

La maison de la princesse Pauline était montée plus magnifiquement qu'aucune autre. L'Empereur lui avait donné un jouet pour l'empêcher de pleurer : elle avait des pages, ce qu'aucune de ses sœurs n'avait à Paris, à moins qu'elles ne fussent reines. Cette quantité de dames et d'officiers dans la maison venait de ce que le prince Camille était gouverneur-général par-delà les Alpes.

Cette maison de la princesse Borghèse n'était connue de nous qu'en ce qui concernait la France. Deux seules femmes furent connues à Paris, l'une, madame de Cavour, parce qu'elle vint y faire son

[1] Mademoiselle de Launay, charmante personne, fut obligée de quitter Madame, ce qui me fit personnellement de la peine. Elle était la seule personne jeune dans le vaste château de Pont, et nous nous entendions à merveille ensemble. Elle était sœur de la lectrice de la reine Hortense.

service, et l'autre, madame de Mathis, par l'amour que l'Empereur eut pour elle. Le reste nous était presque étranger.

Mais, en revanche, quelques-unes des dames françaises attachées à la princesse étaient fort aimées et fort répandues dans la société de l'Empire. De ce nombre, je dois citer la marquise de Bréhan ; elle était liée avec moi, et venait habituellement dans ma maison. C'est une femme non-seulement spirituelle, mais instruite plus qu'une femme ne l'est ordinairement. Sûre en amitié, solide dans ses affections, madame de Bréhan est une de ces amies qu'on pleure à jamais quand on les perd, mais qu'on est aussi bien heureuse d'avoir comme moi depuis tant d'années.

Maison de la reine Hortense.

Madame la comtesse de Viry, dame d'honneur ;
Madame la baronne de Broc, dame pour accompagner ;
Madame la comtesse d'Arguzon, dame pour accompagner ;
Madame la comtesse Mollien, dame pour accompagner ;
Madame la duchesse de Villeneuve, dame pour accompagner ;
Mademoiselle Cochelet, lectrice ;
M. de Boucheporn, chambellan ;
M. de Villeneuve, chambellan ;
Madame de Boubers, gouvernante des jeunes princes ;
Madame de Boucheporn, sous-gouvernante ;

Madame de Mornay, sous-gouvernante;
Monsieur l'abbé Bertrand, aumônier;
M. , second aumônier.

Maison de la princesse Joseph.

La maison de la reine Julie était si peu nombreuse que nous connaissions à peine ses dames, excepté, toutefois, madame la comtesse de Girardin, la dame d'honneur que chacun aimait parce qu'elle était une charmante et gracieuse personne [1].

[1] Autrefois madame la duchesse d'Aiguillon. Elle était en prison avec Joséphine, lorsqu'un geôlier vint chercher un meuble qui appartenait à madame de Beauharnais...—Mais, s'écrièrent les compagnes de chambre de la pauvre Joséphine, elle n'est pas condamnée!... Le geôlier se mit à rire. — C'est chose toute prête... ne vous en inquiétez pas!...

Les femmes alors se mirent à pleurer; mais madame de Beauharnais les consola.

— Que craignez-vous? leur dit-elle... il n'est pas possible que je meure! ne faut-il pas que je sois reine de France?

Elle la crurent folle!...

En effet, une vieille esclave de la Martinique lui avait prédit qu'elle *serait reine de France*, *et mourrait* DANS UN HOSPICE.

— Eh! pourquoi ne pas nommer votre maison? lui dit presque en colère la duchesse d'Aiguillon, qui souffrait de

Maison de la grande-duchesse de Berg.

Madame de Beauharnais, dame d'honneur;
Madame Adélaïde de La Grange, dame pour accompagner (plus tard madame de Curnieux);
Madame la comtesse de Saint-Martin, dame pour accompagner;
Madame de Colbert (Alphonse), dame pour accompagner;
Madame la baronne Lambert, dame pour accompagner;
Madame , dame pour accompagner;
Madame Michel, lectrice;
M. d'Aligre, chambellan;
M. de Cambis, écuyer.

On voit que les maisons des princesses étaient formées de manière à donner de l'âme et de la

voir son amie dans cette sorte de tranquillité; pourquoi ne pas nommer votre maison tout de suite?...

— Eh bien! oui, et je vous nommerai ma dame d'honneur, lorsque je serai reine de France!...

Mais lorsque l'Impératrice fut couronnée, elle se rappela l'amie dont l'affection avait adouci ses malheurs, et la demanda à Napoléon pour dame d'honneur.

— Non, dit l'Empereur, elle est *divorcée!...*

Mais, plus tard, il fut moins sévère pour une femme qui possédait toutes les qualités et toutes les vertus. Madame Louis de Girardin fut nommée dame d'honneur de la reine Julie.

gaieté à une cour qui ne demandait que des fêtes. Et, pour des fêtes, que faut-il ?... Il faut de la jeunesse, de la fortune et de la beauté; avec cela, une cour sera la plus brillante de l'univers.

Madame de Barral, favorite de la princesse Pauline, était, à cette époque, une des plus jolies femmes de Paris, et il y en avait beaucoup. Non-seulement la Cour impériale en renfermait un grand nombre, mais Paris alors était brillant d'un luxe de beauté autant que de celui de ses fêtes. Combien il était augmenté, par exemple, lorsque dans une de ces fêtes on y voyait rassemblées toutes les femmes dont la beauté vraiment remarquable portait leur nom au-delà des mers. La princesse Borghèse, madame de Canisy [1], madame de Barral, madame Gazani, la duchesse de Montébello, madame Savary, madame de Bassano, madame Pellaprat, madame de Laborde, mademoiselle Masséna,

[1] Madame de Canisy était la plus belle personne et l'une des plus aimables de la Cour impériale, sans comparaison... quand je songe à cette époque où vingt-cinq femmes belles à être suivies, comme le prouvent au reste leurs bustes et leurs portraits, embellissaient une fête, et que je vois comme il est facile de passer aujourd'hui pour *belle*, je souris et m'étonne... On a donné, par exemple, le sceptre de la beauté il y a trois ans à une femme, *grisette* de naissance et de figure!... on n'était pas difficile.

la grande-duchesse de Berg, madame Regnault de Saint-Jean-d'Angély, madame Duchâtel, madame de Lavalette, madame Augereau, et une foule de noms qui rappelleraient les charmants visages auxquels ils appartenaient; et plus tard, madame la duchesse de Guiche, la duchesse d'Esclignac, madame de Castellane, mesdemoiselles de Laborde, mademoiselle de Lavauguyon, depuis madame de Carignan, mademoiselle de Cetto, mademoiselle de Bourgoin; et si l'on ajoute les beautés contemporaines, madame Récamier, madame Tallien, madame Michel, et tant d'autres femmes moins belles, mais toujours charmantes, on croira aisément qu'une fête où tout cela se trouvait devait être brillante et joyeuse. Dans le nombre des jolies femmes, il faut mettre madame de Broc, madame Mollien, la duchesse de Raguse, madame de Massa, madame Perregaux, et tant d'autres qui étaient fraîches, jeunes et jolies à faire envie, et quelques femmes qui étaient en dehors de la Cour de la Restauration. Mais, après ce dernier effort, la nature, fatiguée, à ce qu'il paraît, d'avoir tant produit, veut se reposer de ses fatigues.

J'ai raconté plus haut les déjeûners donnés à Madame Mère et à l'impératrice Joséphine. La grande-duchesse de Berg, qui alors était en grande

coquetterie avec M. d'Abrantès, voulut à son tour venir au Raincy. C'était comme un pélerinage que chacun voulait faire; la grande-duchesse de Berg y vint donc aussi, accompagnée de madame Lambert et de madame Adélaïde de La Grange, ainsi que de M. de Cambis, son premier écuyer. Le grand-duc, pendant ce temps-là, se battait tant qu'il pouvait à Iéna et *autres lieux*.

J'avais été en grande intimité avec la grande-duchesse de Berg à son arrivée à Paris; mais cette intimité avait été plutôt ordonnée par ma mère qu'amenée par la sympathie: nous étions déjà assez grandes l'une et l'autre pour *causer*, et elle ne connaissait ni mes habitudes d'études, ni mes goûts. J'avais d'ailleurs une amie, Laure de Caseaux [1], ma sœur de cœur, avec qui j'étais liée depuis mon enfance, avec qui je passais ma vie; j'étais aussi très-liée avec mademoiselle de Périgord, toutes deux charmantes et bonnes jeunes filles, élégantes, et tout autre chose pour moi qu'une

[1] Laure de Caseaux était une jeune fille gaie, vive, spirituelle, bonne et charmante. Son père était premier président au parlement de Bordeaux, et sa mère était mademoiselle de Taillefer. Laure de Caseaux était de mon âge, fille unique et héritière de plus de 300,000 livres de rentes!... élevée à ravir par une mère la plus digne des femmes, et une gouvernante, mademoiselle Roulier, également bonne

jolie jeune personne, à la vérité, mais seulement *cela*, et d'une ignorance qui allait jusqu'à la plus grande de tout... Cependant, comme la jeunesse est confiante, je me liai avec elle selon le désir de sa mère et de la mienne, ainsi que de son excellent oncle Joseph, chez lequel elle logeait, dans sa maison de la rue du Rocher, lorsqu'elle venait à Paris de Saint-Germain, où elle était en pension chez madame Campan, qui alors était l'institutrice la plus en vogue... Mais nos causeries étaient

pour cette tâche, elle leur donna la douce jouissance de voir réussir leur entreprise. Jamais éducation n'eut un plus brillant succès. Le cœur, l'esprit, les talents à un degré supérieur, tout vint justifier de ce que pouvait produire une éducation bien dirigée avec une personne comme Laure de Caseaux!... Elle donna plus tard des preuves d'une autre admirable partie d'elle-même, lorsque ses malheurs l'appelèrent à rendre témoignage de sa force et de son courage... son âme se montra alors ce qu'elle était, la plus belle partie d'elle-même... Elle est aujourd'hui mariée à M. de Cassarède, et établie près de Pau, et là, après avoir été la meilleure des filles, elle est la meilleure des mères... Mademoiselle Mélanie de Périgord, fille d'Archambaud de Périgord, frère de M. de Talleyrand, était l'autre amie dont j'ai parlé, d'une belle et grande naissance, et fort riche héritière aussi; elle avait, comme Laure de Caseaux, tous les avantages de cœur et d'esprit qui font aimer ceux qui les possèdent : aussi l'aimai-je tendrement, et mon amitié, toujours la même, ne finira qu'avec moi.

nulles, et le temps se passait, de sa part et de la mienne, à regarder et montrer son écrin, qui, déjà à cette époque, se trouvait très-remarquable pour une jeune personne (c'était pendant la campagne d'Égypte); cela, pour le dire en passant, me causait une petite douleur, car enfin quelle est la jeune fille de quatorze ans qui voit philosophiquement ce qui pare une autre jeune fille... Je ne sais si sa vanité en a beaucoup joui, mais moi je sais que mon amitié ne s'en est pas accrue; et toutes les fois que je rentrais chez moi en revenant de la rue du Rocher, je pensais à mes deux amies, si bonnes et si simples avec tout ce qui devait leur inspirer de l'orgueil, et qui jamais ne m'avaient fait sentir que ma fortune était au-dessous de la leur. Nous en vînmes, malgré tout cela, à nous tutoyer, Caroline Bonaparte et moi. Nous étions assez inconnues l'une à l'autre, cependant, et la suite m'a bien prouvé que pour elle, du moins, elle ne me connaissait pas du tout!... surtout à l'époque dont je parle... lors de ces chasses du Raincy.

L'hiver fut terrible; malgré la rigueur du froid les chasses eurent lieu : je ne pouvais les suivre à cheval, étant dans un commencement de grossesse; mais je suivais en voiture découverte. C'était la même chose pour voir la chasse et même pour le daim, pauvre bête, qui s'en vint se faire prendre

un jour jusque dans ma calèche, mais non pour autre chose qu'il m'importait beaucoup de connaître... La chasse eut un plein succès ; la princesse dîna au Raincy et y passa la soirée. Nicolo Isouard y était ; on fit de la musique ; Nicolo et moi, nous chantâmes le beau duo de la *Camilla* de Fioraventi, et puis Nicolo chanta quelques-unes de ses jolies romances, entre autres une appelée *le pauvre Hylas !...* Cette particularité de la romance d'Hylas, qu'*une autre personne* se rappellera sans doute comme je me la rappelle, lui prouvera que j'ai une excellente mémoire.

L'hiver fut brillant. Tous les ministres donnaient des bals et des fêtes superbes : le ministre de la Marine, surtout, se distingua des autres, en ce que son local était le plus magnifique de toute la troupe ministérielle. Quelles que fussent les inquiétudes de l'Impératrice, elle venait toujours à ces fêtes avec le front serein : il lui fallait parler à M. de Metternich, dont certes le cabinet, pour être forcément fidèle, n'en était pas plus ami ; à M. le ministre de Wurtemberg, qui était, ainsi que celui de Bavière, dans la même position ; à tout le corps diplomatique enfin, qui était notre ennemi, ou bien tellement lié à nos intérêts, que ceux qui qui nous étaient fidèles devaient craindre une défaite pour la France. Cela n'empêchait pas M. de

Metternich de valser avec la grande-duchesse de Berg, M. de Cetto de donner sa charmante fille pour faire une nymphe dans un quadrille, et le ministre de Wurtemberg de faire la partie de l'Impératrice. Pour le gros Decrès, il circulait dans sa longue galerie, où il y avait de bien jolies femmes, mais aussi bien mauvaise compagnie : ce qui arriva, au reste, le même soir le prouvera.

Il y avait eu un souper, mais servi de telle sorte, que beaucoup de gens avaient faim... Vers trois heures du matin, deux ou trois femmes, qui connaissaient très-intimement le ministre de la Marine, dirent entre elles : Si nous allions chercher le ministre et nous faire donner à souper! On interroge les valets de chambre, qui répondent qu'il est dans le bal... Mais où est-il? C'était cependant bien lui, plus que le duc d'Orléans le père [1], qui devait s'appeler la cathédrale de Reims! On regarde... l'un des jeunes gens qui donnaient le bras à ces dames se levait sur la pointe de ses pieds et le *hélait* tant qu'il pouvait... Enfin il dit un mot à l'une des trois dames, et tout à coup la troupe chercheuse disparut par une petite porte qui donnait dans l'intérieur des appartements.

[1] M. le duc d'Orléans, père de celui qui périt dans la révolution.

— Où nous menez-vous donc? dit l'une des jeunes femmes; on n'y voit goutte.

Ils étaient en effet dans un corridor fort sombre, d'où l'on n'entendait déjà plus qu'imparfaitement le bruit de la fête... Le silence et l'obscurité régnaient dans cette partie de la maison... Le conducteur des jeunes femmes paraissait connaître admirablement tous les détours de cette vaste maison... Enfin, un bruit singulier se fit entendre... : c'était comme de la musique, mais barbare, dissonnante, et tellement bizarre, que les femmes s'arrêtèrent pour écouter.

Le bruit venait d'une chambre contre laquelle elles venaient d'arriver; de vifs rayons de lumière se glissaient par l'intervalle de la porte mal jointe et venaient briller sur le satin blanc des souliers des jeunes danseuses... Tout à coup le jeune homme qui les avait guidées quitte le bras de celle qu'il conduisait, et, se coulant vers la porte, il l'ouvrit tout à coup en leur disant tout bas d'entrer; mais ce qu'elles virent leur donna d'abord un tel accès de joie rieuse, qu'elles ne purent qu'éclater, ce qu'elles firent si bruyamment, que celui qui était l'objet de cette fougue plaisante se prit à rire comme elles [1].

[1] Depuis que j'ai parlé très-succinctement de cette petite

Ce n'était ni plus ni moins que le maître du lieu..., mais débarrassé des insignes de sa grandeur et tout simplement en habit de ville... ; mais il n'était pas seul, et avait pour lui tenir compagnie trois fort jolies femmes dont la toilette de bal prouvait qu'elles venaient de la fête.

— Qu'est-ce que c'est donc que cette *romance* que vous chantiez à tue-tête ? dit madame de M... au ministre.... Je croyais que vous ne faisiez de la musique qu'avec votre porte-voix, vous autres gens de mer ?...

— Ah! c'est... c'est ma chanson de haut-bord !... Je la chantais à Madame.

— *Ah! c'est joliment joli,* dit la madame..., et... Madame de T... se retourna à demi et lança un de ces coups d'œil impertinemment aristocratiques sur la madame, dont la langue se tint *coi* tout aussitôt... Madame de M... se leva et fit signe à ses compagnes.

— Dites-moi où nous pouvons trouver à manger, mon cher amiral, dit-elle au ministre, qui paraissait assez honteux de la descente faite par l'ennemi. Cependant, il comprit qu'il ne devait pas augmenter

aventure dans mes Mémoires, j'ai revu l'une des trois femmes qui étaient en *quête* du ministre de la Marine, et l'histoire me fut racontée telle que je la mets ici.

le ridicule de l'histoire, qui serait sûrement contée, et sonnant avec violence, il fit accourir deux ou trois valets de chambre auxquels il intima l'ordre de servir ces trois dames (les jeunes gens les attendaient dans le corridor). Decrès comprenait très-bien que ces dames n'étaient pas seules, mais il était loin de se douter que des officiers de son état-major fussent de la partie. Quand les dames quittèrent la chambre, la hardiesse lui revint.

— Voulez-vous entendre ma chanson? dit-il à madame de M...

— Non, non, s'écria-t-elle en se bouchant les oreilles.

— Vraiment! dit-il fort ironiquement; ah! vous venez à quatre heures du matin chercher un vieux libertin comme moi dans son antre, et vous vous en iriez comme vous y êtes venue? cela ne se peut pas.

Et il entonna d'une voix de Stentor le premier couplet... Les dames se sauvèrent aussi rapidement qu'elles le purent, y voyant à peine; mais leurs conducteurs les attendaient, et dans la crainte eux-mêmes d'être aperçus, ils les entraînèrent, mais pas assez promptement pour que leurs oreilles ne fussent frappées désagréablement par le poëme du dithyrambe ministériel.

C'était, au reste, l'homme le plus cynique et

le plus dépourvu de toute retenue... Il avait de l'esprit cependant. Ses collègues ne le plaçaient pas très-haut ; ses inférieurs le détestaient, et ses supérieurs n'en faisaient rien qu'un ministre premier commis.

Je voyais aussi beaucoup la maréchale Ney. Elle me plaisait par tout le charme de douceur qu'il y avait dans elle ; son esprit était ce que je veux trouver dans une femme : il était fin et doux ; elle y joignait des talents charmants. Enfin elle était une femme des plus agréables à avoir non-seulement dans son salon, mais dans son intimité. Je la préférais à sa sœur ; elle était bien plus naturelle que madame de Broc.

Cherchant tous les moyens de reformer cette société qui était si désunie, j'en imaginai un nouveau : ce fut de faire trouver ensemble tous les enfants de ces jeunes mères qui se trouvaient être du même âge. Ma fille aînée avait alors six ans. Je fis faire en son nom des invitations à tous les enfants de son âge, et même à ceux de deux ans au-dessus et de deux ans au-dessous. Cette liste fut immense, et, dès la première année, nous eûmes près de soixante ou quatre-vingts enfants. On leur donnait les marionnettes, le singe savant, le général Jacquot, et puis à neuf heures et demie ou dix heures, on servait un ambigu où dominaient surtout les

meringues, les plombières et les charlottes russes, et puis tout le bon petit peuple allait se coucher. Lorsque les enfants étaient partis avec leurs gouvernantes et leurs bonnes, les jeunes mères dansaient une ou deux valses, quelques contredanses, et puis à minuit on soupait et à deux ou trois heures on allait se coucher, heureux non-seulement de s'être trouvés et rapprochés par ce lien tout amical et presque saint de ces enfants, riant et jouant ensemble, formant ainsi entre eux pour l'avenir une chaîne d'amitié, une liaison que rien ne devait rompre. Tous les six janvier, jour de naissance de ma fille, la même fête avait lieu chez moi. A mesure que les années arrivaient les enfants grandissaient; les amusements changèrent aussi : les marionnettes, la lanterne magique, firent place à Olivier [1], aux serins savants, à Fitz-James, et enfin, en 1813, dernière année de nos fêtes régulières du 6 janvier, ma fille aînée *dansa le menuet de la cour avec Abraham,* son maître. Les jeunes filles commençaient déjà à remplacer les enfants : il y avait même une sorte d'émulation parmi les jeunes

[1] Olivier était un homme qui faisait des tours de cartes et d'adresse avec un talent merveilleux. Il avait surtout un certain tour d'un anneau dans une boîte, et cette boîte fermée... Enfin, les enfants en étaient dans le ravissement...

personnes; quant aux mères, elles avaient toujours continué à remplacer les enfants dans ma grande galerie, où se donnaient toutes les fêtes du 6 janvier. Nous dansions, nous riions comme nos enfants... Hélas! nous riions sans doute, car nous ne pouvions pas prévoir la violence de l'orage qui s'avançait sur nous sombre et menaçant...

Le jour de Saint-Joseph, je donnais également une fête d'enfants à ma fille, mais bien moins nombreuse, à laquelle elle invitait seulement ses jeunes amies; nous dansions ensuite comme le 6 janvier, et nous nous amusions beaucoup plus que lorsque nous allions au bal chez le ministre de la Guerre ou de la Marine. C'était aussi la fête de l'Impératrice; et ma fille allait ordinairement la lui souhaiter.

La maréchale Ney donnait aussi des bals d'enfants et des bals *déguisés*. Un jour de carnaval de l'une des années précédentes, elle en donna un charmant auquel furent invités mes enfants. Je devais m'y rendre aussi, et après le départ de nos enfants nous devions jouer des charades en action.

Je fis faire à mes deux filles deux ravissants petits costumes de *majas*, l'un blanc, pour l'aînée, et l'autre blanc et rouge pour la cadette; je donnai ordre à leur gouvernante, qui était une Anglaise

(mademoiselle Podewin [1]), de conduire ses élèves chez la maréchale Ney. Comme la maréchale Ney n'a pas de fille, les miennes n'allaient jamais chez elles comme chez madame de Rovigo et les autres femmes de cette époque. Ce n'était pas non plus mon cocher qui les conduisait : c'était le leur, qui ne connaissait guère que le chemin de l'hôtel à l'église Saint-Roch ou celle de l'Assomption, et puis celui du bois de Boulogne... Enfin mademoiselle Podewin, bien endoctrinée, part pour la rue de Lille, mais sans savoir justement l'adresse de la maréchale. Le domestique, qui était aussi celui de mes enfants, s'informe; on lui montre un fort bel hôtel, devant la porte duquel il voit plusieurs lampions. Mademoiselle Podewin dit au cocher d'entrer; la voiture roule dans une cour immense et s'arrête au bas d'un perron sur lequel s'avancèrent plusieurs domestiques, mais tous vieux, et couverts d'une livrée dont la couleur sombre ne rappelait en rien l'élégance de la maison de la maréchale, dont mademoiselle Podewin m'entendait souvent parler. Ces hommes entourent mes chères

[1] Cette miss Podewin, aujourd'hui madame Amet, après avoir fait l'éducation de mes filles, a fait celle de lady Suzanne Douglas, aujourd'hui comtesse de Lincoln, fille du duc d'Hamilton. Madame Amet est une des plus dignes et des plus honorables femmes que je connaisse.

petites, qui, jolies comme deux anges avec leur costume de *majas,* avaient peur de ces vieilles figures et se serraient contre leur gouvernante tout en marchant et traversant de vastes salons meublés avec une élégance magnifique, mais sombres, peu éclairés, comme il aurait fallu qu'ils le fussent, pour une fête d'enfants surtout; et partout le plus profond silence.

Arrivés dans un salon plus gai que les pièces précédentes, mes enfants y trouvèrent deux valets de chambre qui demandèrent à mademoiselle Podewin quel nom il fallait annoncer.

— Mesdemoiselles Junot, répondit-elle, stupéfaite de cette solennité pour des enfants, et presque effrayée du silence singulier de cette maison.

— Mesdemoiselles Junot!... dit le valet de chambre, d'une voix retentissante, en ouvrant les deux battants d'une vaste pièce très-éclairée cette fois. Mais ce ne fut qu'une raison pour ajouter à la stupéfaction de mademoiselle Podewin, et à la frayeur de mes petites filles.

Dans ce salon, meublé d'un velours cramoisi à crépines d'or et magnifiquement orné, étaient plusieurs hommes vêtus de noir, au visage sévère et presque tous vieux et laids, pour dire le mot, excepté l'un d'eux, mais dont la figure avait tellement la volonté d'être caduque, malgré l'âge de

son possesseur, qu'il ne tenait qu'à lui de passer pour vieux s'il en avait eu envie dès cette époque... Une grande table ronde était au milieu de l'appartement ; elle était couverte de papiers, et plusieurs hommes tout noirs écrivaient... D'un côté de la cheminée, était une femme qui avait dû être fort belle et dans laquelle on retrouvait encore des restes frappants de beauté ; près d'elle, et comme une apparition fantastique au milieu de cette cohorte d'hommes sombres et sérieux, était une jeune fille vêtue de blanc, blonde, blanche comme un lis et jolie comme un ange... Elle voulait être sérieuse pour se conformer, on le voyait, au décorum d'une circonstance inaccoutumée. Toutefois, sa bouche de rose fut la première qui sourit à la vue du groupe qui vint tout à coup se jeter au milieu de la grave cérémonie... Devant la cheminée était un vieillard de taille moyenne, mais dont le dos était voûté, portant l'habit ecclésiastique et décoré de plusieurs ordres. Sur un petit manteau de taffetas noir était sur son dos une grande plaque qui disait qu'il était chanoine de Munster. Enfin mes filles étaient tout simplement chez le prince primat!... Il logeait alors dans l'hôtel du prince Eugène, qui était, comme on sait, contigu à celui de la maréchale Ney, et ce même jour il mariait, c'est-à-dire fiançait son neveu, M. le duc

Dalberg, à la jolie mademoiselle de Brignolé.

On sait comme le prince primat était excellent, et surtout poli et affectueux. Je le connaissais beaucoup, et il venait assez souvent chez moi; mais il n'était nullement connu de mes enfants, qui, à cette époque de leur vie, ne descendaient chez moi que lorsqu'il n'y avait personne : c'était dans la journée et le soir après dîner pour remonter à huit heures chez elles; mais aussitôt que le prince entendit prononcer mon nom, il s'avança vers mes enfants, accueillit parfaitement la pauvre miss Podewin, toute troublée de son aventure : car tout cela s'était succédé bien plus promptement que je ne mets de temps à l'écrire, et dans son phlegme anglais, qui ne se démentait jamais, elle ne comprenait rien à tout cela.

Ma fille aînée Joséphine [1] fut celle qui se tira le mieux de l'affaire; elle était la filleule favorite de l'Impératrice, et fort souvent elle allait déjeuner avec elle aux Tuileries. Toutes les dames du palais adoraient sa gentille personne et son adorable visage d'ange. Madame de Brignolé la gâtait plus qu'une autre, ainsi que madame Dalberg. Aussi dès que Joséphine aperçut madame de Brignolé, elle

[1] L'aînée de tous mes enfants, et filleule de Napoléon et de Joséphine.

courut à elle, lui montra son bel habit espagnol en satin blanc, avec de belles franges d'argent, et lui demanda où donc était la fête? Heureusement que la chose s'éclaircissait, car pendant ce temps Constance [1] s'enhardissant, malgré sa timidité, demandait de sa douce voix au prince primat :

— Monsieur, où donc est le général Jacquot?...

Or il faut savoir que ce *général Jacquot* était un énorme singe, avec lequel, pour le dire en passant, le primat avait un air de famille très-prononcé.

— Qu'est-ce donc que le général Jacquot? dit le prince en se retournant vers plusieurs ecclésiastiques de sa cour, dont plusieurs, grands chanoines des premiers chapitres d'Allemagne, ne *badaudaient* pas souvent sur les boulevards...

— C'est un singe fort savant, répondit gravement un petit homme ayant les cheveux coupés en brosse tout autour de sa tête, et une petite figure dans laquelle on trouvait, ce qu'il avait en effet, prodigieusement d'esprit. C'était le futur, M. le duc Dalberg, neveu du prince primat grand-duc de Francfort...

[1] La plus jeune de mes filles; elle était aussi timide que douce et bonne, et depuis elle a prouvé qu'on pouvait être en même temps une femme éminemment spirituelle.

Ceux qui ont connu le prince primat doivent se rappeler sa bonté et son aimable accueil, chaque fois qu'on se trouvait avec lui... Il fut parfait pour mes petits masques, mais avec une telle recherche, que je lui en témoignai ma reconnaissance dès le lendemain matin. On s'expliqua : mademoiselle Podewin acheva d'éclaircir ce que disaient mes filles, dont l'une demandait des masques, entre autres, *le grand sauvage*, parce que les enfants qui se voyaient le plus souvent dans les intervalles de leurs petites fêtes se confiaient leurs déguisements, et celui du *grand sauvage* était celui du prince Achille Murat, que mes filles voyaient très-souvent, ainsi que ses deux sœurs : les confidences avaient eu lieu, et Joséphine demandait *le grand sauvage*; Constance s'en tenait au général Jacquot... Mais la voiture avait été renvoyée... et celles des personnes présentes ne devaient aussi, comme celle de mes filles, revenir les prendre que plus tard. Le prince voulait faire mettre ses chevaux, lorsque le duc Dalberg leva toutes les difficultés. Il donna l'ordre à deux valets de pied de prendre mes deux petites dans leurs bras et de les transporter dans la maison voisine, qui était celle de la maréchale Ney... et les deux enfants partirent toutes joyeuses et chargées de bonbons qu'elles n'osaient pas

manger de peur de gâter leur belle toilette...

Elles firent beaucoup d'effet en entrant dans la fête. J'en étais fort inquiète... Je venais d'arriver à l'instant et ne pouvait m'expliquer la cause de leur absence, lorsque je les vis entrer, et miss Podewin me dit le motif de leur retard. L'aventure courut bientôt dans tous les salons et amusa autant que le singe savant et le général Jacquot...

Cette soirée chez la maréchale Ney fut charmante : les enfants furent heureux d'abord, et nous le fûmes de leur joie, de leur délire même, car il y avait des moments où ils trépignaient avec une sorte de frénésie lorsqu'Olivier faisait le tour du *sac fermé* ou des trois bobines... ou bien encore de l'anneau, dans une boîte à double fond et à bascule... Mais enfin, après avoir soupé, ils étaient allés se coucher. Après leur départ : — Que ferons-nous? dirent les jeunes mères; il n'est que onze heures...

— Des charades en actions, dit M. de Metternich[1],

[1] M. le prince de Metternich, alors comte de Metternich et ambassadeur d'Autriche en France, avait une ravissante famille, qui était de toutes nos fêtes. Marie, l'aînée de ses enfants, charmante jeune fille de huit à neuf ans, était ma favorite !... elle fut depuis madame d'Esterhazy... L'autre petite fille, Clémentine, était un ange de beauté et de grâce : c'était un Amour de l'Albane... Le troisième était Victor; il

qui, en sa qualité de jeune père, était du conseil. — Oui, oui, des charades en actions! — Et la maréchale nous fit ouvrir sa garde-robe, que nous explorâmes au grand chagrin de ses femmes, à en juger par le désespoir des miennes, lorsque la chose arrivait chez moi; mais aussi nous nous amusâmes beaucoup... Deux charades eurent surtout un succès complet : or-ange et pou-pon. La première fut représentée magnifiquement par la prise du Mexique ou du Pérou, je ne sais lequel; une scène du temple du soleil : tout cela était admirable; et puis le sacrifice d'Abraham; mais la seconde fut un triomphe. La première partie n'était pas facile à faire... Nous représentâmes Antiochus et Stratonice!... le moment où le médecin juge, par la fréquence du *pouls*, de la passion du prince; nous y fûmes très-applaudis. M. de Brigode joua le rôle du père, comme s'il eût été à l'Opéra. Le *pont* fut représenté par l'action de Coclès, et enfin le poupon le fut burlesquement par M. de Palfy, faisant le nourrisson, et par Grandcourt, dont je n'ai pas encore parlé, mais qui aura tout à l'heure sa place, car il ne bougeait de chez moi, et certes on s'en amu-

était un bon et excellent jeune homme... mais son père lui était si supérieur qu'à côté de lui son infériorité était visible. Étant enfant, il était bon et toujours en harmonie avec ses jeunes camarades.

sait assez pour lui témoigner au moins de la reconnaissance par un souvenir : il faisait la nourrice.

Grandcourt était un petit homme qui, disait-on, n'avait pas d'inconvénient, et à qui j'en trouvais souvent. Il était raconteur, sot et pas mal glorieux. — De quoi ? Je n'en sais rien. Il avait une grosse tête, un gros ventre et des jambes courtes ; il allait partout ; se disait amoureux de toutes les femmes jolies et jeunes, avec cette figure que je viens de vous dire, et soixante ans par-dessus.

Ce fut lui que nous chargeâmes du rôle de nourrice : on lui fit des appas avec deux oreillers, et il remplit très-convenablement son emploi.

Le *poupon*, ce fut le comte de Palfy, noble hongrois de haute naissance certes, et tenant à Paris un grand état ; il y était fort à la mode, nous donnait des fêtes où nous nous amusions beaucoup, et se mit dans le monde élégant malgré quelques ridicules assez fortement prononcés qu'il avait : l'un des plus grands était l'état qu'il avait pris d'être un mangeur de cœurs des plus affamés, et de parler de ses bonnes fortunes un peu comme le chasseur de l'ours. Au résumé, il avait de l'esprit cependant, et M. de Metternich, qui se connaissait en hommes, m'en avait parlé avec une autre opinion que celle qui dirigeait le monde. Il avait cinq pieds sept à

huit pouces, et avait une sorte de beauté : tout cela fit merveille dans le *pouls-pont*.

M. de Palfy me rappelle une circonstance assez plaisante qui lui est relative. On faisait encore quelquefois des *mystifications;* la mode en avait été fort active, et de temps à autre elle revenait encore. Un jour, à Neuilly, je demandai à M. de Metternich s'il ne trouverait pas mauvais qu'on plaisantât un peu avec M. le comte de Palfy; j'étais bien sûre de sa réponse, mais je n'aurais à cet égard rien voulu faire sans sa permission. Il me la donna grandement, parce qu'il était bien sûr que je ne ferais rien que de convenable. Je fis donc venir le gros Musson, qui était encore bien spirituel et bien amusant; nous le plaçâmes à côté du comte de Palfy. Au bout d'un quart d'heure je le vis me regarder et me faire signe d'une manière très-significative, ... je ne savais ce qui se passait à l'autre bout de la table; enfin je compris que Musson ne trouvait rien à dire au comte de Palfy... Cette idée s'empara alors de moi sous un aspect si bouffon, que je ne pus m'empêcher de la communiquer à M. de Metternich. Elle le frappa comme moi, et aussitôt nous voilà à rire, et bien autrement que si Musson avait parlé. En effet, quoi de plus comique que vingt-cinq personnes réunies autour d'une table pour entendre un

homme qui se trouve muet!... et qui est le mystifié au lieu d'être le mystificateur. Jamais je n'ai ri d'aussi bon cœur.

Nous nous amusions beaucoup à Neuilly ; la proximité de Paris permettait de venir me voir à tous mes amis, même ceux qui n'avaient pas de chevaux. J'avais tous les jours vingt personnes à dîner, et quarante le soir, les jours d'opéra exceptés. On savait que j'allais au spectacle ; je n'y allais pas toujours cependant ; mais lorsque j'y allais, je revenais exactement le soir à Neuilly.

Nous jouâmes aussi des charades en actions, et *M. Vautour* eut entre autres un succès prodigieux. *M. Vautour* était le nom d'un vaudeville dans lequel Brunet jouait alors et faisait courir tout Paris. Un homme de ma société, fort aimable et fort spirituel, parent ou allié de madame d'Osmond[1], M. Digneron de Saint-Furcy, me proposa un soir de faire une charade en action sur le mot *vautour;* ce fut lui qui la monta et l'organisa. La première partie fut représentée par le *veau*

[1] Celle à qui appartenait *Vilaines.* Mademoiselle Digneron, sœur de M. de Saint-Furcy, avait épousé M. Gilbert de Voisins, frère de madame d'Osmond. M. de Saint-Furcy était cousin-germain de ma plus intime amie, madame Lallemant, et oncle de M. Alfred de Voisins, mari de mademoiselle Taglioni.

d'or, avec tout le luxe des costumes juifs et même leur exactitude. La seconde dura longtemps. M. Digneron faisait des tours d'adresse aussi bien qu'Olivier et Fitz-James; il se mit comme les Indiens qui étaient alors à Paris, devant une grande table *à lui*, et faite exprès pour ses tours : il nous en fit pendant une heure de ravissants, et puis pour le tout, Grandcourt s'était laissé arranger si bel et bien, qu'il ressemblait à Brunet parfaitement dans le rôle de M. Vautour. Il y fut très-applaudi.

Notre été fut très-brillant à Neuilly; nous jouâmes la comédie; il y venait encore plus de monde, ainsi que je l'ai dit, qu'au Raincy, en raison de la proximité de Paris. Un jour le maire de Surênes vint me prier de *couronner la rosière* : c'était une institution faite par madame des Bassyns, dans une affreuse circonstance de sa vie. Elle était en calèche et traversait Surênes en descendant d'une maison qu'elle habitait sur le haut de la montagne. Sa fille, âgée, je crois, de cinq ou six ans, était appuyée contre la portière de la calèche; elle s'ouvre : l'enfant tombe sous la roue, qui l'écrase sous les yeux de sa mère. La malheureuse femme, insensée de désespoir, serait morte sur la place sans les secours, les consolations de toutes les femmes de Surênes; une aussi immense douleur fut comprise par elles;

toutes étaient mères, toutes avaient un cœur... Elles étaient bonnes, et leurs soins parvinrent à émousser la pointe trop aiguë du malheur qui frappait une mère... Revenue à elle-même après bien des mois, où sa raison fut presque égarée, madame des Bassyns sentit alors la reconnaissance qu'elle devait à ces femmes qui n'avaient pas eu peur de ce qui souvent effraie, la douleur d'une étrangère.

— Que puis-je faire pour cette commune? dit-elle un jour au maire.

— Leur rendre leur rosière, répondit-il.

Et madame des Bassyns fonda alors une rosière, puisque l'ancienne fondation n'existait plus. Voilà quelle était l'origine de cette rosière. J'acceptai en annonçant que je doublerais la dot, et que ce serait ma fille aînée qui couronnerait la rosière...

Ce fut une grande fête, non-seulement au château de Neuilly, chez moi, mais dans la commune de Surênes. Tout le pays était en émoi, et au château il y avait plus de *deux cents* personnes, car j'avais engagé tout ce que je connaissais, pour que la quête, que devaient faire madame Lallemant et madame la baronne de Montgardé, fût abondante. L'effet ne manqua pas... Elles eurent presque toute la quête en or, et firent deux mille francs... La cérémonie eût été superbe dans cette

petite église, mais les rosières étaient aussi par trop laides; presque toutes étaient vigneronnes, et leurs bras étaient noirs comme ceux d'une négresse, le visage à l'avenant... Celle qui eut la couronne était plus jolie que les autres. Le lendemain de la cérémonie, elle vint dîner au château avec M. le maire; j'avais aussi invité le fiancé, mais il ne put venir :—Parce que, voyez-vous, me dit la rosière, il avait un mal de reins qui lui est tombé dans le talon.

Ceux qui connaissent le jargon, car c'est une langue à part, des paysannes des environs de Paris, sauront, peut-être, ce qu'elle voulait dire...

Sa parure était incroyable : elle portait son grand cordon bleu par-dessus un déshabillé de basin blanc, ayant des demi-manches qui tranchaient victorieusement sur des bras d'un pain d'épice parfait... Son bonnet, très-empesé, avec une fort belle valencienne, était surmonté par sa couronne, chef-d'œuvre de Nattier, et que ma fille avait offerte; la bonne rosière avait, je crois, dormi avec et ne l'avait pas quittée depuis le moment où l'archevêque *in partibus* de je ne sais plus quelle ville de Palestine l'avait bénite. On pourrait faire un portrait de cette jeune fille; mais faire comprendre le comique de sa tournure, c'est impossible.

En 1821, j'allai m'établir à Versailles. Je fis faire quelques réparations à la maison que j'occupai au Petit-Montreuil; un jour on me dit que la femme du serrurier qui avait travaillé pour moi demandait à me parler. Je la fis entrer; c'était une femme de bonne mine, encore jolie, et toutes les fois qu'on voyait sa main, on pouvait juger que la femme du serrurier ne mettait pas les mains à la forge.

— Madame la duchesse ne me reconnaît pas? me dit cette femme fort émue. Je la regardai... rien. — Non, lui dis-je, je ne vous ai même, je crois, jamais vue.

— Oh! madame!...

Et cette femme se met à pleurer.

— Je suis de Surênes!...

C'était ma rosière!...

Les maux de reins et de talon étaient tous deux partis; mais la dot et la fiancée, toutes deux restées, et le fiancé exempté de la conscription, à l'aide du mal de talon et du mal de reins... Ils s'étaient mariés, et M. *Lebœuf* était, en 1821, maître serrurier, très-achalandé, grande rue de Montreuil, vis-à-vis de l'église, à Versailles; leur établissement était bon, et je crois que ma seconde dot n'y avait pas nui.

Notre comédie allait très-bien à Neuilly; j'étais

fort bien secondée par le général Lallemant, un de nos anciens acteurs de La Malmaison ; il jouait admirablement... Michaud venait nous faire répéter nos rôles avec une bonté et une patience qu'on ne trouve que dans les grands talents, ainsi que l'un d'eux nous le prouve tous les jours [1]... Nous jouâmes surtout deux pièces qui firent le plus grand plaisir, *Défiance et malice* et *les Rivaux d'eux-mêmes*. Je faisais Céphise dans la première et Lise dans la seconde. Madame la baronne de Montgardé, qui depuis a obtenu de si brillants succès à Lormois, chez madame la duchesse de Maillé, dont l'admirable talent est un bon juge, faisait madame Derval ; le général Lallemant, Derval ; M. de Planard, l'auteur spirituel de tant de jolis ouvrages, et lui-même un si excellent homme et si sociable, M. de Planard remplissait le rôle de l'ami ; quant à celui du maître d'auberge, il nous prouva qu'avec beaucoup d'esprit, jamais on ne peut ce que la nature se refuse à vous laisser faire. Millin, à qui j'avais donné ce rôle pour apaiser sa colère de ce que je ne lui avais pas donné celui de d'Héricourt, ne put jamais dire, sans au moins dix variantes,

[1] M. Michelot, qui est si parfait pour nous au théâtre Castellane, et dont j'apprécie à un bien haut degré la patience et la bonne volonté... Nous lui en devons une grande reconnaissance.

ce petit couplet de rien du tout, par lequel commence la pièce :

Allons, enfants! de l'activité, du zèle, etc.

Un jour Michaud lui demanda si c'était une gageure? — Si vous avez parié de mal jouer, vous avez gagné.

— Ce n'est pas de vous cela, dit Millin tout gonflé de colère, et quand je veux prendre une leçon dans Saint-Simon, je le lis à moi seul.

— Saint-Simon? dit Michaud étonné. Qu'est-ce que celui-là?... Ce que j'ai dit, je l'ai pris en moi.

— Hum!... hum!... marmottait Millin... parce qu'il fait rire quand il joue, il croit qu'il peut me faire enrager ici comme un damné...

A partir du jour de la citation involontaire de Michaud, Millin se révolta, non pas en ne voulant plus jouer, comme j'ai vu faire à des gens de mauvaise humeur et mal appris; mais, à la première répétition, il s'avança jusque sur la tête du souffleur, et dit avec un sérieux d'autant plus comique qu'il était vrai :

— Je ne veux pas qu'on me corrige mon rôle, je le veux jouer comme je l'AI CRÉÉ!... Ceux qui ne le trouvent pas bien... tant pis pour eux, ajouta-t-il en lançant un regard furieux sur Michaud.

Or, il faut savoir qu'ils étaient tous deux très-liés, et même amis intimes : aussi la paix revenait-elle entre eux à peine étaient-ils sortis du théâtre... Mais sur la scène le rôle de Millin était de nouveau le sujet d'une querelle... et ce rôle avait quatre-vingt-trois mots : nous les avions comptés.

M. de Planard était un homme fort jeune à cette époque et n'ayant encore fait qu'une pièce, mais qui déjà avait donné l'idée de son charmant talent : c'était *la Nièce supposée*... Il allait faire une pièce pour notre théâtre, avec un rôle pour moi... C'était le sujet d'une nouvelle de madame de Genlis : *Nourmahal* ou *le Règne de vingt-quatre heures*. Ce rôle, dans lequel on peut développer beaucoup de moyens, serait charmant à jouer pour une jeune femme ayant des talents. Les événements de Portugal, où le duc d'Abrantès faisait alors le beau traité de Cintra, empêchèrent la continuation de nos représentations.

Mais les alarmes furent courtes, car la gloire n'avait jamais abandonné nos aigles ; nous étions toujours les maîtres de l'Europe, et l'orage ne grondait pas encore, s'il se faisait pressentir.

La vie habituelle, quelque changée qu'elle fût dans la haute société par les événements de la révolution de 1793, commençait donc à reprendre sa gaieté et *ses coutumes* même, quoique diffé-

remment mises en action, parce que les localités n'étaient plus les mêmes, et qu'on ne pouvait plus agir dans une maison à l'anglaise comme dans un vieux château de l'Auvergne ou du Dauphiné. Mais l'esprit français, ainsi que l'esprit de bonne société, trouve toujours à faire sa volonté quand il en a une déterminée, et l'on sait que chez nous celle de s'amuser est, à tous les âges, la plus enracinée de toutes. En voici la preuve dans une aventure très-plaisante qui arriva en 1810 ou 1811, et qui fit un grand bruit alors.

On sait combien les maisons de campagne sont nombreuses dans toute la partie du pays qui entoure la forêt de Sénart et même au-delà; c'est comme une chartreuse : les maisons, sans avoir la prétention d'être des châteaux, sont cependant assez grandes pour prendre le nom de *maisons de campagne*. Ce sont de ces maisons que je veux parler... Plusieurs familles amies se trouvaient habiter ces maisons, assez rapprochées pour faciliter des réunions fréquentes. L'une d'elles était à *Rouvres,* près de Montgeron, et appartenait à madame de Fontenille : elle l'habitait l'été avec son fils et sa fille, jeune personne vive, spirituelle et parfaitement aimable, un vrai trésor pour une société française, où la gaieté et la franchise sont habituellement la base de ce qui s'y fait et se dit.

La famille de madame de Fontenille était augmentée, pendant l'été, d'une vieille amie, dont le nom passera à la postérité, parce qu'il s'attache à une romance que la France *entière* et une partie de l'Europe ont chantée avec les larmes dans les yeux et la douleur au cœur! c'est la romance de *Pauvre Jacques*[1]! L'auteur était madame de Travanet[2], femme d'esprit et de cœur, douée d'une imagination vive et facile à émouvoir, mais d'une bonté de caractère et d'une sûreté de commerce presque toujours, au reste, le partage des gens d'esprit avec la tête vive. Je n'ai peur que des têtes froides, moi; le cœur l'est souvent avec elles, et alors il est détestable.

La conversation de madame de Travanet était surtout amusante; elle avait une sorte de naïveté qui, à son âge, donnait beaucoup de piquant sans être ridicule à tout ce qu'elle disait. Comme on savait qu'elle était *vraie* et que ce qu'elle disait et

[1] Elle fut parodiée ainsi :

> Pauvre peuple, quand j'étais près de toi,
> Tu ne sentais pas ta misère;
> Mais à présent que tu n'as plus de roi,
> Tu manques de tout sur la terre.

[2] Femme, je crois, ou belle-sœur de celui qui jouait si bien au trictrac. Il disait : C'est l'année... où j'ai fait une école.

faisait n'était pas *de la manière*, on en riait avec elle, et elle ne s'en fâchait jamais.

On était un soir réuni chez madame de Fontenille, et la conversation avait pour sujet l'enlèvement d'une jeune personne très-connue.

— Mon Dieu, dit madame de Travanet, combien je regrette de n'avoir jamais été enlevée !...

Chacun se récria.

— Pourquoi non? dit-elle tout tranquillement; chacune de vous le voudrait peut-être autant que moi pour la raison qui me le fait désirer. Je voudrais connaître les émotions qui vous agitent dans un pareil moment; ce doit être très-curieux !

Et la voilà qui, poursuivant son idée, et la retournant de cent manières, conclut à ce qu'elle regrette véritablement de n'avoir pas été enlevée.

— En vérité, lui dit M. de Folleville [1], vous me feriez regretter de n'avoir pas été dans votre route, madame, il y a vingt-cinq ans !... Je dis cela pour moi, ajouta-t-il en s'inclinant devant madame de Travanet.

— Bath ! dit M. de Barral [2], si Madame veut

[1] Du château de Montgeron.

[2] Mari de la jolie madame de Barral, maintenant madame de Septeuil.

être vraie, elle nous avouera qu'elle a été enlevée au moins une fois en sa vie.

MADAME DE TRAVANET, naïvement.

Non, je vous jure!

MADEMOISELLE D'ESCLIGNAC [1].

Comment! pas même une fois!...

MADAME DE TRAVANET.

Pas une seule!... On doit faire une si drôle de figure!... Que peut-on dire ?

M. AMÉDÉE DE FONTENILLE.

Ce n'est pas vous, madame, qui seriez embarrassée dans un pareil moment...

MADAME DE TRAVANET.

Oh, maintenant!... maintenant ne parlons plus de tout cela...

On ne continua pas plus longtemps la conversation sur ce sujet; mais rien n'en fut perdu pour toutes ces personnes désireuses de tout amuse-

[1] Fille du duc d'Esclignac et de Fimarcon. Elle est sœur du duc d'Esclignac, mari de la jolie duchesse d'Esclignac, nièce de M. de Talleyrand et fille de son frère Boson.

ment et voulant ne laisser échapper aucune occasion convenable de se divertir...

Mademoiselle de Fontenille, la plus vive de toute la société, imagina sur l'heure même un projet dont l'exécution devait être admirable.

Le lendemain, toute la société de Rouvres alla à Crosne chez le duc de Brancas[1] (Céreste); mademoiselle de Fontenille mit la duchesse de Brancas dans le secret. Le plan fut parfaitement organisé, rien n'y manqua. Quelquefois la gaieté ne se pouvait contenir en songeant au jour où la chose allait arriver; alors les rires redoublaient; et cette bonne madame de Travanet, qui était toujours heureuse du bonheur des autres, riait avec eux sans savoir que c'était elle qui faisait les frais de cette gaieté.

— Comme ils sont heureux! disait-elle à madame de Fontenille... Toute la conspiration fut ourdie dans le plus profond mystère, et cependant bien des conférences eurent lieu. Des demi-répétitions furent faites, et pour tout cela il fallait des courses à Montgeron, chez M. de Folleville, à Crosne, chez la duchesse de Brancas... Mademoiselle de Fontenille n'était plus un moment en

[1] Le duc de Brancas était chambellan de l'Empereur: c'était lui qu'on appelait toujours *le grand Brancas*.

place : elle était en course dès le matin ; son frère, Amédée de Fontenille, était comme elle aimable et actif, et toujours prêt à rire.

Enfin tout fut terminé à la joie des conspirateurs, qui voyaient arriver avec bonheur le jour de l'exécution de leur plan ; il avait été bien discuté, bien mûri ; les rôles distribués, les lieux reconnus... Enfin tout était prêt et subordonné seulement au temps qu'il ferait ; on fixa le jour, sauf cette seule exception.

On était alors en automne, dans ces journées où un rayon de soleil est tant apprécié ! où une promenade a tant de charmes, car celle du lendemain est incertaine ! Mademoiselle de Fonténille proposa d'aller faire un tour dans la forêt ; tout le monde accepta par acclamation, on se lève, on prend les ombrelles, on met les chapeaux et les guêtres, et toute la société de Rouvres, réunie ce jour-là *par hasard* à celle de Crosne et de Montgeron, se mit en marche pour la forêt de Sénart[1].

Une dame de Rouvres dont j'ai oublié le nom fut chargée, et pour cause, de madame de Travanet. Cette dame connaissait admirablement les

[1] *Cette forêt... cette forêt que vous appelez Sénart!...* comme dit Arnal dans cette pièce où il apporte *un gros-bec mâle* et un ibis de la Haute-Égypte.

détours de la forêt, et il le fallait pour ce qui allait suivre.

Madame de Travanet, appuyée sur son bras, était la première en avant de toute la troupe. Les jeunes personnes causaient tout en ramassant des fleurs; elles paraissaient rire de tout ce qu'elles voyaient sans donner le moindre soupçon même à la plus méfiante personne. Aussi madame de Travanet n'en eut-elle pas même l'ombre; elle causait vivement sur un sujet qui l'intéressait avec cette dame qui, pendant qu'elles marchaient, la conduisait vers le lieu du rendez-vous général, qui était dans le lieu le plus désert de la forêt, et le plus sauvage.

— Mon Dieu! pardonnez-moi de vous interrompre, dit tout à coup madame de ***, mais je crains que nous ne nous soyons égarées!

— Eh bien! il faut chercher notre route, dit madame de Travanet; il fait encore jour et nous pouvons très-bien retrouver notre chemin.

— Ce n'est pas sûr..., mais en tout cas laissez-moi faire; je connais le pays. Je connais la forêt de Sénart comme mon jardin; ainsi n'ayez aucune crainte, prenez mon bras et laissez-vous conduire.

Madame de Travanet passa son bras sous celui de madame de *** et s'en alla toujours cheminant avec elle: —Je ne sais pas pourquoi je ne lui ai pas

demandé, disait plus tard madame de Travanet, très-drôlement, pourquoi elle nous avait laissé perdre comme le Petit Poucet puisqu'elle connaissait la forêt de Sénart comme son jardin...

Cependant le jour baissait... La forêt, loin de s'éclaircir devant elles, devenait plus épaisse et plus sombre... Madame de Travanet était fatiguée... bientôt elle eut peur. Madame de *** convint enfin qu'elle s'était trompée et que maintenant elle reconnaissait qu'elles étaient au milieu de la forêt, dans le plus épais du fourré, et qu'à moins d'une rencontre impossible, elles devaient passer la nuit dans le bois.

— Passer la nuit dans le bois! s'écrie madame de Travanet toute tremblante à cette seule pensée...

— Mais que faire?

— Je ne sais; mais tout au monde plutôt que de passer la nuit ici... Il fait froid d'ailleurs...; je suis déjà gelée... Voyons, tâchons encore de retrouver notre route.

—Mais on n'y voit plus!...

— Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

Pendant toutes les plaintes de madame de Travanet, la nuit s'était encore épaissie... on n'y voyait pas à dix pas de soi... Tout à coup on entendit du bruit.

— Ah! mon Dieu, qu'est cela? dit madame de Travanet tremblante en se serrant contre madame de ***...

— Ce sont des chevaux... une voiture!... des lumières!... Ah, nous sommes sauvées!

En effet, dans une large route de la forêt, on voyait s'avancer une fort belle voiture attelée de quatre chevaux, et entourée de plusieurs hommes dont l'habillement bizarre et fantastique renouvela la terreur de madame de Travanet, aussitôt que la lumière de plusieurs torches, que portaient quelques nègres qui suivaient la cavalcade, lui permit de distinguer les individus qui la composaient, et dont une partie était masquée... La peur de madame de Travanet était au comble...

— Que veulent donc ces gens-là, ma chère? disait-elle à madame de ***; comme ils vont lentement... on dirait qu'ils cherchent!...

En effet, quelques-uns des hommes qui entouraient la voiture se détachaient souvent pour entrer sous le fourré et regarder s'ils y voyaient quelqu'un... et là ils soulevaient chaque branche comme s'ils cherchaient une mouche.

Dans ce moment, la voiture et sa suite entrèrent dans la clairière. Madame de Travanet entraîna madame de ***, qui se laissa faire, dans un taillis, où elles se blottirent du mieux qu'elles purent...

Celui qui était à la tête de la troupe, magnifiquement habillé en Turc et si bien emmoustaché qu'on l'aurait pris pour Mahomet II, s'adressa à deux hommes qui étaient près de lui, et leur fit une question que les deux femmes ne purent entendre; mais la réponse fut claire et précise...

— Je vous assure sur ma tête, monseigneur, qu'elle est dans la forêt avec une amie. Elles se sont égarées... et sont même de ce côté, j'en suis sûr... Eh! tenez, les voilà!...

Et l'homme dirigeant une longue lance vers le fourré où madame de Travanet s'était cru bien à l'abri, il la montra *au monseigneur,* qui, en l'apercevant, fit une exclamation de joie. Madame de Travanet, confondue de tout ce qu'elle voyait, pensa un moment perdre la raison; mais son extrême terreur la soutint...

— Ces gens-là me croient riche, et je vais bien les attraper, dit-elle, quand ils vont voir qu'il n'y a que dix francs dans mon sac!... Mais il est donc bien misérable, ce Grand-Turc, que ses ambassadeurs fassent dévaliser sur la grande route... Dans l'ancien régime, ma chère, ces coquins de païens-là auraient été pendus!...

Pendant ce colloque avec madame de ***, madame de Travanet, conduite respectueusement par deux Turcs, dont l'un était le duc d'Esclignac,

et l'autre M. de Folleville, arrivait au milieu de la clairière, où elle trouva la belle voiture arrêtée, le marche-pied baissé; et tout préparé pour se remettre en marche... Madame de Travanet tendit alors sa bourse aux Turcs... elle ne savait comment les nommer, a-t-elle avoué ensuite :

— Messieurs, dit-elle en leur donnant sa bourse, bien fâchée assurément qu'il n'y en ait pas davantage... ; si j'avais su faire votre aimable rencontre, certainement j'aurais peut-être mis...

— Comment, madame, nous prenez-vous donc pour des brigands ?

— Moi, monsieur !... à Dieu ne plaise, certainement !... mais que voulez-vous que je pense en me voyant retenue malgré moi ?

— Eh ! quoi, madame, dit alors le Turc magnifiquement habillé, qui paraissait le chef de la troupe, ne vous vient-il aucune autre pensée en nous voyant autour de vous, remplis d'un respect profond, et n'étant que des messagers de bonheur, de paix et d'amour ?...

MADAME DE TRAVANET.

D'amour ! à moi !... Mais c'est une mauvaise plaisanterie, messieurs les Turcs !... savez-vous bien que j'ai cinquante-huit ans ?

Et tout de suite se penchant à l'oreille de ma-

dame de ***, elle lui dit rapidement : Je n'en ai que cinquante-quatre... ; mais il est bon d'effrayer ces coquins-là... Malgré tout, ils sont polis, ajouta-t-elle, comme par manière de dire.

LE TURC.

Votre âge, madame, n'est pas un obstacle qui arrêtera mon glorieux maître!... il vous a vue, madame, il vous aime, et veut vous plaire. Il m'a dit son amour, car je connais toutes ses pensées. Je les approuve, et j'ai cherché le moyen de satisfaire la passion moi-même de mon glorieux Sultan, et de vous donner à lui.

MADAME DE TRAVANET posant un pied sur le marchepied de la voiture et le retirant aussitôt. Elle fait cette manœuvre deux ou trois fois.

Mais, monsieur, ayez donc quelque pitié d'une pauvre femme qui ne peut répondre à l'amour de monsieur votre maître... laissez-moi retourner à Rouvres, je vous en prie... je veux m'en aller...

LE TURC.

Je causerais la mort de mon glorieux Sultan, madame, et... peut-être la mienne... car il a non-seulement la passion violente, mais brutale... et je courrais risque. *(Il fait un signe avec son poignard.)* Alors vous comprenez?... voudriez-vous

donc avoir l'excessive complaisance de monter dans cette voiture... ou je serais forcé..., à mon inexprimable regret, de vous y mettre de force.

MADAME DE TRAVANET.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

MADAME DE ***, bas à son oreille.

Allons, allons, ma chère, montez dans cette voiture! que voulez-vous faire?... toute résistance est inutile...

MADAME DE TRAVANET.

Hélas! je ne le vois que trop... (*Au Turc.*) Monsieur, je suis résignée...

Elle dit ce mot si drôlement, que le Turc, qui n'était autre que mademoiselle de Fontenille, pensa éclater sous son masque. On mit les deux dames dans la voiture de la duchesse de Brancas, et les chevaux l'emportèrent rapidement au travers de la forêt.

Le second acte de cette comédie devait se jouer dans un vieux château situé dans la forêt de Senart, et appelé le *château des Bergeries*. Ce château, encore entier sous quelques rapports, n'était pourtant plus habité, ou ne l'était plus en effet que par un vieux concierge et sa femme. Le propriétaire l'avait bien destiné à être abattu, mais

sa condamnation n'avait été prononcée que pour l'année suivante, et M. de Folleville, qui le connaissait, en avait reçu la permission d'y faire ce qu'il voudrait pour la mystification qu'on préparait à madame de Travanet. Ce château des Bergeries était une des fabriques les plus heureuses qu'on pût trouver sous sa main pour servir de théâtre à des scènes comme celle qu'on jouait. Mais pour faire juger à quel point on avait compté sur la peur de madame de Travanet, il faut dire qu'elle connaissait ce château, où elle avait été cent fois ; car il était le but de presque toutes les promenades des personnes qui étaient dans les environs de la forêt de Senart, et surtout de celles de Rouvres. Ce fut donc vers le *château des Bergeries* que la troupe turque dirigea sa course.

Lorsque la portière fut refermée et que les deux amies furent seules, madame de Travanet donna cours alors à toute son inquiétude. — Que veulent-ils faire de moi ? répétait-elle.

— Vous épouser... vous emmener à Constantinople... il a nommé le Sultan...

— Bah ! ils nomment toujours ainsi leur maître !... N'allez-vous pas croire à présent que le Grand-Turc est amoureux de moi !... la belle sultane que je ferais !... Mais, grand Dieu ! quel peut être cet homme ?

— Écoutez donc, ma chère, il y a ici un nouvel ambassadeur d'Asker-khan, le grand chah de Perse... c'est peut-être lui!...

— Asker... hein! comment dites-vous?

— Asker-khan... c'est l'empereur de Perse.

— Mais, ma chère amie, la peur vous trouble la cervelle. Je ne suis jamais allée en Perse.

— Aussi ne vous parlé-je pas de lui, mais de son ambassadeur. C'est un bel homme qui devient très-facilement amoureux... mais il n'est pas d'une humeur facile... l'autre jour il allait faire couper la tête d'un de ses esclaves, parce qu'il avait cassé une assiette [1].

— Ma chère amie, vous m'effrayez beaucoup... vous feriez mieux de garder vos histoires pour un autre jour... voulez-vous?...

Mais tandis qu'on l'*effrayait* dans la voiture, il arrivait une étrange chose au-dehors. C'est que la nuit était si noire, que les gens s'étaient égarés, et ne retrouvaient plus la route du vieux château où ils devaient passer le reste de la nuit.

— Que faire? dit mademoiselle de Fontenille; quel malheur! nous ne pouvons plus continuer

[1] C'est vrai : M. Jaubert arriva au moment et empêcha l'exécution; l'ambassadeur logeait rue Plumet, à l'hôtel de mademoiselle de Condé, sur les boulevards neufs, du côté des Invalides.

notre pièce qui va si bien... et d'autant mieux que notre amie n'a pas froid, et qu'elle est tranquillement dans une bonne voiture.

— Ah! tranquillement, dit le duc d'Esclignac, c'est autre chose: car elle n'est pas brave; mais si elle ne l'est pas maintenant où elle n'a rien à craindre, que devait-elle éprouver lorsqu'elle était jeune et jolie?

— Il a raison, dit Amédée de Fontenille; mais savez-vous ce que je crains, moi, c'est que nous ne soyons rencontrés par de la gendarmerie ou par des gardes-chasses... savez-vous bien que nous serions tous arrêtés, et, en vérité, dans nos costumes, nous ferions une triste figure en entrant à Essonne!...

— Ah! mon Dieu, les gendarmes! dit sa sœur... et que leur dirions-nous?... prendraient-ils de l'argent?

— Non, certes, je ne le pense pas! et s'ils en prenaient, je les ferais punir. Mais les gardes de la forêt sont à craindre plus encore que les gendarmes.

Mademoiselle de Fontenille, très-effrayée par ce que son frère lui disait, se remit en quête de plus belle pour retrouver un carrefour qui devait les mettre dans la bonne route... Rien n'était plus comique que de voir en ce moment vingt

personnes rassemblées pour en effrayer une seule, l'être plus qu'elle... Mademoiselle de Fontenille fit rallumer une des torches qu'on avait éteintes pour ne pas attirer l'attention, et bientôt, en effet, on retrouva le carrefour qui indiquait la route à suivre ; la voiture y roula aussitôt rapidement, et, au bout d'un quart d'heure, ils furent arrivés au terme de leur course, ayant joué le premier acte de leur drame burlesque.

Rien de ce que nous lisons dans les romans de madame Radcliffe, si parfaitement traduits par madame Victorine de Chastenay, n'avait été omis au *château des Bergeries*. Il est vrai qu'il y prêtait lui-même étonnamment, et que le concierge à lui seul, avec sa lanterne, son énorme trousseau de clefs avec lequel il vint ouvrir une grille rouillée et criant sur ses gonds, suffisait pour effrayer... Au moment où la voiture entra dans une cour remplie de hautes herbes qui empêchaient presque les roues de tourner, deux chiens hurlèrent plaintivement... Madame de Travanet tressaillit

— Ah ça, dit-elle, ceci passe la plaisanterie... je ne veux pas être une héroïne de roman, moi! je ne suis ni *Amanda*, ni *Rosalba*, ni *Fernanda* : c'est odieux, tout cela... et fort ennuyeux!

A ce moment où la voiture s'arrêtait au bas

d'un vieux bâtiment ruiné dont les murs tenaient à peine... le vieux concierge, son bonnet de laine à la main, conduisait respectueusement madame de Travanet et madame de ***, par un escalier étroit et tournant, dans un appartement où il y avait un bon feu et assez de lumières pour qu'elles pussent juger du délabrement du lieu où elles se trouvaient... le concierge les laissa seules. Alors madame de Travanet recommença ses doléances sur son ennui et son inquiétude, et surtout le motif pour lequel elle avait été enlevée.

— Mais par amour!... ma chère, ne soyez pas si incrédule.

— On a la foi quand on a l'espérance, ma très-chère amie, dit madame de Travanet en riant... A mon âge, on ne me ferait plus que la charité en fait d'amour... et en quoi que ce soit je n'aime pas ce qui se fait par un sentiment de pitié : il n'a rien de noble, et encore moins rien de tendre.

— Mais votre esprit... vos talents...

— Mes talents, mon esprit, me feront des amis, parce que je les emploierai à leur amusement ou à leur bonheur...

— Enfin, ma chère, voyez ce que nous a compté l'autre jour madame de Genlis... A Berlin, un

jeune homme de vingt-sept ans était amoureux d'elle, et voulait l'épouser.

— Eh bien! si elle y avait consenti, c'est elle qui eût été folle.

Dans le même moment, la porte du fond s'ouvrit avec fracas, et le Turc magnifique qui avait parlé à madame de Travanet dans la forêt entra dans la chambre. La pauvre femme, qui ne l'avait vu que masqué, faillit mourir de peur en voyant devant elle un homme d'une taille immense ayant des moustaches comme jamais elle n'en avait vu...

— Quelle effroyable tête! se disait-elle en elle-même; quel géant!...

Ce *géant* était mademoiselle de Fontenille!

Elle salua profondément à l'orientale, en mettant une main sur sa tête et l'autre sur son cœur, et remit une lettre à madame de Travanet, sentant l'essence de rose à en parfumer le vieux château pour dix ans... puis elle se retira toujours à reculons... *pour mieux observer le respect et le décorum envers la sultane favorite,* observa madame de ***.

Aussitôt que le Turc fut sorti de l'appartement, madame de Travanet ne sachant pas ce que tout cela devenait, car les choses commençaient à se brouiller dans sa tête, ouvrit la lettre avec précipitation, espérant au moins y trouver une explication.

Mais c'était une déclaration en forme adressée à madame de Travanet. On lui disait qu'on était à ses pieds ; son esclave le plus soumis et... sollicitant sa main. La lettre était signée *Habed-il-Roumann Schahabaham Badvildinn Dal-Ilcha-Bekir*...

Les expressions les plus brûlantes n'y étaient pas épargnées... *Habed-il-Roumann Schahabaham Badvildinn Dal-Ilcha-Bekir* n'osait pas se présenter à madame de Travanet sans son consentement, qu'il espérait, au reste... Mais pour qu'elle pût se prononcer avec plus de certitude, il la prévenait qu'il avait fait placer dans la chambre qu'elle occupait son portrait fait à deux âges différents, afin qu'elle pût juger de ce qu'il avait été et de ce qu'il était aujourd'hui.

En achevant la lecture de cette lettre, madame de Travanet ne put s'empêcher de regarder autour de la chambre, dont les murs lézardés ne laissaient voir aucune trace de ce qu'elle y cherchait. Enfin, près de la haute et antique cheminée, elle aperçut deux dessins au crayon noir, dont l'un représentait une très-belle tête de jeune Turc... Madame de Travanet s'arrêta devant ce dessin.

— Savez-vous qu'il a été très-beau, ce Turc, ma chère ? dit-elle à madame de ***.

MADAME DE ***

Oui, sans doute!... c'est dommage que son nom soit si long!...

MADAME DE TRAVANET, regardant toujours le portrait.

Qu'est-ce que cela fait?... et puis ce n'est pas un nom seul, c'est une suite de noms... c'est l'usage chez eux...

MADAME DE ***.

Ah! mon Dieu, regardez donc cette horrible figure.

Madame de Travanet se retourne vivement, et voit en effet, de l'autre côté de la cheminée, le pendant de la jeunesse du Turc... il était hideux!... On avait exprès chargé la laideur, et, dans le fait, la figure était horrible. Au bas était écrit : *Tel que je suis maintenant...*

— Vraiment, dit madame de Travanet, il nous la donne bonne! et moi aussi j'ai été jeune et belle : je pourrais m'en aller en quête d'un mari, en montrant mon visage de vingt-cinq ans; mais lorsque celui de cinquante-cinq se montrerait à son tour, on serait en droit de me dire que je suis une impertinente. Après tout, je suis fâchée pour lui qu'il soit changé de cette façon-là, car il était bien beau. Et elle retournait toujours *au portrait* du

jeune Turc, qui était tout simplement la figure du jeune Turc mourant de Girodet, auquel on avait seulement ôté l'expression souffrante. Oui, répétait-elle, c'est vraiment dommage.

En ce moment, on entendit un prélude dans la pièce voisine. Ah ! ah ! dit madame de ***, on veut vous donner une sérénade... mais je crois qu'un bon souper et un bon lit nous feraient plus de bien que toutes les musiques du monde... Madame de Travanet, dont jamais l'aimable caractère ne se démentait, fut au contraire tout à coup ranimée par cette musique... elle quitta le portrait, et vint écouter de plus près... Qu'on juge de ce qu'elle dut éprouver lorsqu'elle entendit des voix bien connues et aimées chanter en chœur et en partie la romance si célèbre de *Pauvre Jacques!*

— Ah! s'écria-t-elle, ce sont nos amis!... Les portes de l'appartement s'ouvrirent alors avec grand bruit, et tous les acteurs, les actrices, entrèrent en foule, et pressèrent madame de Travanet dans leurs bras, en lui demandant pardon du tour qu'on lui avait joué. Non-seulement elle le pardonna, mais elle fut la première à en rire... Elle regarda alors sans frayeur mademoiselle de Fontenille, dont les terribles moustaches l'avaient si fort effrayée.

—Et maintenant, lui dit Amédée de Fontenilleen lui présentant une grande pelisse pour la préserver

de l'air froid de la nuit, retournons à Rouvres, pour y faire réveillon, et puis ensuite nous irons nous coucher...

...On riait encore dans le monde de cette histoire, lorsque le récit d'une autre aventure détruisit la gaieté qu'avait inspirée celle de la forêt de Senart. Elle est d'un haut intérêt : la voici dans tous ses détails... Comme les personnages dont il est question dans cette histoire sont pour la plupart existants et à Paris, je ne puis donc les désigner que par une lettre initiale.

La comtesse de M*** était une femme bien née, riche, ayant une bonne maison et la volonté de la faire trouver agréable ; avec tous ces moyens on a ce qu'on veut à Paris. Aussi, quoiqu'elle ne fût plus jeune, madame de M*** avait un salon fort sociable, et sa maison était une de celles où un étranger se faisait toujours présenter...

Madame de M*** avait un frère plus riche qu'elle, et vivant dans ses terres. Son opinion était fort exagérée. Il avait fait partie de l'armée de Condé, et rentré en France, il fut assez heureux pour retrouver toute sa fortune qui lui fut rendue ; M. de P*** ne cachait aucunement son opinion, prétendant que l'Empereur ne l'en estimait que mieux de savoir confesser sa vraie croyance. M. de P*** n'avait qu'une fille, qui devait hériter

non-seulement de sa belle fortune, mais aussi de celle de sa tante.

M. de P*** mourut des suites d'une chute de cheval à la chasse; il n'eut que le temps de recommander sa fille à sa sœur, et de dire à mademoiselle de R*** que son dernier vœu était qu'elle demeurât fidèle à leur opinion sainte.

Mademoiselle Amélie de P*** avait dix-sept ans au moment où elle perdit son père. Elle était jolie sans être pourtant une personne très-remarquable. Elle était habituellement sérieuse, et son rare sourire frappait harmonieusement lorsqu'on le voyait éclairer son visage; sa taille était grande, svelte, sa tournure distinguée, et tout son ensemble enfin formait et présentait une personne agréable et dont tous les hommes auraient certes désiré l'amour, s'ils n'eussent été repoussés par une froideur qui annonçait que son cœur se donnerait difficilement.

Aussitôt que madame de M*** fut instruite de la mort de son frère, elle partit de Paris et alla chercher sa nièce dans le château qu'elle habitait. Elle la trouva accablée de son malheur et peu disposée à partager les plaisirs de la maison bruyante de sa tante. Son deuil était une excuse pour les premiers mois, mais enfin il fallut changer une façon de vivre qui blessait une parente que son père lui

avait ordonné de considérer comme une mère... et dès qu'elle eut pris le demi-deuil, Amélie descendit chez sa tante.

Ce fut un événement dans le salon de madame de M***, le jour où sa nièce y fit son entrée... Les jeunes personnes la regardèrent avec envie, les mères avec humeur, et les hommes avec l'espérance de lui plaire... On pense bien que les rangs devaient être pressés, car Amélie était une héritière comme on n'en voit pas beaucoup... elle était riche, noble, jeune et belle...

La comtesse de M*** s'attacha bientôt à sa nièce et l'aima d'une affection de mère. La jeune fille y répondit avec son âme qui était aimante et même passionnée, malgré l'apparence de froideur qui semblait l'envelopper.

— Amélie, lui dit un jour sa tante, il faut te marier.

— Pourquoi, ma tante? est-ce donc une condition expresse attachée au nom de femme que de prendre un mari? Je suis heureuse comme je suis, laissez-moi rêver la vie... Mon Dieu, le réveil ne viendra que trop tôt!... d'ailleurs je ne veux pas vous quitter!...

Et puis elle se penchait sur les mains de la comtesse, les baisait, et la comtesse, l'embrassant à son tour, disait:

— En vérité, tu as raison, mon enfant... Je ne sais pas comment je pourrais me séparer de toi !...

Mais les prétendants ne se découragèrent pas, et lorsqu'ils surent que la tante et la nièce ne voulaient pas se séparer, ils déclarèrent qu'ils demeureraient chez madame de M***, si elle le voulait.

Amélie recevait froidement tous ces hommages, et sans qu'il parût qu'un seul même l'eût touchée... Elle était toujours aussi sérieuse... Sa figure mélancolique ne s'animait d'aucune pensée intérieure à l'approche de ses prétendants... On était alors en 1809, et Amélie avait dix-huit ans.

Un jour madame de M*** parut occupée d'un grand intérêt... Elle, qui ne sortait jamais, demeurait des journées entières hors de chez elle ; et sa nièce, sa fille pour mieux dire, ne sut ce qui l'avait autant intéressée que lorsque la réussite eut couronné l'œuvre... La comtesse de M***, parente éloignée de Barras, avait eu le crédit de sauver après la terreur un homme qui devait tout redouter d'une réaction, car cet homme était Fouché. Contre l'ordinaire des méchants, il en avait été reconnaissant... et lorsque madame de M*** lui demandait un service, il le lui rendait avec autant de bonne grâce que cet homme pouvait en mettre à quelque chose. Cette fois madame de M*** dit à

Fouché que ce qu'elle lui demandait était sans doute difficile, mais qu'elle serait ensuite des mois et même des années sans avoir recours à son obligeance, s'il lui accordait ce qu'elle sollicitait de lui.

Le service en effet était éminent : il s'agissait de faire rentrer un homme qui, sur la liste des émigrés en 1793, n'avait en 1800 fait aucune des diligences pour se mettre en règle, ne voulant pas rentrer en France à cette époque. Mais depuis, les choses avaient pris un autre aspect. Il voyait que la puissance de Napoléon s'affermissait de jour en jour, et chaque jour aussi le besoin de revoir sa patrie se faisait sentir plus vif et plus pressant.

« Je sens qu'on peut vivre quelque temps loin « de sa patrie, ma vieille amie, écrivait-il à la « comtesse de M***; mais il faut s'en rapprocher « pour mourir. On sent le besoin de fermer ses « yeux là où ils se sont ouverts... Que je vous « doive ce bonheur, et il sera double pour moi. »

C'était pour cet ami de sa jeunesse, ce frère de ses vieux jours, que la comtesse insistait aussi vivement auprès de Fouché. Enfin ses vives instances eurent un entier succès, et son ami revit la France.

Le marquis de R***, aussitôt qu'il fut arrivé à Paris, accourut chez son amie devenue sa bienfaitrice... Ils furent bien heureux de se revoir, et

cette joie fut pure des deux côtés : car celle qui obligeait vit qu'on était vraiment reconnaissant, et on est alors si heureux d'avoir pu réussir!...

— Mais je ne serai complètement satisfait que lorsque vous aurez obtenu pour mon fils adoptif la même faveur que pour moi, dit le marquis à son amie.

Et il lui raconta qu'après le désastre de Quiberon, il avait recueilli le fils d'un cousin avec lequel il était intimement lié, et là, sur le champ de bataille même, à son cousin mourant, il avait juré de servir de père à son fils... L'enfant avait entendu le serment, et Dieu l'avait reçu..., car le père avait été martyr pour une cause sainte.

— Quel âge a donc votre fils adoptif? demanda la comtesse.

— Vingt-huit ans.

— Eh quoi! son père l'emmenait aussi jeune pour l'exposer aux chances d'une bataille?

Le marquis sourit avec une expression presque triste : —Vous ne connaissez pas Henri, répondit-il.... vous ne savez pas quelle âme ardente il y a dans cet être que moi-même je ne connais pas encore, bien que je sois cependant ce qu'il aime le plus au monde après son pays..., car la France est pour lui la mère qu'il a perdue... C'est donc lui qui a voulu suivre son père lorsque le duc de

C*** vint chercher la mort à Quiberon... Si vous voulez que ma joie soit entière, obtenez que Henri soit rappelé comme moi.

La comtesse revit Fouché; elle pressa de nouveau, et la grâce du jeune homme fut ajoutée à celle de son père adoptif...

La nouvelle lui en fut aussitôt transmise, et peu de jours après il était à Paris.

Henri de C*** ne se fit pas d'abord présenter chez la comtesse...; elle en fut surprise, et ne put s'empêcher d'en faire un reproche au marquis de R***.

—Que voulez-vous? lui dit son ami; j'ai assez vu votre nièce pour être convaincu que lui plaire est une entreprise dans laquelle il est fort difficile de réussir... Elle est jolie, riche; mon fils adoptif n'a qu'une fortune médiocre; elle pourrait croire qu'il vient ici pour se faire aimer d'elle. Henri n'a aucune prétention; mais il est si beau... si remarquable, qu'il pourrait certes bien en avoir, et...

—Et pourquoi, dit vivement la comtesse, ne ferions-nous pas un mariage qui rapprocherait nos deux familles encore plus qu'elles ne le sont?... Amélie n'a jamais aimé, elle ne veut même pas se marier...; mais votre fils peut lui plaire, mon ami, et combien je serais heureuse s'il lui était

réservé de fondre la glace de ce cœur que rien encore n'a pu toucher!...

Le marquis parla à son fils adoptif de cette présentation; le jeune homme s'y refusa.

— Madame de M*** ne peut voir une offense dans mon refus, dit Henri; j'ai pour elle une profonde reconnaissance, mais je hais le monde et ne vais nulle part.

Le marquis insista : ce fut d'abord en vain... Henri semblait redouter d'entrer dans cette maison... Était-ce un pressentiment!... Enfin, vaincu par les sollicitations réitérées de son père, il consentit à l'y accompagner, et un soir où le marquis savait trouver ces dames seules, il conduisit Henri à l'hôtel de M***.

Henri de C*** devait produire une vive impression sur les personnes qui le voyaient pour la première fois, depuis qu'il avait atteint ce degré d'une beauté mélancolique et mâle qui lui donnait un aspect tout à fait remarquable. Sa taille était élevée et élégante; sa tournure, d'une distinction de bonne compagnie, si rare à rencontrer, car il ne faut pas confondre l'extraordinaire avec la distinction... Sa figure était belle aussi; mais c'était surtout par son expression qu'elle plaisait. En voyant cette physionomie pâle, au regard prolongé et pensif, au sourire triste et presque toujours rail-

leur, comme s'il eût voulu se punir lui-même de cette apparence de gaieté, on se disait que cet homme avait beaucoup souffert, et un sentiment attractif portait aussitôt vers lui... ; mais lorsque ensuite on fixait ses yeux sur les siens, lorsqu'on voyait flamboyer son regard au récit d'une action généreuse et résolue; lorsque, repoussant les boucles blondes et naturelles de sa chevelure, il découvrait un front où siégeaient de profondes pensées, on se disait aussi que cet homme avait une destinée mystérieuse dont les intérêts étaient forts et puissants.

Henri parlait peu ; mais son silence n'était jamais l'expression du dédain. On voyait que sa vie était grandement remplie, et que son silence n'était qu'un refuge dans ses propres pensées.

Son père le présenta à la comtesse, puis à Amélie. Il témoigna convenablement sa reconnaissance à la comtesse, causa peu, mais dans ce qu'il dit laissa voir un esprit et des connaissances auxquels Amélie n'était pas habituée... Elle fut touchée de cette nouvelle impression qu'elle recevait et en eut de la reconnaissance. Elle fut aussi plus affectueuse pour Henri. En lui parlant, sa voix devenait plus douce ; on voyait qu'elle craignait de s'avancer et de heurter avec maladresse un homme souvent frappé et jusqu'à la douleur...

Henri, accueilli avec amitié et confiance dans la maison de la comtesse, y fut bientôt attiré par un charme qu'il ne chercha plus à éviter... Amélie s'habitua tellement à le voir, que lorsque par hasard une journée s'écoulait sans que Henri eût paru à l'hôtel de M***, elle était triste et ne pouvait dormir; Henri avait également pris l'habitude de passer ses soirées auprès d'Amélie et de sa tante... Il leur faisait la lecture des ouvrages nouveaux qui paraissaient; puis il racontait, tandis que les femmes travaillaient, les horreurs des guerres vendéennes et ce massacre de Quiberon!... mais alors il changeait de nature : il devenait un lion... Sa longue et blonde chevelure frémissait sous l'impression qu'il recevait de ses propres paroles... Il peignait d'abord, il décrivait, et puis ensuite sa voix se montait à un degré d'énergie qui faisait trembler ceux qui écoutaient le malheureux enfant recevant le dernier soupir et la bénédiction d'un père au milieu de ses frères égorgés, et lui-même au moment d'être un glorieux martyr de plus dans cette sanglante journée.

Lorsque Henri parlait de cette funeste affaire, il oubliait la vie... il oubliait tout... Alors Amélie le regardait avec une expression qu'il fut quelque temps à ne pas comprendre d'abord; mais lorsqu'enfin, les yeux remplis de larmes, et suivant le

regard de feu du noble jeune homme, elle ne chercha plus à cacher ce qu'elle éprouvait, alors Henri vit qu'il était aimé... Son premier mouvement fut de lever les mains et les yeux au ciel, et de remercier Dieu d'avoir envoyé à lui un noble cœur pour comprendre et consoler le sien... Il sortit de sa poitrine un objet qu'il y tenait soigneusement caché; et s'agenouillant ensuite, il pria longtemps; tout à coup une pensée vint troubler sa religieuse méditation. — Eh quoi, dit-il, je me réjouis d'être aimé! mais ai-je le droit de chercher l'amour et ses joies? non, je me dois à d'autres soins!.. Cependant!..

Et il retombait accablé sous une foule de pensées qui l'oppressaient et lui donnaient une douleur poignante qui troublait ses idées et lui ravissait toute force et toute ardeur.

Amélie était allée auprès de sa tante. — J'aime Henri de C***, lui avait-elle dit, et je ne puis être heureuse qu'avec lui...

Sa tante l'embrassa avec effusion, et lui apprit alors que, depuis longtemps, cette union était son vœu le plus cher, ainsi que celui du marquis.

Le même jour, la comtesse envoya chercher son vieil ami. — Tout va bien, lui dit-elle; Amélie aime Henri, et je crois que leur affection est mu-

tuelle : ainsi donc nous ne ferons qu'une même famille.

Le marquis la regarda tristement et ne répondit rien. Il lui donna seulement une lettre à lire. Elle était de Henri... .

— Je pars pour la Normandie, mon père, écrivait-il. Je me suis aperçu que mes affaires souffraient de cette oisiveté dans laquelle je vis depuis quelque temps... Je pars pour visiter plusieurs des propriétés qui m'ont été rendues. Écrivez-moi à C***, poste restante.

En apprenant le départ subit de Henri, Amélie ressentit une douleur inconnue... elle résista d'abord, mais enfin elle succomba et fut plusieurs semaines dans un état alarmant... Jamais elle n'avait mis en doute l'amour de Henri, et perdre en même temps l'illusion de cet amour et la réalité de sa présence, c'était trop pour une femme qui n'avait de force que pour aimer. Cette force avait longtemps sommeillé; mais aussi, à son réveil, elle était puissante et gigantesque, et ne trouvait plus maintenant d'aliment que dans sa douleur.

Ne recevant aucune nouvelle de Henri, son père se décida enfin à lui annoncer le danger de mademoiselle de P...

— Reviens aussitôt, lui disait son père; tu as

peut-être tué une femme comme jamais tu n'en trouveras une pour l'approcher de ton cœur!

Trois jours après Henri était à Paris...

En le voyant, le marquis n'eut pas la force de lui adresser un reproche. Sa pâleur avait redoublé et son abattement était profond. On voyait que les jours et les nuits s'étaient aussi succédé pour lui dans les souffrances et peut-être même les pleurs... Il ne répondit rien à ce que lui dit son père, et se contenta de demander à avoir un entretien avec Amélie lorsqu'elle serait en état de le supporter...

En apprenant le retour de Henri, mademoiselle de P... comprit que l'affection qu'elle avait pour lui était un saint et solennel amour... Une joie si pure inonda son âme, qu'elle ne put douter alors que Dieu lui avait envoyé Henri pour qu'il fût son époux...

— Je sens que je ne puis vivre sans lui, dit-elle à sa tante, et ma vie est désormais attachée à la sienne.

Lorsqu'ils se revirent, ils sourirent tristement à la vue du changement qui s'était opéré en eux dans les jours qui les avaient séparés... Amélie fut celle qui ressentit le plus de joie de ce moment, cependant mutuellement souhaité... Henri était grave et même sévère en abordant Amélie. Il

comprit que cette femme mourrait s'il la repoussait, et pourtant, bien qu'il l'aimât, une force mystérieuse les séparait l'un de l'autre.

—Amélie, lui dit Henri en s'asseyant près d'elle et prenant dans les siennes sa main froide et humide, Amélie, on veut nous unir. Je vous aime et vous m'aimez, et pourtant je crains que nous ne puissions être l'un à l'autre.

Amélie s'écria : Pourquoi être aussi cruel avec moi ?... ne me parlez pas ainsi.

— Écoutez-moi, Amélie, poursuivit Henri; il faut alors que nous nous entendions, et que nous tirions de notre affection une consolation pour tous deux. Vous m'aimez, et je vous aime aussi; mais cet amour, quelle joie peut-il vous donner? Je suis malheureux, voyez-vous; et m'aimer c'est vouloir s'associer à mon malheur... En aurez-vous le courage ?

Amélie leva les mains et les yeux au ciel... Henri poursuivit :

— Écoutez, Amélie, cet instant est solennel; dites-moi si vous vous sentez la force d'être la compagne d'un homme qui a souffert et doit souffrir encore ?

Amélie se leva et dit d'un accent assuré : — Je jure que je serai votre épouse avec joie et bonheur...

Henri la serra contre son cœur, et c'est ainsi qu'ils furent fiancés. Alors Amélie le prit par la main, et ils allèrent trouver la comtesse.

— Bénissez vos enfants, lui dit sa nièce, en tombant à genoux devant elle.

Le mariage eut lieu peu de jours après : il fut célébré dans une terre appartenant à Amélie, située à quelques lieues de Paris ; mais il n'y eut aucune fête : Henri le demanda comme une grâce à sa fiancée ; elle le lui accorda sans peine : et en effet, que lui importait le monde et son bruit ? pour elle, la véritable fête était dans l'acte qui l'unissait à celui qu'elle aimait.

Ils demeurèrent donc dans une entière solitude pendant les quinze premiers jours de leur mariage ; au bout de ce temps, qui fut pour Amélie un rêve qui lui montrait le ciel, Henri reprit l'air sombre, la physionomie morne qu'il avait constamment, et qu'on avait pu attribuer jadis à un amour qui craignait un refus. Silencieux, absorbé dans de sombres pensées, il finit par donner à sa femme une sorte de terreur vague, mais instinctive, qui, remplaçant un bonheur et des joies jusqu'alors inconnus, fut pour elle une douleur également grande ; elle comprit le malheur sans savoir comment le parer, et cet état finit par lui devenir insupportable.

— Qu'avez-vous, Henri? lui dit-elle un soir que, rentrés après une longue promenade dans laquelle il n'avait répondu que par des monosyllabes à tout ce qu'elle lui disait, il marchait toujours en silence dans le salon, les bras croisés sur sa poitrine, et comme perdu dans un monde de pensées étrangères à ce qui l'entourait...

— Moi! répondit-il en tressaillant... mais je n'ai rien... que du bonheur, Amélie... et vous le savez bien!...

Amélie ne répondit pas, mais deux larmes roulèrent lentement sur ses joues : c'était son cœur qui avait parlé. Henri alla à elle, et la prenant dans ses bras il lui dit avec un accent de profonde tristesse :

— Je te l'ai dit, Amélie... il y a du malheur à m'aimer. Tu l'as voulu cependant, et cette persistance m'a attaché à toi... et voilà maintenant, que le temps de prouver que tu ne crains pas d'aimer celui qui souffre est venu, tu parais le redouter?

— Ah! je jure d'être heureuse, même de souffrir pour toi!... Mais que je sache du moins ce qui t'occupe... Pourquoi nos pensées ne sont-elles pas communes? Pourquoi ne pas m'ouvrir ce cœur, qui est maintenant mon bien?... Pourquoi?...

Amélie, tu ne peux rien savoir, du moins

pour ce moment, de ce qui m'occupe au point, je l'avoue, de me faire oublier quelquefois que je suis près de toi. Mais je t'aime... je n'aime que toi... C'est une vérité du cœur... crois-la...

Amélie secoua lentement la tête, et résistant à la pression des bras de son mari, qui la retenait contre lui, elle s'éloigna blessée dans l'âme du refus de Henri... Son caractère, doux et bon dans l'habitude de la vie, était soupçonneux et jaloux dès que l'affection se trouvait engagée... L'amitié même ne pouvait jamais la rassurer; elle craignait toujours de n'être pas assez aimée... Ce sentiment avait une source qui devait le faire excuser, mais il rendait malheureux ceux qu'elle aimait: la méfiance est si pénible!... Une justification, qu'elle soit ou non facile, est toujours le sujet d'un reproche, même tacitement exprimé lorsqu'on craint de le faire à haute voix...

La comtesse et le marquis étaient retournés à Paris, et avaient laissé le jeune couple aux joies des premiers jours d'un premier et légitime amour... Ils étaient donc seuls, et personne ne pouvait se mettre entre eux et ce nuage qui venait de s'élever... Amélie retourna dans son appartement après la conversation qu'on vient de rapporter, et là, pleurant avec angoisse, elle laissa venir à elle les plus pénibles pensées; pour la première

Elle se jeta dans ses bras et le serra convulsivement contre elle.

— Notre union est une union consacrée devant Dieu, Amélie... La femme qui soupçonne son amant le fait avec raison, elle craint ce qui peut lui arriver... : l'abandon!... mais, à moins d'avoir une preuve positive, la femme qui soupçonne son mari lui fait tort dans son honneur et dans sa foi... Retiens bien cette parole, Amélie!...

Plusieurs jours s'écoulèrent... Henri paraissait moins accablé depuis l'entrevue du parc... Lorsque le mois de juillet fut à sa fin, le jeune ménage retourna à Paris. La comtesse, accoutumée à voir journellement Amélie, ne pouvait se faire à cette solitude. Amélie le comprit, et puis ensuite elle retournait avec Henri, et partout où elle était avec lui elle était bien.

L'intérieur de cette famille était heureux, du moins en apparence; il y avait bien quelques peines, mais elles étaient pour Amélie, et quelquefois pour sa tante lorsque la conversation venait à se porter sur l'Empereur; alors la colère de Henri ne reconnaissait de bornes que celles imposées par le respect qu'il devait à la comtesse, dont l'attachement pour Napoléon était proportionné à sa reconnaissance : aussi jamais ne souffrit-elle une parole

contre lui dans son salon, alors un des plus brillants de Paris.

— Il m'a rendu ma fortune, disait-elle, et a été le bienfaiteur des miens ; je l'aime enfin ; et d'ailleurs toute la France l'aime comme moi... Nous l'aimons tous, et nous l'avons prouvé en le proclamant le 2 décembre 1804.

Le respect arrêtait la réponse de Henri sur ses lèvres : non-seulement il adorait ses princes, mais c'était avec un saint amour!... et ce qui n'était pas eux était son ennemi!... Henri alors quittait le salon et se retirait chez lui... Amélie allait le joindre... Elle admirait Napoléon, mais elle ne l'aimait pas, et ce demi-rapport d'opinion avait été un attrait de plus pour Henri... il était de ces hommes qui n'ont qu'un jour pour éclairer leur opinion politique, et qui ont dormi pendant les quarante années de révolution qui viennent de s'écouler; et pourtant Henri de C*** était un homme de talent et d'esprit.

Un jour Henri entra dans la chambre d'Amélie, une lettre à la main, et lui annonça qu'il venait lui dire adieu parce qu'il partait dans une heure pour la Normandie.

— Vous partez! s'écrie Amélie; mais je pars aussi, moi!

—Impossible, mon amie... Je vais dans un vieux

château qui m'a été rendu lors de ma radiation et que je n'ai pas encore vu. Un vieux précepteur qui m'a élevé y demeure comme concierge ; il est malade, et je dois y aller sans perdre un instant...

— Mais, encore une fois, je veux y aller avec toi. Il faut une femme auprès d'un malade...

— Pauvre enfant, tu ne sais pas ce que tu demandes ! toi, accoutumée au luxe et à tout ce qu'il donne de superfluité, tu n'aurais pas même le triste nécessaire dans mon vieux manoir... Non, non, tu ne peux pas venir...

—Mais je le veux, moi ! répondit Amélie en pleurant; je ne veux pas te quitter... Que m'importe un dîner plus ou moins bon, un appartement plus ou moins commode?... Je veux te suivre !...

Dans ce moment, la comtesse entra chez sa nièce; on la fit juge de l'objet de la contestation, et elle fut de l'avis d'Amélie. Cette absence, ne devant durer que huit jours, ne pouvait l'incommoder... Henri ne savait comment résister davantage.

— Je ne puis vivre sans toi, même huit jours, répétait Amélie en pleurant.

Henri réfléchissait... : quelquefois en contemplant cette jeune femme, si aimante et si dévouée, il était au moment de céder...; et puis, une voix intérieure lui criait de s'arrêter...

— Écoutez, dit-il aux deux femmes, je n'ai jamais rougi de mon peu de fortune : en épousant Amélie, je l'aimais, et je savais qu'un amour vrai comme le mien paierait plus qu'une couronne. Mais ce qui est compris du noble cœur d'Amélie ne l'est pas de tout le monde... Pourquoi voulez-vous me contraindre à rougir devant vos domestiques, qui ne comprendront pas la grandeur qui réside dans les murs lézardés de mon vieux château?... Ses tours eussent été relevées, si, comme beaucoup d'autres de ma caste, j'avais voulu adorer l'idole !...

—Eh bien ! je partirai seule avec toi... Je n'emmènerai qu'Annette, comme toi tu n'emmèneras, je présume, que Louis.

Annette était la sœur de lait d'Amélie ; et Louis, le valet de chambre de Henri, l'avait vu naître.

En écoutant Amélie, en la regardant, une pensée rapide traversa l'esprit de son mari... il ne résista pas davantage.

— Eh bien ! lui dit-il, viens avec moi, je ne m'y oppose plus... Ce sera peut-être heureux pour tous deux.

Deux jours après ils étaient sur la route de Normandie ; Amélie et Henri étaient dans une calèche bien fermée, Annette sur le siége ; Louis courait en avant et faisait préparer les chevaux... Ils allaient fort vite... Henri payait les guides comme s'il allait

chercher une couronne... Souvent il regardait à sa montre.

— Nous ne marchons pas, s'écriait-il; et ils allaient comme le vent.

Enfin, vers le milieu du second jour, ils atteignirent la dernière poste de la grande route : c'était un pauvre village comme la plupart de ceux qui sont près de la mer, en Normandie, de ce côté surtout. A peine Henri fut-il arrivé qu'il fit demander un fermier qui devait fournir des chevaux pour aller au château de C***, terme du voyage. En peu d'instants les chevaux furent prêts : on aurait dit qu'ils *attendaient*... Les voyageurs repartirent aussitôt, au grand contentement de Henri, dont l'empressement semblait avoir redoublé depuis qu'il avait entretenu le fermier.

A mesure qu'ils avançaient, la route devenait plus difficile. Les grandes pluies d'automne avaient tellement dégradé le chemin, que la calèche pouvait à peine avancer. Vers le soir le temps se couvrit, et de longues rafales annoncèrent un orage. Amélie, qui jamais n'avait voyagé que dans le midi de la France et en Italie, était désagréablement surprise de ce froid sombre, de ce ciel gris et de cet air âpre qui racontait toutes les souffrances que devait éprouver le pauvre dans cette contrée inhospitalière; tout à coup elle entend un bruit

d'une nature étrange. Le postillon s'était arrêté pour laisser souffler les chevaux ; Amélie entendit alors comme les acclamations de plusieurs milliers de voix, mais sans rien voir. C'était comme la rumeur d'une ville éloignée ; et ce bruit avait son accroissement et son affaiblissement. Cette régularité était solennelle... et au milieu de ce pays presque sauvage, le soir, au moment où la nuit commence à envelopper tout ce qui est autour de nous d'un voile sombre, ce bruit avait un mystère qui devait frapper l'âme d'Amélie d'une sorte de terreur... ; et à mesure que la voiture avançait, il devenait plus retentissant.

— Mon Dieu, dit-elle enfin, rompant le long silence qui s'était établi entre elle et Henri depuis le village où ils avaient quitté la grande route, mon Dieu, quel bruit étonnant ! — C'est la mer, lui répondit en souriant son mari, c'est le bruit de l'Océan dans sa majesté et sa beauté lorsque la tempête commence à soulever ses vagues.

Dans ce même moment, un beau spectacle s'offrit aux yeux d'Amélie : la voiture était parvenue au sommet d'une petite colline de sable ; et tout à coup, comme si un rideau s'était levé, l'Océan, avec ses vagues, ses falaises et ses grèves solitaires, déroula l'immense tableau de ses beautés devant Amélie. Alors elle oublia sa terreur passagère et

fut saisie d'admiration... Toutefois elle frissonnait encore. La belle mer d'Italie, avec ses rivages fleuris et embaumés, ses bords enchantés; Venise et ses bouquets de roses; l'Adriatique, ses barques et ses gondoliers toujours poétiques, ne voguant sur ses eaux claires que pour une fête ou pour l'amour, avaient, pour une femme comme Amélie, une poésie plus sensible que la voix solennelle de l'Océan et la sombre grandeur de ses scènes. Mais Henri, à la vue de la mer, fit une exclamation qui révélait la joie de son cœur...: on voyait qu'il retrouvait un lieu chéri et préféré... Cette joie se peignait dans ses yeux, dans sa physionomie radieuse, que la lune éclairait en ce moment.

—Tiens, dit-il à sa femme en levant la main vers un rocher qui s'élevait d'une hauteur de plus de quatre-vingts pieds au-dessus des falaises qui, en cet endroit, bordaient le rivage, tiens, voilà *ton château;* vois pour quel lieu tu as quitté le palais enchanté que tu habitais il y a deux jours.

Amélie suivit la direction de la main de Henri, et aperçut, en effet, tout en haut du rocher, quelques tourelles qui se dessinaient en noir sur l'azur ardoisé du ciel... Placé au sommet de ce roc escarpé incessamment battu des flots et exposé au courant d'une marée presque furieuse en cet endroit, dont les lames se brisaient avec

fracas contre les écueils au bas du rocher, ce château semblait une de ces décorations fantastiques que l'imagination évoque à la suite d'une vieille légende. Aussi, l'impression que produisit la première vue du château de C*** sur Amélie fut un effroi qu'elle ne put cacher à Henri et qu'elle ne chercha même pas à lui dissimuler; car, se jetant dans ses bras, elle cacha sa tête dans son sein en s'écriant : — Ah ! mon ami, quel horrible lieu !

Henri l'embrassa avec tendresse en cherchant à la rassurer. Il lui dit que, parvenus au château, la grandeur du spectacle qu'elle verrait lui en ferait oublier la première et pénible impression, et que, d'ailleurs, de l'autre côté du rocher qu'ils allaient tourner, elle aurait une route facile et moins solitaire. En effet, ils entraient alors dans un misérable village formé de quelques cabanes de pêcheurs... Mais cette petite peuplade était déjà couchée et endormie, et les voyageurs ne furent accueillis, en la traversant, que par les longs aboiements des chiens qui, se mêlant au bruit de la mer et de la tempête, formèrent l'harmonie qui salua Amélie et son mari à leur arrivée dans leur antique manoir...

Comme Henri l'avait annoncé en effet, la voiture parvint sans peine au grand portail gothique du château; la plate-forme sur laquelle elle s'arrêta

était recouverte d'un gazon court et épais qui avait fleuri en cet endroit sous la protection de l'édifice qui le garantissait du vent salin de la mer. Quant à l'édifice lui-même, son aspect, lorsqu'elle en fut près, ne diminua pas la terreur que de loin il avait inspirée à Amélie. On voyait que cette habitation avait été abandonnée pendant bien des années. Sa construction était antique, mais grossière, et sans rappeler ces admirables édifices du moyen âge avec leurs dentelles de pierre, leurs tourelles romantiques, et tout ce qui éveillait l'imagination du voyageur et lui faisait retrouver, au milieu d'un château en ruines, la châtelaine et ses pages, ses troubadours et son chapelain. Le château de C*** était plus vieux que le moyen âge. Sa construction était grossière, en pierres brutes et grisâtres, prises évidemment dans les rochers du rivage ; ses fenêtres, peu nombreuses, étroites et fort élevées, étaient distribuées avec un grand mépris de la régularité. Malgré sa solidité réelle et fort apparente, une partie du bâtiment avait cédé à l'action du temps et des éléments, et n'offrait plus que des ruines. On voyait que les hommes avaient aidé à tous deux, ce qu'ils font toujours lorsqu'il s'agit de détruire : les poutres avaient été arrachées, pour faire du feu, par les pauvres vassaux, et les murs s'étaient enfin écroulés : la partie gauche du châ-

teau était demeurée seule habitable et intacte.

Lorsque cette habitation désolée s'offrit ainsi aux yeux de la jeune femme accoutumée à tout le luxe et à toutes les douceurs d'une vie toujours heureuse, elle ferma un moment les yeux pour ne rien voir... Mais ensuite elle fut rappelée à elle-même par la voix de Henri. — Je l'ai voulu, se dit-elle à elle-même, pourquoi me plaindre et lui faire de la peine?

Et tout aussitôt elle courut légèrement à son mari, qui, déjà dans la cour du château, commençait à se repentir d'avoir eu la pensée d'amener Amélie au château de C***. Mais elle l'aborda en riant, plaisanta la première sur la ressemblance de son manoir avec le vieux château d'*Udolphe dans les Apennins*, et fut si bonne et si aimable, que Henri, tout joyeux, se dit :

— J'ai bien fait... Elle fera *tout ce que je voudrai.*

Toutefois la terreur d'Amélie fut plus forte que sa résolution en traversant la cour solitaire et en montant l'escalier tournant qui conduisait à son *appartement*... Elle se serrait contre Henri, et, s'appuyant sur sa poitrine, elle fermait les yeux, se laissant conduire comme un enfant.

La chambre où elle fut conduite était convenable... Les meubles en étaient vieux mais propres, et un feu brillant, qu'avait allumé le vieux

concierge, lui donnait une gaieté d'aspect qui fit oublier à Amélie ses fatigues et ses terreurs.

Sa nuit fut paisible. Elle dormit comme on dort à dix-huit ans lorsqu'on est fatigué. Le lendemain, la vue magnifique qui s'offrit à elle à son réveil lui fit non-seulement tout oublier, mais lui donna le désir de prolonger son séjour à C***. Le soleil brillait dans un ciel bien bleu, et les vagues, la veille si furieuses, au matin, étaient calmes et limpides, et portaient les barques des pêcheurs du hameau qui étaient au bas du château. Henri lui apprit qu'elle pourrait se promener facilement quand elle le voudrait sur la mer, en prévenant quelques heures d'avance, parce que les écueils qu'elle avait aperçus en arrivant, et qui l'avaient tant effrayée, n'étaient que du côté de la route.—Mais dans cette partie, poursuivit-il en indiquant celle qui bordait les ruines, il y a une espèce de port naturel où la mer est paisible.

— Est-ce que les vaisseaux peuvent y aborder? demanda Amélie.

— Des vaisseaux! dit vivement Henri... ! des vaisseaux!... Vous ai-je dit cela?... Non sans doute!... Comment voulez-vous que des vaisseaux puissent arriver ici?... N'allez pas dire une chose comme cela à Paris, car on rirait de vous, ma chère

Il dit ce peu de mots avec une telle vivacité, qu'Amélie fut étonnée... ; mais cette impression fut passagère, et bientôt elle l'oublia d'autant plus facilement, que Henri mit une telle activité à faire préparer une embarcation, que le matin même elle put se promener sur la mer... Henri la conduisit sur la côte à deux ou trois lieues, dans un pays ravissant. De hautes falaises abritaient des bois de chênes et de bouleaux, qui, ayant conservé leurs feuilles, étaient d'un prix inestimable à cette époque de l'année où tous les bois sont dépouillés... Le lieu où Henri avait conduit Amélie était presque désert : quelques maisons construites depuis peu, mais n'ayant qu'un étage et pour une ou deux personnes seulement, formaient le hameau où se trouvait Amélie..... ; elle n'y vit que trois ou quatre femmes dont le langage la surprit... il n'avait rien de celui de cette province... Henri connaissait les hommes, à ce qu'elle présuma ; car il parla longtemps avec deux d'entre eux, et leur conférence fut même assez longue, tandis qu'Amélie, accompagnée d'Annette, s'amusait à parcourir le bois et à ramasser des coquillages sur le rivage...

Tout à coup le temps, qui avait été beau depuis le matin, se couvrit, et le vent recommença à souffler avec violence. Amélie descendit rapidement et cou-

rut à Henri, qui paraissait toujours sérieusement occupé avec les deux hommes qui l'avaient reçu à sa descente de la barque... Le temps paraissait surtout les occuper :

— Mon ami, je t'assure que je n'aurai pas peur, dit Amélie, se penchant sur son mari.

Il se retourna vivement, et lui saisissant la main :

— Quoi donc! s'écria-t-il, avez-vous entendu ce que je disais?

Amélie sourit de la véhémence de son mari...

— Moi! dit-elle; je n'ai rien entendu... Eh! que voulais-tu donc que j'entendisse d'ailleurs?...

— Je craignais que tu ne t'effrayasses de ce que ces hommes disaient du temps, dit-il en se reprenant ensuite, comme honteux de sa vivacité.

— Oh! je suis aguerrie maintenant, et je braverais une tempête, je crois!... et puis avec toi, mon Henri, que ne braverais-je pas!

— Viens, lui dit-il, partons, car la tempête va nous surprendre.

Le retour fut heureux, malgré le gros temps; mais vers le soir la tempête se déclara... Henri était dans une violente agitation... rien ne pouvait expliquer son inquiétude. Amélie fut livrée de nouveau à une foule de pensées qui troublaient sa raison... Elle en vint à croire que son mari attendait quel-

qu'un !... une femme !... et qu'il était inquiet pour sa vie... En effet, rien ne pouvait expliquer pourquoi, malgré la pluie et le vent, Henri allait sur le haut du rocher pour faire allumer des feux et établir une sorte de fanal; cette occùpation dura une partie de la soirée... Vers onze heures la tempête s'apaisa; alors seulement Henri rentra dans la chambre de sa femme, qui, pendant son absence, était demeurée en prières et pleurant. En lui voyant cette tristesse, son mari fut presque irrité et le lui témoigna durement.

—Je t'ai emmenée avec moi, Amélie, pour être une consolation et un accroissement à ma douleur et à ma tristesse. Je suis un malheureux!... un paria!... je te l'ai dit; pourquoi n'as-tu pas voulu me croire?... Je me proposais de t'ouvrir mon cœur ici... mais si tu n'es qu'une enfant insensée, comment le puis-je faire?...

Amélie se repentit... demanda pardon, l'obtint, et tous deux se couchèrent accablés des fatigues de la journée.

Amélie dormait profondément, lorsqu'elle fut à demi réveillée par un bruit sourd semblable à un coup de canon... Elle ouvrit les yeux, tout était encore sombre... elle écouta avec attention... le même bruit se répéta.

— Éveillerai-je Henri? se dit-elle... Non... Mais

dans le même moment elle comprit que Henri était éveillé comme elle, car il se pencha pour écouter si elle dormait... Elle ne dit rien... alors Henri se leva doucement avec une grande circonspection... Il passa seulement une redingote, s'enveloppa de son manteau, et se penchant sur sa femme, qu'il croyait endormie, il effleura son front et ses cheveux de ses lèvres...; puis s'élançant hors de la chambre, elle l'entendit qui courait rapidement dans les vastes corridors du château.

Où allait-il ainsi à cette heure de la nuit?... Amélie, demeurée seule, fut d'abord stupide d'étonnement; il lui était démontré que son mari attendait quelqu'un... Cette sollicitude du soir pour le fanal... cette course nocturne... l'homme du parc à Paris!...

— Mon Dieu, qu'est-ce donc que cela peut être? s'écriait Amélie dans l'angoisse de son cœur...

Elle pleura... Sa position lui parut ce qu'elle n'était pas... elle se crut trahie... elle s'affligea sans mesure... — Oh! s'écriait-elle, pourquoi ai-je quitté ma mère?...

Vers le matin elle entendit des pas à la porte de sa chambre, puis cette porte s'ouvrit lentement... c'était Henri... il s'avança doucement vers le lit, se pencha de nouveau, et ses lèvres se posèrent en-

core sur les cheveux et le front d'Amélie... Ces deux baisers du départ et du retour tombèrent sur son cœur comme une douce rosée... Mais pourquoi s'éloigner d'elle au milieu de la nuit?... pourquoi ce silence surtout ? En quelques secondes Henri fut auprès d'elle, et profondément endormi.

Lorsque le lendemain tous deux s'éveillèrent, la matinée était avancée. Le soleil n'éclairait pas comme la veille la vaste chambre gothique, et la mer grondait toujours furieuse au bas du roc escarpé. La nature était triste comme l'âme de la pauvre Amélie... Henri au contraire était plus gai que jamais sa femme ne l'avait vu. Il était seulement agité, et de grandes pensées semblaient l'occuper. Après le déjeuner il dit à Amélie qu'il devait descendre au village pour différents travaux... Il partit en effet et demeura tout le jour absent, ne revint que le soir, et parut encore absorbé dans une méditation qui ne parut à Amélie qu'une preuve de plus de ce qu'elle redoutait. Comme toutes les jalousies, la sienne était insensée : si Henri la trahissait, l'eût-il emmenée avec lui ?... Mais la passion ne raisonne pas, et Amélie s'y abandonnait entièrement.

— Amélie, lui dit Henri, je serai peut-être obligé de partir demain matin pour demeurer absent un jour entier... Jè compte sur toi-même

pour que ces heures ne te paraissent pas trop longues...

— Partir!... s'écria Amélie avec un accent d'aigreur hautaine qu'elle ne put déguiser ; et où donc allez-vous encore?...

— Je n'aime pas les questions faites sur ce ton, répondit Henri ; je te dirai où je vais lorsque tu le mériteras par ta raison et ta douceur.

Amélie pleura... demanda de nouveau et obtint son pardon, et la paix revint encore au milieu d'eux... mais seulement en apparence...

Le lendemain matin, Amélie, à son réveil, se trouva seule : Henri était parti avant le jour, lui dit Annette en l'habillant...

La journée fut mélancolique pour Amélie. Le temps était sombre et pluvieux... Le vent soufflait dans les longues galeries du vieux château inhabité et renvoyait des sons effrayants dans la partie où se tenait Amélie... Ces vastes chambres toutes dégarnies de meubles, ces dalles grises sur lesquelles résonnaient les pas avec de longs échos dans les salles désertes, cette physionomie mélancolique prit un redoublement de tristesse aux yeux d'Amélie dans cette journée, où, seule avec elle-même et son inquiétude, elle entrevoyait un autre avenir s'ouvrir devant elle, mais vaguement et sans savoir ce qu'elle avait à en redouter... Vers le

soir, cette inquiétude incertaine se changea en une terreur réelle... Les objets prirent une forme, une voix pour lui parler et lui dire des paroles effrayantes... La journée s'écoula enfin, mais au milieu d'une telle agitation qu'Amélie ne comprit rien à ce qu'elle éprouvait... Annette ne disait rien... mais ses regards parlaient pour elle, et lorsque Amélie, cédant enfin à sa terreur et à ses impressions intérieures, fondit en larmes en s'écriant qu'elle était bien malheureuse, Annette se mit à genoux auprès d'elle, pleura sur ses mains froides et tremblantes, et répéta de sa douce voix :

— Ah ! oui, ma pauvre maîtresse !... bien malheureuse !...

Rien ne redouble l'affliction d'une femme qui pleure comme de voir pleurer avec elle. Amélie le prouva, et ses sanglots, longtemps retenus, sortirent alors avec angoisse de son sein. Toutefois avec les larmes arrivèrent les consolations, car c'est être consolée déjà que de pouvoir parler de ses peines à l'amie qui pleure avec vous... Annette était une sœur plutôt qu'une femme de chambre, et Amélie en lui parlant croyait parler à la comtesse de M***.

Comment Amélie n'avait-elle pas fait la remarque que ce précepteur dont le comte Henri avait parlé à Paris n'était pas au château ? Annette l'avait très-bien remarqué, elle, et le fit observer à sa

maîtresse. Amélie tressaillit. C'était vrai... et jamais depuis trois jours Henri n'en avait parlé. Il avait oublié le mensonge qu'il avait fait à Paris... Ce fait accrut encore les inquiétudes d'Amélie... Le vieillard qui était concierge était un vieux domestique du père d'Henri... Lui-même l'avait dit à Annette.

Les deux femmes passèrent la nuit à causer, mais bien bas, car tout leur faisait peur dans cette vaste solitude, et l'écho de leurs voix suffisait pour les effrayer. Elles fermèrent exactement la porte de l'appartement et ne l'ouvrirent que le lendemain à la femme du vieux concierge, lorsqu'elle vint apporter le déjeuner.

La journée fut triste et plus sombre que celle de la veille... Le temps devenait de plus en plus menaçant... La tempête était furieuse... Le roc sur lequel était bâti le château était quelquefois ébranlé par les vagues qui se venaient briser sur lui... A chaque coup Amélie tressaillait... A chaque rafale de vent qui entr'ouvrait la porte mal close, elle songeait à son ravissant appartement de la rue d'Anjou à Paris, et une larme roulait sur sa joue pâle en voyant cet abandon, cet isolement qui l'entouraient de leur glaciale douleur...

— Mon Dieu, disait-elle à Annette, que suis-je venue chercher dans ce malheureux séjour!...

Annette ne répondait rien... Mais voulant au

moins distraire sa maîtresse, dès que le jour fut venu, elle courut partout avec la légèreté d'une jeune fille de vingt ans, vive et gaie, et tant que le jour dura et éclaira les vieilles murailles du manoir, elle eut le courage d'aller jusque dans les ruines, malgré tout ce que lui avait dit la vieille concierge... Elle lui avait raconté de longues histoires de revenants, d'apparitions... et Annette, qui n'avait peur que des vivants, en avait fait une longue énumération à sa maîtresse; et pour lui prouver qu'elle était brave, elle allait à tout instant parcourir le château dans toutes ses parties, puis revenait la chercher, croyant la distraire en la conduisant pour voir une vieille armure oubliée dans une galerie, ou bien un meuble antique tombant en poussière. Amélie se laissait conduire par complaisance... Mais après le dîner, se sentant fatiguée, elle se refusa à parcourir de nouveau le château... Annette partit donc seule cette fois, et laissa sa maîtresse au coin de son feu et ensevelie dans ses réflexions...

Le jour était tout à fait baissé. Amélie, inquiète de ne pas voir revenir Henri, songeait avec douleur à la différence de cette triste réalité avec le beau rêve que son imagination de jeune fille lui avait offert... Seule maintenant dans un vieux château, loin de tous les siens, de ses amis, abandonnée...

elle pleurait... lorsque sa porte s'ouvrit doucement, et quelqu'un qu'elle ne reconnut pas d'abord s'approcha lentement d'elle : c'était Annette... A la lueur du feu qui, de la cheminée, éclairait à peine cette vaste chambre, Amélie vit en frémissant la pâleur de la jeune fille... Elle tremblait et pouvait à peine se soutenir.

— Madame, dit-elle en se laissant tomber sur une chaise, nous sommes perdues si nous ne partons de suite pour Paris.

— Qu'y a-t-il? s'écria Amélie...

— Silence!.. Et Annette mit un doigt sur ses lèvres... en se retournant pour voir si personne n'était derrière elle; puis elle s'approcha de sa maîtresse et lui dit très-bas :

— Madame veut-elle savoir où est M. le comte et ce qu'il fait?

— Oh! s'écria Amélie, conduis-moi à l'instant... viens...

Et elle entraînait la jeune fille...

— Un moment, dit Annette...

Et allumant une bougie, elle la cacha derrière sa main, puis elle dit à sa maîtresse de la suivre... Elle lui fit parcourir de vastes chambres, des galeries délabrées, des chambres abandonnées; enfin elles arrivèrent dans une pièce assez petite dans laquelle Annette laissa sa lumière. Puis, montant

deux marches qui conduisaient à un cabinet obscur dans lequel il n'y avait aucun meuble, comme, au reste, dans toutes les pièces qu'elles venaient de parcourir, Annette se leva sur la pointe de ses pieds devant une ouverture en œil-de-bœuf qui était pratiquée dans l'un des murs de ce petit réduit, et engagea sa maîtresse à faire comme elle.

Amélie ne distingua rien d'abord de ce qui était au-dessous d'elle. C'était comme un vaste hangar, une cour couverte, pleine de ballots, de caisses... des faisceaux d'armes étaient dans un coin de cette halle... des voiles de vaisseaux, un vaste drapeau étaient suspendus au-dessus de la voûte et flottaient agités par le vent, qui pénétrait dans cette salle immense, malgré les portes en planches qui la fermaient. Des centaines de bougies jetaient une vive lumière, et dans le premier moment Amélie éblouïe ne put rien distinguer; mais insensiblement son œil s'accoutuma à distinguer les objets qui étaient au-dessous d'elle... et, d'abord, elle vit ces ballots et ces caisses, ces armes, ces drapeaux... Mais un grand bruit qui se faisait entendre sans qu'elle pût voir ce qui le produisait lui inspira plus de curiosité que le reste... Tout à coup un éclat brillant frappe ses yeux, il est suivi de vives acclamations... Amélie voit enfin au-dessous d'elle une table immense qui occupe le milieu

de cette halle... autour de cette table sont assis au moins cent hommes vêtus de bleu, portant l'habit et le chapeau de marin [1]. Il y avait aussi d'autres hommes vêtus comme les paysans le sont en France. Parmi eux, Amélie reconnut les deux hommes de la côte voisine qu'Henri paraissait connaître le jour où il l'y conduisit... Enfin, ses yeux familiarisés parcourent la table une autre fois... elle y trouve des figures étranges, des costumes bizarres, mais rien qui puisse justifier l'intérêt qui l'a conduite en ce lieu... Elle allait descendre de son observatoire et demander à Annette ce qu'elle voulait lui montrer, lorsque tout à coup un cri étouffé lui échappe... ses yeux ont rencontré un objet... Mais non, ce n'est pas lui... Dieu puissant, ce ne peut être Henri, son Henri, là... au milieu de ces misérables... hurlant dans la fureur de l'ivresse et blasphémant les noms les plus saints... Mais elle ne peut plus douter... c'est Henri, c'est bien lui... Dieu tout-puissant!... il est assis sur un siége plus élevé... il est habillé comme eux... et même il les préside... il partage leurs excès... il dirige l'orgie!... il est enfin un de ceux qu'Amélie a sous les yeux... Pendant une demi-heure, peut-être, elle demeura clouée à cette fatale fenêtre, où sa

[1] La veste bleue, le chapeau ciré.

destinée l'avait amenée... Ce qu'elle vit, ce qu'elle entendit la convainquit, hélas! qu'elle ne rêvait pas, et que la réalité était là devant elle!... La sensation qu'elle éprouva fut d'une telle nature, qu'elle crut un moment mourir en voyant Henri, cet homme qu'elle aimait, cet homme dont elle portait le nom, présider une orgie de brigands!... et réserver pour ces hommes le sourire de ses lèvres et la joie de son cœur... oui... Amélie crut mourir... Au moment où elle allait quitter cette fenêtre qui lui avait montré son malheur, quelques voix seulement se faisaient entendre.

— Il faudra beaucoup d'argent pour cette expédition, commandant, disait l'un des hommes de la côte à Henri.

— J'en aurai, disait Henri.

— Et comment?

— Que vous importe? vous en aurez.

—Oui, oui, dit l'un des hommes, cela s'entend... Et il fit le signe de mettre quelqu'un en joue.

Amélie frémit... elle quitta enfin ce lieu maudit et retourna dans sa chambre à demi morte de frayeur. Vers minuit Henri revint *de son voyage*. Il paraissait accablé de fatigue, et fut moins tendre pour sa femme; mais une heure avait suffi pour rendre cette froideur moins sensible. Le lendemain il sortit encore. Ce fut pendant son absence qu'A-

mélie fit avec Annette le plan que celle-ci exécuta. Amélie écrivit à la comtesse qu'il fallait qu'*aussitôt* sa lettre reçue, un courrier envoyé de Paris vînt la chercher à C***, dont elle donnait l'adresse de manière à ne se pas tromper. Cet homme devait avoir l'ordre de ramener Amélie, parce que la comtesse était fort mal.

— Je vous dirai pour quel motif j'en agis ainsi, ne dites pas un mot de ma lettre au marquis.

Annette se leva avant le jour, et eut le courage d'aller au village de la poste porter ce paquet. Elle arriva au moment du passage du courrier et vit partir la lettre. Tout allait bien.

Revenue au château sans qu'on se fût aperçu de son absence, Annette rendit le courage et l'espérance à sa maîtresse. Les deux jours s'écoulèrent comme les autres, Henri fut presque toujours absent, et toujours les mêmes assemblées et les mêmes orgies dans la grande salle furent vues par Annette et par Amélie!... Le troisième jour, au matin, une calèche attelée de quatre chevaux de poste entra dans la cour du château, et le valet de chambre de confiance de la comtesse remit une lettre à Amélie; elle contenait ce qui était convenu.

— Ah! s'écria Amélie, je vais partir à l'instant. Lisez dit-elle à son mari en lui donnant la lettre.

— Je ne puis t'accompagner, mais il faut partir, dit aussitôt le malheureux jeune homme.

Et, serrant sa femme dans ses bras, il la fit monter en voiture, la recommanda aux soins du valet de chambre de la comtesse, et, veillant lui-même à ce que tout fût bien dans la voiture, il l'embrassa, lui promit de la rejoindre bientôt, et donna lui-même l'ordre aux postillons de partir, et surtout d'aller vite... Le malheureux!...

Amélie, en se séparant de lui, fut saisie d'un sentiment qui lui fit éprouver une vive angoisse.
— Je souffre bien, disait-elle quelquefois à Annette...

Mais la terreur revenait l'assaillir de nouveau, et les remords s'effaçaient devant elle...

Arrivée à Paris, elle ne put résister aux instances de sa mère adoptive, et lui raconta tout ce qu'elle avait vu et entendu. Il leur fut démontré que le marquis ne savait rien. Quant à Henri, les deux femmes, dans leur sagesse, ne le virent pas très-coupable. En conséquence, il fut arrêté entre elles qu'il fallait le taire au marquis...

— Comme au monde entier! s'écria Amélie...

La comtesse ne répondit rien... Mais le lendemain matin elle s'en fut chez Fouché.

— Mon cher duc, lui dit-elle, je viens vous

rendre *gratis* un bon office... mais cependant à une condition.

— Quelle est-elle?

— Vous allez le savoir. Vous faites si bien votre affaire qu'il y a dans une province de France une troupe d'hommes qui conspirent contre le gouvernement, et vous n'en savez rien... Quelqu'un parmi eux m'intéresse vivement, et avant de rien vous dire j'exige votre parole *d'honneur de Français et de chrétien* qu'il aura la vie sauve et la liberté; enfin arrêtez les autres et ne lui faites rien, cela est clair, je pense.

— Fort clair, en effet... Et où se trouve cette troupe?

— Vous n'en saurez pas un mot jusqu'à votre serment...

— Eh bien! je m'y engage... Je vous donne ma *parole d'honneur* de *Français* et de *chrétien* que le chef de votre troupe aura la vie et la liberté sauves.

La comtesse crut à L'HONNEUR, à LA FOI et au PATRIOTISME de Fouché!!.. et elle parla... A mesure que ses paroles frappèrent l'oreille de Fouché, les petits yeux de l'homme du comité de salut public scintillèrent d'un feu joyeux et sanglant.

— Oh! quel service vous me rendez!... s'écria-t-il; enfin, voilà plus de dix mois que je suis à la

recherche de cette troupe qui depuis un an m'a été signalée par mes agents de l'Angleterre, et depuis près de six mois par ceux du Calvados auxquels elle a toujours échappé... Le chef est, dit-on, le fils d'un homme tué à Quiberon... il a juré de venger la mort de son père sur tout ce qui reste de l'époque de la révolution, et il a surtout juré mort à l'Empereur!... et à moi, m'a-t-on assuré!...

— Eh! non!... C'est faux!... c'est absurde!... C'est mon neveu, s'écria la comtesse, et vous l'avez fait rentrer il y a un an!...

Fouché se frappa le front.

— Mais vous avez juré!... dit la comtesse.

— Oui, oui... répondit Fouché; aussi soyez tranquille.

La comtesse s'éloigna, mais non sans répéter : Songez à votre serment...

Quinze jours après cette conversation on lisait dans les journaux : « Une bande de chouans, « chassée du Calvados, dont elle troublait la sûreté « sur les routes et dans les campagnes, presque « traquée par la gendarmerie et au moment d'être « saisie, s'était subitement échappée et dérobée à « l'autorité. Elle vient d'être retrouvée et *entiè-« rement* détruite, ainsi que tout ce qui tenait à « elle. »

Le même jour, la comtesse reçut un paquet cacheté qui contenait l'extrait mortuaire d'Henri de C***, fusillé à Caen, le... 1809 [1].

[1] L'histoire qu'on vient de lire n'aurait aucun mérite si elle était composée. Elle est vraie dans tous les points : cette sinistre aventure a eu lieu effectivement dans l'année 1809, et la catastrophe fut ce que je dis ici. Madame de C*** est remariée maintenant.

FIN DU TOME QUATRIÈME.



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE QUATRIÈME VOLUME.



PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.



